SÉMINAIRE

D'ISEURE.

24.
P 45800
N2/2

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/tableaudelagrece00marl_0

BIBLIOTHÈQUE

DES

ÉCOLES CHRÉTIENNES

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE NEVERS.

Propriété des Éditeurs,

A^d Mame et Cie

X Girardet del

P. Girardet sc

Les Jeux Olympiques

Tableau

DE LA GRÈCE

Tours

ÉDITEURS

Tableau
DE LA GRÈCE
Ancienne et Moderne

PAR

J.n de Marlès

Vue d'Athènes

Tours

A.d Mame & Cie

ÉDITEURS

TABLEAU

DE

LA GRÈCE

ANCIENNE ET MODERNE

PAR

J. DE MARLÈS

Ancien rédacteur principal de l'Encyclopédie catholique, auteur de plusieurs ouvrages historiques, d'éducation, etc.

TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1845

INTRODUCTION.

C'était vers les derniers jours du mois de mai, de ce mois que tous les poëtes à l'envi célèbrent et qui mérite rarement dans nos latitudes la réputation qu'on lui a faite. Le soleil brillait d'un vif éclat; une brise légère ridait à peine la surface des eaux, et *le Sphinx*, rapide bateau à vapeur, sillonnait la mer, dont la surface azurée allait à l'horizon se confondre avec le ciel.

On remarquait sur le tillac deux passagers assis à côté l'un de l'autre; et, quoiqu'ils fussent d'un âge bien différent, la plus douce intimité semblait régner entre eux; à l'air grave et posé du pre-

mier, à ses cheveux blancs, on pouvait présumer qu'il avait passé soixante ans, et l'on remarquait au premier coup d'œil, qu'il portait, répandu sur toute sa figure, un air de bienveillance qui tempérait ce que les années pouvaient y avoir imprimé de trop austère. Seulement, de temps en temps, un léger nuage passait sur son front, comme un sentiment vague d'inquiétude que sa raison même désapprouvait. L'autre personnage était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, à l'œil vif, spirituel, un peu malin, portant sur sa physionomie l'expression de la franchise et de la gaieté. La nature l'avait comblé de ses dons, et l'aimable modestie qui se peignait sur son visage le faisait juger digne de ces faveurs. La bonté de son caractère répondait à ses dehors prévenants. C'était le fils d'un riche négociant français, établi depuis plus de trente ans, à Rosette en Égypte, et associé d'un négociant de Nauplie qu'on a vue pendant quelques années capitale de la Grèce moderne. Comme M. Démétri, c'était le nom du négociant grec, voulait se retirer des affaires et se substituer son fils, il y avait des comptes à régler, des liquidations à faire, son associé lui envoyait son propre fils avec des pleins pouvoirs; mais, comme celui-ci était encore fort jeune, qu'il pouvait manquer d'expérience et que la foi grecque était depuis plusieurs siècles passée en proverbe, son père lui donna pour mentor

son ancien instituteur, dont il connaissait la probité, la prudence et l'affection. Le jeune homme et son mentor, après un court séjour en Italie, s'étaient embarqués à Naples pour le but réel de leur voyage.

Les deux amis gardaient le silence. Le jeune homme aurait voulu et n'osait pas le rompre; mais persuadé, malgré son peu de connaissance du cœur humain, que les sentiments, quelle que soit leur nature, s'affaiblissent en s'épanchant, il attendait, sans la provoquer, l'espèce d'explosion qu'il prévoyait; elle eut lieu plus tôt qu'il ne l'avait espéré.

« Concevez, mon cher Edmond, s'écria tout à coup le sexagénaire, qu'il faut vraiment que je sois fou pour m'être lancé, à mon âge, dans la fatigante carrière des voyages !

— Ah ! M. Roland, répondit le jeune homme, pouvez-vous ainsi vous maltraiter ? Non, vous n'êtes point fou; personne ne le croira, mais tout le monde sait que vous êtes sensible et bon, que vous sacrifiez sans regret à l'intérêt de vos amis le besoin que vous pouvez avoir de repos; je sais de plus, moi, que vous m'êtes sincèrement attaché, que vous ne l'êtes pas moins à mon père, et que c'est pour mon père et pour moi, que vous sortez pour quelque temps de vos habitudes.

— Oui, répliqua M. Roland, c'est pour répondre à la confiance de votre père, c'est surtout

par amitié pour vous que j'ai revêtu la triple enveloppe de roche ou d'airain dont parle Horace :

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat.....

C'est cette amitié, plus forte que ma raison, qui me fait braver les monstres qui nagent sur les flots, et la mer enflée par les tempêtes, *monstra natantia et mare turgidum.* »

Ici Edmond ne put retenir un léger sourire. M. Roland s'en aperçut, et, comme son humeur s'était dissipée dans cette saillie, il plaisanta lui-même sur son habitude de faire à tout propos des citations ; toutefois il justifia cette manie en s'appuyant de l'autorité des anciens qu'il trouva encore moyen de citer à cette occasion.

« Voyez-vous, là-bas, sur notre gauche, à une lieue à peu près de distance, ce point noir qui s'élève au-dessus de la mer ? c'est l'île de Caprée. Entre cette île et la côte de Campanie, aujourd'hui terre de Labour, on voyait jadis des rochers escarpés sur lesquels habitaient les sirènes.

« On a fait bien des contes sur les sirènes; on leur a donné des corps et des queues de poisson, et c'est là une opinion généralement reçue parmi les modernes; mais aucun auteur ancien n'a parlé de cette difformité ; les Grecs avaient trop de goût pour placer des poissons sur des rochers; ils donnaient aux sirènes des corps d'oiseau avec une tête de

femme, ce qui était beaucoup plus rationnel. Quant à la coutume de cannibale qu'on leur prête de dévorer les malheureux qu'elles avaient charmés par leurs accents, cela paraît se réduire à ce que les navigateurs, attirés par la douceur de leurs chants, demeuraient pour ainsi dire attachés au pied des rochers sur lesquels se tenaient les enchanteresses, plongés dans une sorte d'extase qui leur faisait tout oublier, et qui, au bout d'un temps plus ou moins long, se terminait par la mort. Il paraît, au surplus, que dès le temps d'Homère les sirènes n'étaient plus à craindre pour les navigateurs; car il attribue à Ulysse l'honneur de les avoir vaincues en se préservant par adresse de leurs prestiges; il se boucha les oreilles, fit prendre la même précaution aux hommes de son équipage, et passa impunément sous les rochers habités par les trois enchanteresses, qui, pour ne pas survivre à la honte de leur défaite, se précipitèrent dans les flots et furent changées en rochers, justifiant ainsi l'oracle qui avait prédit qu'elles périraient dès qu'un seul homme se serait montré insensible à leurs chants.

— L'oracle avait-il rencontré juste? dit Edmond. Il ne parlait sans doute pas d'un homme complétement sourd, ou se privant momentanément de la faculté d'entendre.....

— Vous avez raison, mais les anciens n'y regardaient pas de si près, et l'oracle avec eux n'avait

jamais tort. Ils étaient même si bien persuadés de la déplorable fin des sirènes, qu'ils avaient donné le nom de sirénuses à trois écueils qui se montraient sur la côte de Campagnie, écueils qui aujourd'hui n'existent plus, par l'effet des bouleversements qu'a subie sur toute cette côte le lit de la mer. »

Nos deux interlocuteurs n'avaient quitté le tillac que pour aller prendre leur part du dîner servi dans la chambre du capitaine, et l'on trouvait que ce dîner à bord ne faisait pas regretter les dîners de Paris, car on avait eu du gibier frais, et du poisson dont les Parisiens ne sauraient avoir qu'une idée bien imparfaite. Aussi Edmond avait-il fait passablement honneur à tous les plats. On était au moment de se lever de table, lorsque le nom de Stromboli se fit entendre dans l'habitacle. « Sortons, sortons, dit M. Roland à Edmond ; hâtons-nous de regagner notre place de tantôt. » Edmond suivit M. Roland sans rien dire, s'attendant à quelque spectacle d'un genre nouveau.

Son attente ne fut point trompée. Le soleil était couché depuis quelque temps, et déjà les ténèbres étendaient sur les eaux leurs sombres voiles. « Tournez-vous vers le sud-ouest, lui dit M. Roland. » Au même instant, des masses brillantes de flammes, mêlées d'épais tourbillons de fumée, s'élançaient dans les airs du flanc d'une montagne que la mer pressait de tous côtés de ses flots tu-

multueux. Au grand regret d'Edmond, que la beauté de ce spectacle tenait en extase, tout parut cesser au bout de deux ou trois minutes, et aux dernières lueurs du jour on ne découvrait plus qu'un point noir, qui souvent même disparaissait caché par les vapeurs qui s'élevaient de la mer.

Monsieur Roland riait sous cape du désappointement de son élève. « Ne vous tourmentez pas tant, lui dit-il; qui sait? tout ce que vous avez vu reviendra peut-être, plus beau, plus éclatant, plus magnifique encore..... Votre air me dit que vous n'y comptez guère, et en effet il y a peu d'apparence; mais ignorez-vous que nous sommes ici dans un pays de prodiges et d'enchantements? Connaissons-nous toutes les ressources, toute la puissance de la nature, ou plutôt de celui à qui la nature obéit?.... Oh! pour le coup, je crois que j'ai deviné, apercevez-vous ce point lumineux, voyez comme il s'agrandit, le voilà converti en gerbes de feu. »

Edmond était dans l'extase. Tout le flanc de la montagne paraissait en feu, et du milieu de ce vaste embrasement on voyait s'élancer dans les airs une infinité de corps enflammés, semblables à de brillants météores : c'étaient des fragments de lave, de pierres rougies par le feu d'où se détachaient d'innombrables étincelles. De ces pierres les unes allaient tomber dans la mer, les

autres, s'élevant verticalement, retombaient dans le cratère; bientôt après rejetées, elles se brisaient dans les airs et retombaient encore comme une pluie de feu. Un immense rideau de pourpre s'étendait sur tout le côté de l'horizon que le volcan inondait de ses feux, et les nuages de fumée qui s'élevaient en tourbillonnant, réunis en masse au-dessus du cratère et s'éclairant par-dessous de la vive lumière qui en jaillissait, ressemblaient à un dais magnifique couronnant de rubis le superbe théâtre sur lequel la nature étalait une de ses brillantes merveilles.

Au bout de quelques minutes tout avait disparu.

« Depuis deux siècles au moins, dit M. Roland, le volcan de Stromboli est sujet à ces éruptions périodiques de toutes les huit minutes sans aucune altération. Quelquefois seulement, l'éruption plus forte fait couler des torrents de lave, ou vomit, au milieu d'une épaisse fumée, d'innombrables cailloux embrasés de toute grosseur, qui dans leur chute vont, en bondissant sur le sol, s'éteindre dans les eaux avec un long bruissement. Les cailloux moins volumineux, en roulant sur le sable, se heurtent les uns contre les autres et font entendre un bruit assez semblable à celui de la grêle.

« Quand l'explosion a été forte, l'atmosphère reste éclairée d'une lumière assez vive qu'on attri-

bue aux nuages de fumée brûlante qui continuent à s'élever du cratère. Spallanzani, qui a fait dans ces parages un assez long séjour, ne doute pas que cette clarté ne provienne du cratère lui-même qui projette sur la fumée la couleur de ses feux. Ce qui lui a fait prendre cette opinion, c'est que ces masses brillantes de lumière sont toujours en mouvement, tantôt montant ou descendant, tantôt s'étendant ou se contractant, et toujours se montrant perpendiculairement au-dessus de la bouche du volcan.

« Il ne nous est point permis, continua M. Roland, d'imiter ce voyageur, et d'aller nous enfermer dans une caverne que la nature a creusée dans les flancs du rocher, près du cratère même, pour examiner avec soin toutes les phases de l'éruption; nous pouvons du moins profiter de ses observations. Les bords du cratère, suivant lui, n'ont pas plus de 340 pieds de circuit, ses parois intérieures sont très-inclinées, ce qui leur donne la forme d'un cône renversé ou d'un entonnoir. Le cratère paraît rempli, jusqu'à une certaine hauteur, d'une matière liquide embrasée qu'on prendrait pour du cuivre fondu. C'est cette matière, qui, à chaque éruption, s'élance dans les airs. On la voit d'abord s'élever et monter en bouillonnant du fond du cratère. Quand elle arrive à 25 ou 30 pieds du bord supérieur, on entend une détonation bruyante comme un éclat de tonnerre. Au même

instant une portion de lave est poussée au dehors avec une prodigieuse vitesse; des nuages de fumée, de cendre et de sable sortent avec elle. La lave qui est restée dans le cratère se couvre alors de larges ampoules, de plusieurs pieds de diamètre. Ces ampoules ne tardent pas à éclater les unes après les autres avec de bruyantes détonations, et de chacune d'elles jaillit une gerbe de feu qui retombe en pluie. Après l'éruption la lave redescend au fond du cratère, et sa surface paraît unie comme celle de la mer lorsqu'aucun vent ne souffle; des rides légères la sillonnent à peine; mais ce calme apparent est de peu de durée. Deux minutes après, la lave remonte, et les mêmes effets se reproduisent. »

Pendant que nos voyageurs s'entretenaient de la sorte, le bateau à vapeur qui les transportait voguait rapidement; il venait de passer devant Stromboli, qu'il laissa bientôt derrière lui. M. Roland choisit ce moment pour proposer à Edmond d'aller prendre dans leurs cabines quelques heures de repos. Edmond y consentit; mais il ne put dormir; il eut toute la nuit sous les yeux Stromboli, ses flammes, ses tourbillons de fumée, ses pierres brûlantes; toute la nuit les détonations du volcan frappèrent ses oreilles; il croyait voir et entendre encore, ce qu'il avait vu, entendu la veille; enfin ne pouvant plus tenir dans son lit, qui n'était pas des meilleurs, il faut bien en convenir, il se leva, s'habilla et monta sur le pont.

Il y trouva l'officier de quart. « Où allez-vous donc, lui dit celui-ci, d'aussi grand matin?

— D'aussi grand matin! répondit Edmond. J'ai vu le jour entrer dans ma cabine.

— Il n'est pas encore trois heures et le soleil ne paraîtra que dans deux heures et demie.

—Quelle clarté m'a donc trompé?

— La voilà; regardez sur votre droite, mais cette lumière qui nous arrive de l'occident, faible et vacillante, ne saurait être celle du soleil qui nous viendra du côté opposé.

— Vous avez raison, Monsieur. Je suis un étourdi. C'est donc encore un volcan que nous voyons là? »

L'officier ne manquait pas d'instruction. Il n'était peut-être pas fâché que le hasard lui envoyât un interlocuteur avec lequel il pût, en causant, rendre son quart moins ennuyeux. Il se hâta de répondre à la question d'Edmond.

« Nous sommes en présence de l'île *Volcano*, qui fait partie de l'archipel de Lipari, et le termine au sud. Cette île ne consiste guère qu'en une masse de rochers, du milieu desquels s'élèvent pendant la nuit d'épais nuages de fumée sillonnés de flammes légères; pendant le jour on n'aperçoit que la fumée. C'était dans cette île que la mythologie plaçait les forges de Vulcain; la tradition, qui s'en est longtemps conservée chez les anciens habitants de cet archipel, se retrouve tout entière dans le nom que l'île porte encore.

« Ces forges de Vulcain, continua l'officier, charmé de l'attention qu'Edmond lui prêtait, se trouvent dans un cône tronqué, forme ordinaire de tous les cratères; mais on remarque ici quelque chose de particulier : ce sont deux cônes enchâssés l'un dans l'autre, le cône intérieur beaucoup plus régulier que celui qui forme la première enceinte. Les deux cônes sont séparés par une vallée circulaire qui, de même que le cône extérieur, se termine à la mer. On trouve dans cette vallée beaucoup de pierres ponces mêlées de fragments de lave noire vitrifiée, sous des tas de cendre d'une blancheur éclatante.

« Si l'on frappe d'un coup de marteau quelqu'une de ces pierres, il se produit un bruit sourd, une espèce de mugissement souterrain, qui se prolonge au loin et va retentir dans les échos voisins, d'où l'on pourrait conclure que la surface entière de l'île n'est qu'une voûte immense qui recouvre un vaste abîme. Qui sait même si tout l'archipel, si la Sicile et les mers qui l'environnent, si une bonne partie de l'Italie, si tous ces parages, si souvent agités de tremblements de terre ou d'éruptions volcaniques, ne sont pas suspendus sur un gouffre de feux dévorants qui de temps en temps cherchent à se frayer des issues nouvelles ?

— Je me souviens en effet, dit alors Edmond, d'avoir lu il y a quelques années, j'étais bien

jeune alors, mais je crois ressentir encore l'impression que je reçus, d'avoir lu qu'à la suite de quelque violente convulsion souterraine, une île nouvelle s'était montrée entre la côte méridionale de la Sicile et l'île de Pantellaria, et que les Siciliens lui donnèrent le nom de Ferdinandéa.

— C'était en 1831 ; mais ce que peut-être vous ignorez, c'est qu'à la fin de la même année, cette île, qui probablement n'était pas autre chose que le lit de la mer soulevé par l'effort des feux souterrains, avait disparu peu à peu sous les eaux, lorsque ces feux avaient diminué d'intensité. Une circonstance semble devoir corroborer cette conjecture ; cette île, depuis cette époque, a reparu et disparu plusieurs fois. Ce n'est donc qu'un sol mouvant, élastique, s'élevant ou s'abaissant en proportion de la force plus ou moins grande des gaz qui veulent se mettre en liberté.

« Si de Ferdinandéa nous revenons à Vulcain ou Volcano, nos soupçons acquerront un nouveau degré de vraisemblance, car il n'est pas douteux que Volcano communique par des voies souterraines avec Lipari. D'après les gens instruits du pays, il paraît certain que les éruptions volcaniques n'ont cessé à Lipari que dans le sixième siècle de notre ère, époque à laquelle ont commencé les éruptions de Volcano. Ce qu'on peut affirmer, c'est que les douze ou quinze mille habitants de Lipari éprouvent de vives angoisses, lorsqu'ils

n'aperçoivent pas les feux et la fumée de Volcano ; et ce n'est pas sans raison : la terre tremble sous leurs pas, des détonations souterraines se font entendre, et l'on peut craindre quelque funeste explosion. »

Cependant la lumière montait à flots pressés de l'orient ; le ciel était pur ; on ne voyait pas un nuage sur l'horizon; tout semblait annoncer le plus beau jour. M. Roland arriva auprès de son élève au moment où le soleil, se dégageant de son enveloppe de pourpre, commençait à se laisser voir brillant et radieux.

« Ah ! vous voilà retrouvé, dit M. Roland en s'approchant. Je pouvais vous appeler vraiment! pour vous faire jouir du beau spectacle que je viens chercher ici moi-même ; je ne m'étonne plus que vous ne m'ayez pas répondu ; et quand j'ai trouvé votre couche déserte, je me suis dit : Allons, point de rancune ; il prend de bonnes habitudes. Se lever avant le jour ! c'est exemplaire pour un jeune dormeur qu'il fallait, à Paris, arracher presque toujours de son lit.

— N'en dites pas tant, dit Edmond en riant ; car si je me suis levé de très-grand matin, c'est que, grâce à mon ignorance, j'ai pris les lueurs de Volcano pour le jour naissant. Quand je suis arrivé sur le pont, j'ai trouvé là notre lieutenant, qui m'a détrompé, et qui, plein d'obligeance, a bien voulu m'apprendre ce que je ne savais pas.

— Et je suis loin, repartit le lieutenant, d'avoir pu remplacer M. Roland. Mais souffrez qu'à ce moment je vous quitte pour aller veiller sur nos matelots ; nous allons entrer dans le fameux détroit de Messine, et passer entre le cap de *Faro* et celui de *Stiglia*, les deux écueils tant redoutés des anciens. Quoiqu'il n'y ait plus de dangers aujourd'hui pour les navigateurs, il est toujours bon de tenir l'œil ouvert, pour qu'une fausse direction ne pousse pas sur l'une ou sur l'autre côte.....

« Voilà qui est fait, reprit le lieutenant en reprenant sa place au bout de quelques minutes, et le terrible passage est franchi sans accident. Je dis terrible, à cause de l'opinion qu'en avaient les anciens ; car il n'y a pas maintenant, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, l'apparence même du moindre péril. Il ne faut pas croire pourtant, suivant moi, que les anciens fussent des visionnaires imbéciles. N'est-il donc point possible qu'en deux mille ans l'état des lieux ait changé ? que ce qui alors existait ne soit plus ?

— Je serais volontiers de votre avis, répondit M. Roland ; car, ainsi que vous l'avez fort bien dit, les anciens, les contemporains d'Auguste n'étaient point des visionnaires. Si leurs poëtes, dans leurs fictions plus ou moins ingénieuses, peignaient Charybde et Scylla sous des traits effrayants, les navigateurs savaient à peu près à

quoi s'en tenir. Que des côtes de la Calabre ou de la Sicile le peuple prît le murmure lointain des vagues pour le rugissement des monstres décrits par les mythologues, cela ne doit pas étonner; mais les gens sensés savaient probablement distinguer les faits réels qui se passaient sous leurs yeux, et qu'il leur était d'ailleurs si aisé de vérifier, des fables dont l'imagination des poëtes les avait enveloppés.

« Ce pays volcanique éprouve souvent des mouvements qui modifient sa forme extérieure; c'est ce qui a pu arriver à Scylla. Sans doute, les anciens ont défiguré l'histoire, l'astronomie, la physique, toutes les sciences naturelles, en y mêlant les fruits souvent bizarres de leur imagination : on ne peut le nier; mais convenons aussi qu'ils ont toujours brodé sur un fond existant, et leur fable de Scylla était certainement basée sur un fait au moins analogue.

— Quelle était donc cette fable? demanda Edmond; je ne me souviens pas de m'en être jamais entretenu avec vous.

— Vous m'avez prévenu, reprit M. Roland, et j'allais vous en parler. Scylla, qu'il ne faut pas confondre avec la fille de Nisus (1), était une fort

(1) Nisus, frère d'Égie, régnait à Nisa, qui prit plus tard le nom de Mégare. Ce prince avait sur sa tête, parmi ses autres cheveux, un cheveu d'or ou seulement couleur de pourpre; le salut de la ville et le sien propre étaient attachés à la conservation de ce ta-

belle nymphe dont Glaucus, dieu marin, voulut faire son épouse; mais Scylla, le trouvant trop laid, le repoussa constamment. Glaucus s'adressa pour lors à la magicienne Circé; celle-ci, qui était jalouse de la nymphe, attendit le moment où, suivant sa coutume, Scylla allait tous les jours se baigner, et elle jeta dans l'eau de la fontaine un poison dont l'effet fut aussi prompt que terrible. La malheureuse nymphe fut changée en un monstre qui avait six têtes et six gueules, sans compter un nombre infini de chiens qui sortaient de son corps en poussant d'affreux hurlements. Scylla se précipita dans la mer, mais elle ne périt point. Ses six têtes et ses chiens continuèrent d'aboyer avec un bruit épouvantable.

« Ce bruit, je n'en doute pas, continua M. Roland, était celui des vagues qui se brisaient sur les rochers du double rivage de l'Italie et de la Sicile.

— Je crois, dit alors le lieutenant, qu'il n'était

lisman. Minos II (petit-fils du sage Minos, qui mérita d'être nommé juge des enfers), voulant faire la guerre aux Athéniens, qui avaient tué son fils Androgée, fit d'abord le siége de Mégare. Scylla offrit à Minos de lui livrer la ville s'il lui promettait de l'épouser. Elle n'eut pas plutôt obtenu cette promesse, que, profitant du sommeil de son père, elle coupa le cheveu fatal. Nisus mourut aussitôt, mais de son corps naquit un épervier. Minos prit la ville, qu'il dévasta. Scylla, au désespoir d'avoir commis un crime inutile, parce que, loin de remplir sa promesse, Minos lui témoigna le plus grand mépris, se précipita du haut d'une tour dans la mer, et fut changée en alouette. Depuis ce moment l'épervier la poursuit.

pas au fond très-facile aux navigateurs de s'assurer de la vérité. Avec de mauvais bâtiments, et l'imagination frappée des récits des poëtes, qu'auraient-ils pu faire ?..... Mais voici l'instant où mon quart finit, ajouta-t-il en s'interrompant; je suis forcé de vous quitter pour aller faire mon rapport. »

Cependant, dans sa course rapide, le bâtiment avait franchi les deux tiers du détroit. Parvenus à la hauteur de Reggio, nos deux voyageurs remarquèrent sur la côte de Sicile beaucoup de mouvement. C'étaient des flots de peuple qui couraient vers des hauteurs voisines de Messine, déjà couronnées d'une infinité de personnes. Mille cris confus s'élevaient du milieu de ces groupes et semblaient annoncer quelque phénomène nouveau dans cette terre déjà si féconde en prodiges. Les gens du vaisseau, étonnés de ces cris, étaient tous montés sur le pont, officiers, passagers, matelots.

« Oh! je devine de quoi il s'agit, s'écria tout à coup M. Roland; ce sont probablement les apparitions de la fée Morgane, *della fata Morgana*, des Siciliens et des Calabrais.

— Comment? dit Edmond, de la fée Morgane?

— On appelle ainsi une espèce de mirage produit de réfractions atmosphériques, une apparition fantastique d'images de toutes sortes qui s'opère quelquefois dans les airs. Nous en verrons

peut-être quelque chose, car je m'aperçois que notre bâtiment se rapproche de la côte de Messine. »

Le bâtiment, en effet, glissait au milieu du canal, le plus loin possible du rivage de la Calabre; c'était par l'ordre du capitaine, qui, ayant fait très-souvent ce voyage, et vu quelquefois la fée Morgane, voulait laisser jouir de ce spectacle ses passagers et les hommes de l'équipage. Il fit même diminuer le feu pour ralentir la marche du navire.

L'attention bienveillante du capitaine fut payée par le succès. Dès qu'on fut arrivé en face de Reggio, on vit assez distinctement des millions de colonnes et de pilastres s'élever dans les airs. Ces colonnes diminuèrent bientôt après de hauteur et se courbèrent en arcades. Sur ces arcades se forma une espèce d'entablement, et sur cet entablement apparurent des tours, des murs crénelés, des dômes etc., assez ressemblants pour produire une très-forte illusion.

« Je ne suis pas surpris, dit Edmond, que bien des gens qui n'ont pas vu de leurs propres yeux s'opérer ce merveilleux phénomène, le traitent encore de fable. J'avais lu tout ce que le savant Monge a dit du mirage, le récit bien détaillé d'un phénomène d'un autre genre qui eut lieu à la fin de juillet 1798 (1), et surtout la description mer-

(1) Le 26 juillet, vers les 5 heures du soir, de la ville d'Hastings

veilleuse du *spectre* (1) de Broken, qui se montre de temps en temps sur le sommet du Hartz, montagne du Hanovre, et j'avoue que j'étais assez peu convaincu de la réalité du prodige ; ce que je viens de voir, ce que je vois encore en ce moment, dompte et subjugue mon incrédulité ; car l'illusion est telle, que moi-même, tout prévenu que j'étais contre ces sortes d'apparitions, j'aurais pris celle-ci pour des réalités.

— Cela signifie, reprit M. Roland, que l'homme sage ne dénie ou n'affirme que lorsqu'il peut s'appuyer sur la certitude physique ou morale. La puissance du Créateur est infinie dans ses productions les plus communes, elle est admirable, et elle nous cache quand il lui plaît ses moyens d'action. Dans tous ces phénomènes dont vous avez parlé, elle use de moyens particuliers pour chacun, et tous les efforts des savants pour les

en Angleterre, on distingua parfaitement à l'œil nu la côte opposée de France, quoique la distance entre les deux côtes soit au moins de trente-six milles. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire, ce fut que toute cette côte, avec ses rochers, ses dunes et ses anses, sembla se rapprocher des spectateurs anglais de l'autre rive, comme si on l'avait considérée avec un télescope.

(1) On donne ce nom à une figure colossale aérienne qui paraît au-dessus de la montagne, lorsque le spectateur est placé sur une montagne opposée, et que l'atmosphère offre d'ailleurs certaines conditions qui sont loin d'exister toujours. Il est reconnu aujourd'hui que le *spectre* n'est autre chose que la représentation gigantesque du spectateur lui-même. Les vapeurs atmosphériques du mont Broken produisent à peu près le même effet qu'un miroir convexe.

découvrir ne les conduisent qu'à des conjectures plus ou moins plausibles. »

Tandis que le maître et l'élève s'entretenaient de la sorte, le bâtiment, dans sa course rapide, laissant derrière lui les rivages napolitains, se dirigeait sur Corfou, où le capitaine devait déposer quelques passagers et plusieurs balles de marchandises. Il entra dans le port vers les trois heures du soir; le départ pour Patras, terme du voyage, était fixé au lendemain matin. M. Roland prévint le capitaine que son intention et celle d'Edmond étaient de passer la nuit à Corfou. Le capitaine y consentit, tout en leur recommandant d'être à bord le lendemain au point du jour. Edmond promit de devancer l'aurore au moins d'une heure; M. Roland sourit, et, sans faire de promesse, il résolut en lui-même de forcer son élève à tenir la sienne.

La ville de Corfou n'offre aux voyageurs rien de bien curieux; on ne visite guère que ses fortifications, qui en font une place presque imprenable. On admirait, il y a quelques années, celles de l'îlot *Vido*, toutes taillées dans la roche vive. C'était un ouvrage des Français; il avait coûté plusieurs millions. Les Anglais, aujourd'hui *protecteurs de la république ionienne;* les ont détruites en grande partie. « Certes, s'écria M. Roland en contemplant ces étonnantes ruines, les insulaires auraient pu dire à leurs étranges protecteurs : *Timeo*

Anglos *et dona ferentes;* gardez votre protectorat; et puisque celui de la France nous manque, nous tâcherons de nous garder nous-mêmes.

— Et pourquoi, dit Edmond, ces îles se sont-elles séparées de la France ?

— Ce serait là, répliqua M. Roland, une histoire assez longue à vous raconter. Qu'il me suffise de vous dire qu'elles se sont séparées de la France comme la Hollande, la Belgique, la Savoie, les États romains. Les armes françaises, victorieuses de l'Europe coalisée, avaient ajouté de belles et vastes provinces à l'empire fondé par Napoléon. L'Europe, de nouveau liguée, détacha sans beaucoup de peine de la France, désarmée et tourmentée par les factions, toutes ces provinces, dont quelques-unes étaient déjà françaises. Les îles Ioniennes avaient été sous le joug vénitien depuis la fin du quatorzième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième (1797). Les Russes, favorisés par l'espèce de fraternité qu'une même religion établissait entre eux et les insulaires, réussirent facilement à s'emparer des sept îles (1). En 1800, Paul 1er les constitua en un État indépendant sous le nom des *sept îles unies*. Sept ans après, soumises par Napoléon, elles furent incorporées à l'empire;

(1) La république ionienne, que très-improprement on appelle États-Unis des îles Ioniennes, se compose de sept îles principales : Corfou, Paxo, Sainte-Maure, Théaki, Céphalonie, Zante et Cérigo, et de quelques îlots très-peu importants.

mais, quand la fortune de l'empereur déclina, les insulaires, qui ne sont ni Vénitiens ni Grecs, et dont le caractère se composait de l'orgueil aristocratique des premiers, et de la foi légère du second, secouèrent le joug; et les Anglais, habiles à profiter de tout, pour peu qu'ils trouvent à gagner, se hatèrent d'offrir leur protection.

— Et cette protection, dit Edmond, en quoi consiste-t-elle aujourd'hui?

— Je vais vous le dire : les sept îles forment ou plutôt sont sensées former une république aristocratique fédérative, sous le protectorat perpétuel de l'Angleterre, qui, pour pouvoir remplir convenablement son rôle, entretient garnison dans les places. Cette puissance est représentée par un lord, haut-commissaire; et ce commissaire dirige toutes les affaires importantes, quelle qu'en soit la nature. Il est vrai qu'il agit de concert avec le président du sénat romain; mais vous sentez fort bien que c'est ici le pot de terre commensal du pot de fer. Le sénat se compose d'un président, d'un secrétaire d'État nommé par le lord commissaire, et de cinq sénateurs, quatre pour les quatre îles principales, un seul pour les trois îles de Paxo, de Théaki et de Cérigo. Chaque île a d'ailleurs des administrations locales et des tribunaux particuliers(1).

(1) Les membres du sénat sont nommés par des députés que les sept îles envoient à Corfou. Leurs fonctions durent cinq ans.

« La population de Corfou, continua M. Roland, peut s'élever, celle du faubourg comprise, à vingt-un ou vingt-deux mille âmes. Ces faubourgs avaient autrefois des marais salants ; on les a desséchés, parce que les émanations qui s'en échappaient étaient dangereuses pour la ville. On a découvert et l'on découvre encore chaque jour, dans ces anciennes salines, des tombeaux et des restes d'antiquités qui prouvent que là se trouvait autrefois *la nécropole de Corcyre* (1).

Comme le jour finissait, Edmond, qui ne s'accommodait guère du régime hygiénique du bâtiment, fit observer à M. Roland qu'on les avait prévenus, à l'hôtel, qu'on servait le souper aussitôt que la nuit arrivait, c'est-à-dire à huit heures précises ; il eut soin d'ajouter que la table d'hôte n'attend personne. « Vous avez raison, mon jeune ami, dit M. Roland ; gagnons promptement l'hôtel, pour qu'on n'y soupe pas sans nous. »

Après le souper, nos deux amis ne tardèrent pas à se livrer au sommeil ; mais quelques nuages rougeâtres annonçaient à peine le retour de l'aurore, que, debout devant le lit d'Edmond, M. Roland l'appelait à haute voix pour l'arracher au sommeil.

« Allons, jeune homme, point de paresse ; ouvrez les yeux, le temps presse, le bâtiment va

(1) Ancien nom de l'île et de la ville de Corfou.

partir; et pour arriver ce soir à Patras il faut que nous partions avec lui. Demain d'autres travaux nous attendent, car, vous ne l'ignorez pas, la vie tout entière n'est elle-même qu'un voyage plus ou moins long, où chaque jour naissant ramène au voyageur ses peines, ses joies ou ses misères. Avec chaque aurore, disait Virgile il y a dix-huit siècles, les malheureux mortels sentent revivre le sentiment de leurs misères, et à sa vive clarté leurs travaux recommencent.

Aurora... miseris mortalibus almam
Extulerat lucem, referens opera atque labores. »

Tandis que M. Roland parlait, et qu'il fouillait dans sa mémoire pour y trouver quelque bonne citation contre la paresse ou contre le sommeil, Edmond sautait en bas de son lit, et s'habillait à la hâte. Il ne lui fallut pas plus de trois minutes pour être prêt à faire avec son mentor la prière du matin.

« J'espère, dit-il en riant, qu'en faveur de ma promptitude à répondre à votre appel, vous me pardonnerez de m'être livré au sommeil.

— Oh ! je suis loin de vouloir vous faire le moindre reproche. Le sommeil est nécessaire à l'homme, aux jeunes gens surtout; car il triomphe de toutes nos souffrances, et il repose l'âme, comme dit Sénèque : *Domitor malorum, requies animi*.....

— Excepté, dit Edmond interrompant M. Roland, quand des songes l'agitent et quelquefois le tourmentent; c'est le même Sénèque, si je ne me trompe....

— Non, non, vous ne vous trompez pas:

> Quocunque mentis agitat infestus vigor
> Ea per quietem...

et le reste. Aussi ai-je toujours trouvé fausse l'idée que le sommeil est l'image de la mort; idée si souvent reproduite en vers et en prose. Ce n'est ici, au surplus, ni le lieu ni le moment de discuter la question. Courons au port; le capitaine peut-être s'impatiente. » Le capitaine en effet s'impatientait, mais c'était contre ses matelots.

On ne tarda pas à s'éloigner de Corfou, et, comme le vent soufflait en poupe, le navire semblait glisser sur les flots, pareil à ces oiseaux pêcheurs qu'on voit raser la surface de la mer qu'ils battent de leurs ailes.

Vers les neuf heures du matin, on se trouvait devant Sainte-Maure, autrefois si fameuse sous le nom de *Leucade*.

« Voyez-vous ces clochers? dit M. Roland à son élève; c'est la petite ville d'*Amaxichi*, chef-lieu de l'île. Celle-ci doit son nom à la forteresse que vous voyez en face de la ville.

— Et le rocher célèbre d'où se précipitaient les amants malheureux ?

— Ajoutez : et privés de raison. Ce rocher existe toujours, sous le nom de *cap Ducato*, mot formé aux dépens de *Leucade* ou *Leucate;* mais nous ne pouvons l'apercevoir d'ici. Sur le sommet de ce promontoire on voit encore des restes du temple d'Apollon Leucadien. C'était dans ce temple qu'on invoquait d'abord les dieux et qu'on leur demandait faveur et assistance. Afin de rendre ces prières plus efficaces, les prêtres d'Apollon entretenaient au pied du rocher un petit nombre de chaloupes, que d'habiles matelots conduisaient au secours de celui qui venait de sauter au moment de la chute. Le plus souvent ce secours arrivait trop tard. Si quelquefois un de ces insensés survivait au saut de Leucade, c'était, et ce ne pouvait être qu'un homme vigoureux, robuste et bon nageur. Cependant l'expérience avait prouvé mille fois que ce saut redoutable était presque toujours fatal à ceux qui le faisaient, et qu'au fond il n'éteignait jamais de passions, qu'en faisant périr ceux que ces passions tourmentaient. Mais cette observation, si on la faisait, ne corrigeait personne. Et ne vous imaginez pas que c'étaient des hommes du peuple, qui se laissaient entraîner à cette pratique superstitieuse et funeste : on compte, parmi les nombreuses victimes qu'elle a faites, des personnages illustres qu'une éducation plus soignée devait placer au-dessus des préjugés. Le poëte Nicostrate, la reine de Carie, Arté-

mise, célèbre par le monument funéraire qu'elle fit élever à la mémoire de son mari; la fameuse Sapho, qui inventa les vers saphiques (1), etc.»

Une heure s'était à peine écoulée, qu'Edmond et son mentor passèrent entre la côte de la Grèce et l'île Taki, qui, sous le nom d'Ithaque, forma jadis un royaume d'environ dix lieues carrées d'étendue, royaume qu'Homère n'a pas rendu moins fameux en chantant les ruses, l'astuce, la perfidie et les fourberies d'Ulysse, que les vers de Béranger n'ont apporté de renommée à notre ancien roi dYvetot. La ville de Vati, très-petite mais assez bien bâtie, est aujourd'hui le chef-lieu d'Ithaque; et il est très-probable qu'elle s'est élevée sur les ruines de l'ancienne capitale d'Ulysse, car on la voit au pied de la montagne sur le sommet de laquelle existe un vieux château qu'on appelle encore le *château d'Ulysse;* et, sous ce château même, entre la montagne et la ville, on a découvert de 1811 à 1814, au moyen de fouilles exécutées chaque année, deux cents tombeaux, des bracelets, des bagues, des boucles d'oreilles, des médailles d'argent de villes grecques ou de rois grecs, et même des médailles romaines. Va-

(1) Le vers saphique est de cinq mesures; Horace l'a souvent employé. Il se compose d'un chorée, d'un spondée, d'un dactyle et de deux chorées. Ce vers est vif, animé, brillant. En voici un exemple:

Jam sa | tis ter | ris nivis | atque | diræ.

ti n'est guère remarquable aujourd'hui que par son port, qui est l'un des plus beaux des Sept-Iles.

Après avoir dépassé l'île d'Ithaque, le bâtiment changeant de direction, se tourna vers l'orient pour entrer le dans le golfe de Patras. Il laissa derrière lui l'île de Céphalonie, l'une des plus grandes de tout l'Archipel. Elle avait autrefois plusieurs villes considérables ; on n'y aperçoit aujourd'hui que quelques villages, non compris Argostoli, son chef-lieu, petite ville de 5,000 âmes, très-commerçante.

Pour ce qui concerne l'île de Cérigo, l'ancienne Cythère, il semblait que sa situation à la pointe la plus méridionale de la Morée, dont elle n'est séparée que par un bras de mer d'une ou deux lieues de large, dût en faire une dépendance du nouveau royaume; et l'on ne croit pas même qu'il soit très-avantageux, pour les habitants de cette île, de faire nominativement partie de la république des Sept-Iles (éloignée qu'elle est d'environ quatre-vingts lieues de celle de Zante, la plus méridionale des six premières), et de vivre ou plutôt de végéter sous le protectorat de l'Angleterre. Ne fût-ce que par ses monuments, cette île appartenait à la Grèce ; les anciens tombeaux taillés dans le roc, les ruines de l'antique Cythère, celles surtout du magnifique temple de Vénus, le plus beau, le plus riche, le plus majestueux de

tous ceux que la superstition grecque avait érigés en l'honneur de la déesse des voluptés; ces débris précieux n'auraient pas dû sortir de la Grèce; nés grecs, ils devaient rester grecs.

CHAPITRE PREMIER.

Patras. — Réflexions générales. — Révolution grecque.

« La Grèce ! la Grèce ! s'écria Edmond avec un enthousiasme de jeune homme. Le voilà donc accompli, le rêve de mes premières années ! Je vais fouler de mes pieds cette terre classique, berceau poétique des héros d'Homère, et de la riante mythologie, qui peuple les cieux, la terre, la mer, les bois, les fleuves et les fontaines ; patrie de ces guerriers fameux, qui vainquirent les innombrables légions des Perses, qui détruisirent leurs flottes, qui répandirent leur gloire par tout l'univers ; patrie de ces législateurs, de ces philosophes, de ces sages qui imposèrent leurs lois, leurs préceptes et leur morale à tous les peuples

voisins, par le seul ascendant de la vertu et de la science.....

— Ah ! comme vous prenez feu ! dit M. Roland en l'interrompant. Il y a bien des années que j'ai fait un premier voyage en Grèce, et je fus d'abord, comme vous, rempli d'un sentiment qui se changeait en admiration, même pour les choses les plus communes ; tout me semblait merveilleux, j'étais dans une extase continuelle. Au bout de quelque temps, quand j'eus vu les Grecs d'assez près pour les juger, mes transports d'allégresse se calmèrent bien vite, et mon enthousiasme se refroidit à tel point, que j'eus quelques regrets d'avoir entrepris le voyage ; non que je fusse insensible à l'aspect de ces prodiges enfantés par les arts, de ces monuments auxquels s'attachent d'aussi grands souvenirs ; non que je n'aimasse à reconnaître les lieux sur lesquels avait brillé tant de courage, de grandeur, d'héroïsme, de sagesse ; mais ce que je retrouvais dans les Grecs modernes, je veux dire le caractère que leurs historiens et principalement Thucydide donnaient aux Grecs de leur temps, m'inspirait trop de répugnance pour qu'il me fût possible de me sentir heureux au milieu d'eux. Aussi, quand je quittai la Grèce et ses habitants, je me promis bien de n'y jamais revenir ; mais, comme disent vulgairement les Anglais, *No man can say : I will never drink of this water ;* Fontaine je ne boirai pas de ton

eau. Mais pouvais-je me défendre de vos instances, mon cher Edmond ; résister aux prières si flatteuses pour moi de votre père ? *What the heart thinks, the mouth speaks.* Ma bouche a répondu à votre appel, parce que le consentement était dans mon cœur.

— Pour ma part, mon cher maître, je suis pénétré pour toutes vos bontés de la plus vive reconnaissance. Quant à ce qui concerne mon père, je crois pouvoir répondre pour lui de la sienne. Je n'insiste pas sur ce point, parce que là-dessus, j'en suis sûr, votre conviction est entière. » En disant ces mots, Edmond avait pris une main de son gouverneur et la pressait affectueusement.

« Ne parlez pas de reconnaissance, dit alors M. Roland ; je ne vous demande que de l'amitié, de l'affection, et un peu d'indulgence pour une vieille habitude. Vous riez ? vous comprenez que je parle de mes citations ? qu'y faire ? Ma mémoire trop fidèle me représente sans cesse des idées analogues à celles qui m'arrivent, ou plutôt à mes réminiscences, et je ne sais quel malin génie les pousse au dehors sans que j'y prenne garde, et que ma volonté y soit pour rien.

— Eh ! de quoi vous inquiétez-vous ? répliqua Edmond ; je vous l'ai déjà dit, j'aime vos citations parce qu'elles m'apprennent toujours quelque chose ; mais, je vous en prie, revenons à nos Grecs et à la Grèce. Et d'abord veuillez me dire,

puisque vous avez blâmé les sentiments que j'ai tantôt laissés paraître, quelle opinion je dois avoir des Grecs. J'avoue qu'en apprenant les efforts inouïs qu'ils ont dû faire pour résister aux Turcs et en triompher, je les ai vénérés comme des héros armés pour une cause sainte, dignes héritiers de leurs ancêtres, en qui je n'ai vu que les vainqueurs de Platée et de Salamine.

— Eh bien ! mon ami, dit M. Roland quand Edmond eut cessé de parler, je vais vous satisfaire en vous initiant à toutes les observations que j'ai recueillies ; la première qui se soit présentée à mon esprit, c'est de Pausanias que je la tiens. « La fortune, dit-il, se joue des choses de la terre, et rien ne résiste au temps. Que reste-t-il de Mycènes qui, au temps de la guerre de Troie, dominait sur la Grèce entière? de la fameuse Thèbes, dont tous les Grecs redoutaient la puissance ? de la Thèbes d'Égypte, de l'Orchomène des Mysiens, de la florissante Délos ? Toutes ces villes riches et populeuses, que sont-elles devenues ? » A ces plaintes de Pausanias, nous pouvons, nous, en ajouter beaucoup d'autres, nous enquérir d'Argos, de Sparte, de Delphes, d'Olympie, et même d'Athènes. Ce que les siècles avaient épargné, des conquérants sauvages ont achevé de le détruire ; puis sont venus les amateurs d'antiquités qui ont dépouillé les ruines elles-mêmes, et enlevé tout ce qui pouvait encore les rendre vénérables. Ne

cherchons donc plus ici les chefs-d'œuvre des Phidias et des Praxitèle, des Apelles ou des Zeuxis. Tout ce qui restait même d'hommes éclairés ou d'artistes dans la Grèce au quinzième siècle, fuyant devant les hordes turques qui s'emparèrent de Constantinople, se réfugia auprès des Médicis qui, heureusement pour les lettres et pour les arts, avaient détrôné l'anarchie à Florence, s'étaient emparés du pouvoir et leur avaient offert un asile. Les Grecs subjugués, dégradés, avilis par l'intolérance musulmane, n'eurent plus que des souvenirs stériles. Ils ont conservé pourtant quelques traits auxquels on peut reconnaître en eux les successeurs de Périclès. Dans Athènes, un papas ignorant et grossier se mêlait de haranguer le peuple à la manière de Démosthène et d'Eschine ; ce peuple dans les villes était esclave et orgueilleux ; dans les îles de l'Archipel, c'était une populace vile, abjecte et dès longtemps façonnée à la servitude. Je vous parle de l'époque antérieure à la première insurrection ; mais vous m'avouerez que c'étaient là de bien faibles restes de l'ancienne Grèce : *Tristes reliquiæ Danaum ;* et s'il faut que je parle franchement, je ne crois pas que les événements qui ont délivré les Grecs du joug musulman aient ajouté à ces restes beaucoup de valeur.

« Les Grecs allèrent dégénérant de jour en jour sous le bas-empire. Lorsque Constantinople fut

attaquée par les Croisés, les Grecs s'étaient joints aux Vénitiens pour combattre les Génois sur le Bosphore, et au moment du danger ils s'enfuirent lâchement. Les seuls qui, depuis cette époque jusqu'à la conquête des Ottomans, aient montré quelque énergie, ce sont les Candiotes, cherchant à briser le joug vénitien ; mais leurs efforts, mal concertés ou mal dirigés, n'eurent point de succès, et plus tard ils subirent, comme les autres Grecs, la domination turque. Les Turcs, devenus maîtres de la Grèce, laissèrent à ses habitants leurs usages, leurs fêtes et leurs danses. Ce fut un acte politique, fondé peut-être sur la connaissance de la vieille histoire de ces contrées. On sait que les anciens Grecs, malgré leur ardent amour de la liberté, se sont toujours pliés à la servitude sous leurs rois, sous leurs archontes, leurs tyrans, leurs vainqueurs, pourvu qu'il leur fût permis de jouer, de chanter, de danser, etc., comme par le passé.

« Ce résultat ne doit pas étonner de la part d'un peuple dont le caractère n'a point changé. Thucydide a peint les Grecs de couleurs sévères. « Ils sont, dit-il, vains, inconstants, avides, souples, artificieux, aimant la nouveauté, attachant peu d'importance à leurs serments, menteurs, curieux, emportés. » Et tout cela se retrouve aujourd'hui chez ceux de notre temps. Un voyageur moderne, il est vrai, les représente comme frugaux, chastes,

laborieux, patients dans les traverses de la vie; mais d'autres observateurs n'ont vu, dans l'amour du travail et la frugalité, qu'un effet de leur avarice; ils travaillent pour acquérir, et ce qu'ils ont acquis, ils le conservent avec anxiété, avec vigilance, non dans un simple but d'économie, mais pour amasser, pour thésauriser; et pour cela il n'y a point de danger qu'ils n'affrontent; la mort même, qui les menaçait sans cesse sous des maîtres tels que les Turcs, n'était pas capable de les effrayer quand il s'agissait de faire quelque gain :

..... ferrum mortemque timere
Auri nescit amor,.....

dit Lucain en parlant de l'avare. Ils se mettent peu en peine du précepte d'Horace : L'argent n'est d'aucun prix, si l'on n'en fait un bon usage :

Nullus argento color est....
..... Nisi temperato
Splendeat usu.

« Quant à leur résignation prétendue, lorsqu'ils sont persécutés ou maltraités, continua M. Roland, on prétend qu'elle n'est que pusillanimité ou faiblesse; et je serais volontiers de cet avis. Que pouvait faire, en effet, ce misérable peuple condamné au plus rude esclavage? Quel moyen avait-il de résister à l'oppression? Les plus riches

même parmi les Grecs, chargés de commander aux autres sous leur responsabilité, étaient souvent obligés de ramper devant un officier turc, qui daignait à peine laisser tomber sur eux un regard d'orgueilleux mépris; ils se vengeaient de l'humiliation qu'ils étaient contraints de subir, sur leurs inférieurs ou même sur leurs égaux en naissance ou en richesse, non en pouvoir. Les Grecs n'offraient donc que plusieurs classes d'esclaves, tous également soumis et tremblants devant les Turcs, et se traitant entre eux avec toute la rigueur qu'ils pouvaient emprunter de la portion d'autorité qui leur était confiée par leurs maîtres.

Il faut pourtant convenir qu'ils faisaient quelquefois un retour sur eux-mêmes, et qu'en se ressouvenant de leurs ancêtres, ils se sentaient poussés en quelque sorte à l'insurrection, qui seule pouvait leur rendre cette liberté dont leurs aïeux s'étaient montrés si jaloux. C'était un feu mal éteint, d'où jaillissaient parfois de pâles étincelles; mais on pouvait prévoir que de ces étincelles mêmes pouvait naître un jour un vaste incendie. Les Athéniens surtout étaient prompts à se soulever contre les agents turcs qu'on leur envoyait; mais, en même temps, ils faisaient parvenir leurs humbles réclamations au divan, et quelquefois le divan leur donnait raison. J'ai entendu, en plusieurs occasions, des citoyens recommandables convenir que les Athéniens avaient toujours été

turbulents, inquiets et brouillons, et que leurs ancêtres, inventeurs de l'ostracisme, leur avaient légué l'amour de la liberté. Ils allaient même jusqu'à prédire, au moins en partie, ce qui est arrivé.

« Les Grecs se sont toujours montrés très-attachés à leurs anciens usages. Tout ce que faisaient leurs pères, ils le font encore; cela tient sans doute au caractère, qui n'a pas varié depuis trente siècles, et qui s'est si bien soutenu chez les divers peuples qui habitaient la Grèce, que les mêmes différences autrefois remarquées par leurs historiens se font voir encore chez leurs descendants.

« La connaissance que nous avons du caractère des Grecs peut nous expliquer la révolution qui a fait sortir leur pays de la main des Turcs. Déjà depuis longtemps des symptômes de révolte s'étaient manifestés dans la Grèce; et l'on peut tenir pour certain que, si ce caractère avait conservé son antique vigueur, s'il ne s'était pas altéré dans le cours orageux d'environ quinze siècles, la révolution se serait opérée beaucoup plus tôt. Mais la dégénération successive que le caractère national a soufferte, a nécessairement retardé le retour de la liberté. Le mal avait commencé dès le quatrième siècle, sous les successeurs de Constantin. Ces princes, négligeant leurs armées pour ergoter avec les novateurs ariens, valentiniens, nes-

toriens, eutichiens, macédoniens, etc., etc.; hérétiques eux-mêmes pour la plupart et plus d'une fois persécuteurs, laissèrent leurs provinces ouvertes aux irruptions des peuples du Nord. Enfoncés dans les disputes théologiques, abâtardis par un long régime de mollesse, ils n'opposèrent aux Barbares qu'une assez faible résistance. Ils leur permirent même de s'établir parmi eux. De là sortit un mauvais mélange de passions, de goûts, de caractères, de règles morales ou religieuses, qui ne fit qu'aider aux progrès de la corruption.

« Toutefois, pour être juste, il ne faut pas accuser de tout le mal les empereurs gréco-romains; car, en réduisant la Grèce en province romaine (l'an 146 avant Jésus-Christ), les Romains imposèrent aux vaincus des conditions si rudes, que les Grecs se trouvaient effacés du nombre des nations. Ils virent dévaster leurs propriétés privées, les monuments publics; Sylla fit couper au pied les arbres séculaires qui faisaient l'ornement de l'académie; il détruisit le fameux lycée où tant de philosophes, de poëtes, de magistrats, de guerriers avaient reçu l'instruction. Cette conduite, digne des Vandales, découragea les Grecs et leur fit perdre en grande partie le sentiment de leur dignité. Cependant ils firent quelques efforts pour se soustraire à la domination étrangère; Jules César, après la bataille de Pharsale,

marcha sur Athènes, qu'il voulait punir de s'être déclarée en faveur de Pompée ; il se rendit maître de cette ville sans beaucoup de peine; mais il ne se vengea des habitants qu'en leur faisant voir que la vengeance était dans ses mains : « Pardonnons aux vivants, dit-il, pour l'amour des morts. » Pour que le pardon qu'accordait le consul romain ne fût point rétracté par Rome, les Grecs fléchirent le genou, et le régime de servitude auquel Rome les condamna, les accoutumant au joug, les prépara de loin à supporter la flétrissante domination turque. Ce qui leur manquait de dégradation pour descendre si bas, ils l'acquirent sous leurs empereurs.

« La Grèce partagea le sort de Constantinople ; elle n'avait plus ni force physique, ni force morale ; elle se laissa donc frapper du même coup qui frappait la capitale. La Morée seule opposa quelque résistance ; mais cette résistance, trop faible pour arrêter le torrent dévastateur, ne fit qu'en accroître la violence ; aussi les dévastations de tout genre marquèrent-elles son passage. Les Vénitiens, qui devaient à leur marine une grande puissance, s'emparèrent de la Morée vers la fin du quinzième siècle. Quand ils avaient aidé Baudouin à se placer sur le trône de Constantinople, en 1204, ils s'étaient réservé une partie de cette ville et tout le Péloponèse (1); les Turcs ne respectèrent pas les

(1) Il paraît que ce n'est que dans le quinzième siècle, ou

prétentions des Vénitiens ; ceux-ci les soutinrent par leurs vaisseaux, mais leur possession fut précaire ; ils ne la conservèrent que jusqu'en 1716, et les malheureux habitants du Péloponèse, accusés d'avoir favorisé les armes vénitiennes, eurent la douleur de voir river leurs chaînes avec toute la brutalité turque.

« Ce régime d'oppression a duré jusqu'en 1821. A cette époque a commencé entre les Grecs insurgés et les Turcs cette lutte cruelle, dans laquelle il est vraisemblable que les premiers auraient succombé sans l'intervention de trois puissances européennes, la France, l'Angleterre et la Russie. La politique autrichienne blâmait cette intervention; on a même dit que certains diplomates traitaient les Grecs de rebelles, révoltés contre une autorité légitime; l'autorité légitime des Musulmans, des Turcs sur des chrétiens! La Russie avait d'autres vues. Elle aurait voulu la Grèce pour un de ses princes; c'eût été dans la suite un marchepied pour arriver à Constantinople, où l'autocrate transférerait assez volontiers de Saint-Pétersbourg le siége de son gouvernement. Quant à l'Angleterre, elle était là d'une part pour ne rien perdre de son rôle de

même plus tard, que le Péloponèse a pris le nom de Morée, non parce que ses conquérants étaient Maures, comme on l'a dit sans beaucoup de réflexion, mais parce que sa forme a quelque analogie avec celle de la feuille du mûrier, *morea*, ou parce que le sol y est très-favorable à la culture de cet arbre.

protectrice ou de modératrice de l'Orient, et d'autre part pour surveiller les projets d'agrandissement des Russes, mais principalement pour s'opposer à ce que la France acquît dans la Grèce une trop grande influence. La France seule était désintéressée, car elle n'a rien gagné à l'émancipation de la Grèce, et ses anciennes relations d'amitié avec la Porte se sont affaiblies. Quoi qu'il en soit, la bataille de Navarin (20 octobre 1827) trancha la question en faveur des Grecs contre les Turcs. La flotte turco-égyptienne y fut presque entièrement détruite, et les Turcs durent perdre l'espérance de subjuguer les Grecs, soutenus par d'aussi puissants alliés. Ils conservaient pourtant encore quelques places fortes; ils en renversèrent d'autres; ils dévastèrent ou détruisirent tout ce qu'ils prévoyaient qu'ils ne pourraient pas garder. L'année suivante (1828) une division française fit voile vers la Grèce, et les Turcs furent expulsés définitivement de la Morée. Lorsqu'ils fuyaient devant nos troupes, ou que, mal défendus par leurs remparts, ils devaient incliner leurs queues de cheval, déshonorées, en présence de nos drapeaux triomphants, ils se ressouvenaient sans doute d'Alexandrie, des Pyramides, d'Aboukir, du Kaire, d'Héliopolis; et certes, ajouta M. Roland en riant, ce n'était pas d'eux qu'on aurait pu dire : *Indocti discant, ament meminisse periti;* car, devant les soldats français, ils n'avaient rien à apprendre, et ils ne pouvaient

pas se rappeler volontiers leurs sanglantes défaites.

«Mais il ne suffisait pas d'avoir expulsé les Turcs de la Grèce; il fallait à celle-ci un gouvernement. Les Grecs auraient voulu être républicains, faire revivre Sparte, Athènes, Thèbes et toutes les villes qui formèrent jadis la ligue Achéenne. Cela ne pouvait convenir ni à eux-mêmes, ni aux puissances qui les avaient délivrés : à eux, à cause de leur caractère inquiet, turbulent, indiscipliné; aux puissances alliées, parce qu'elles voulaient pour la Grèce un gouvernement stable, et surtout parce qu'elles craignaient les doctrines républicaines qui, venant de la Grèce au nom magique, auraient trouvé sans doute chez les peuples d'Europe des partisans trop nombreux et trop exaltés. Il fut donc question de donner un roi aux Grecs. Après bien des tergiversations et des conférences, le choix des trois alliés tomba sur le prince Othon, second fils du roi de Bavière, à peine sorti de l'adolescence et par conséquent dénué d'expérience, et assez peu en état, quelque mérite qu'il eût d'ailleurs, de tenir d'une main ferme les rênes d'un gouvernement nouveau, établi sur un peuple léger, inquiet, inconstant, auquel il ne tenait ni par la naissance, ni par la conquête, ni par les traditions; un peuple qui, sortant d'un long et dur esclavage, voulait se dédommager par une liberté sans frein, mais qui ne pourrait se défendre

contre ses mortels ennemis que par les mêmes secours qui l'avaient arraché à leur farouche despotisme. Les alliés passèrent sur toutes ces considérations pour des considérations d'un autre ordre, et les Grecs eurent un roi *Teuscht*.

« Les Grecs ne furent pas les maîtres d'organiser leur monarchie; ils durent la recevoir toute constituée. C'était une monarchie héréditaire, dont le territoire assez restreint fut divisé en dix nomes ou départements.

— Permettez que je vous interrompe, dit Edmond, pour vous demander quelques explications sur l'étendue actuelle de la Grèce, qui m'a toujours semblé trop réduite; on dirait qu'on a fait la part des Turcs plutôt que celle des Grecs. Nous savons que cette contrée se divisait autrefois en huit parties : le Péloponèse, la Grèce propre qu'on désignait quelquefois par le nom d'Achaïe, l'Épire, la Thessalie, l'Illyrie, la Macédoine, la Thrace et les îles. Pourquoi le royaume actuel ne se compose-t-il que de la Grèce proprement dite et du Péloponèse? Est-ce qu'au moment où les Turcs ont été contraints de renoncer à ces deux provinces, il aurait été bien difficile d'obtenir d'eux de plus grands sacrifices ?

— Non, sans doute, répliqua M. Roland; mais que vous dirai-je? la diplomatie n'est pas toujours d'accord avec l'exacte justice, ou pour mieux dire, en politique, ce qui convient aux uns

déplaît aux autres. Les Grecs ne prétendaient pas qu'on leur donnât l'Illyrie, la Macédoine et la Thrace, mais ils désiraient que la Thessalie, qui est au fond toute grecque, fût ajoutée à leur territoire. Lord Aberdeen approuvait alors cette demande, qui lui semblait juste, parce que c'était moins pour avoir un plus vaste territoire que les Grecs l'avaient formée que pour avoir une ligne de frontière qui pût les mettre à l'abri de toute incursion ennemie. La Russie, peut-être par dépit, ne se joignit pas à l'Angleterre, et la France, pour ménager le cabinet de Saint-James, manqua d'énergie. Il y a trois ans environ que les Grecs ont renouvelé leur demande ; mais le divan s'est montré fort irrité. Cette fois pourtant, la Russie a donné aux Grecs son adhésion, mais l'Angleterre a été d'un avis contraire : la politique de lord Palmerston dominait encore dans le ministère britannique, et, la France n'exprimant aucune lonté, l'opposition des Anglais l'emporta; et comme le divan annonçait hautement qu'il rassemblerait un corps d'armée dans la Macédoine et une escadre de six vaisseaux de ligne dans le golfe de Volo, quelques voix osèrent faire un appel au principe de non-intervention; ce qui devait paraître révoltant à quiconque savait que, par un traité de date récente signé à Londres, la Russie, la Prusse, l'Autriche et l'Angleterre s'étaient autorisées à intervenir entre la Porte et le pacha d'Égypte.

« Je reviens au point où vous m'avez arrêté, continua M. Roland. Les dix noms grecs sont : dans le Péloponèse, l'Argolide, l'Achaïe et l'Élide, la Messénie, l'Arcadie, la Laconie ; dans la Grèce propre, l'Acarnanie et l'Étolie, la Locride et la Phocide, l'Attique et la Béotie ; et dans l'archipel, l'Eubée ou l'île Nègrepont, et les îles de la partie occidentale de cette mer, ou Cyclades. Les îles de la côte opposée, telles que Lemnos, Chio, Mytilène, Samos, etc., sont restées aux Turcs. L'administration supérieure de chaque *nome* est confiée à un nomarque ou préfet assisté d'un conseil général élu par les administrés. Le nome est divisé en *heptarchie* ou sous-préfecture, et chaque heptarchie a une administration particulière dirigée par l'heptarque ou sous-préfet assisté d'un conseil d'arrondissement pareillement élu par les habitants ; les communes ont pour premier magistrat dans le même ordre, un *démogéronte* ou maire, assisté d'un conseil communal. La perception des impôts et l'administration des biens nationaux appartiennent à une autorité spéciale ; il en est de même pour tout ce qui concernait la justice civile ou criminelle. Quant au siége du gouvernement, il avait été transféré avant l'institution de la royauté d'une ville à l'autre suivant les circonstances. Après 1830, il fut établi d'abord à Nauplie, mais la position plus centrale d'Athènes, la bonté de son port et de grands souvenirs histo-

riques ont fait choisir définitivement cette dernière ville.

« Ce régime semi-constitutionnel s'est soutenu jusqu'à la fin de 1843. Depuis quelque temps il régnait dans l'armée une agitation sourde; les soldats grecs ont voulu se faire législateurs. Une révolution, à l'instar de celles qui ont eu lieu en Espagne, s'est opérée, sans éprouver aucune résistance réelle. On a cru que pour diriger un petit État qui n'a pas, tant s'en faut, un million d'habitants, ce n'était pas assez d'un roi et de ses minitres; on a voulu un sénat, une chambre des communes, une constitution, et tout cela s'est fait; mais tout le monde ignore combien de temps cela durera.

« Quoi qu'il en soit, il y eut des assemblées électorales; le peuple nomma des représentants, et l'ouverture de l'assemblée nationale a eu lieu dans Athènes le 20 novembre. Tous les membres se rendirent d'abord à l'église cathédrale de Sainte-Irène pour assister à la grand'messe, après laquelle ils se rendirent au lieu préparé pour leurs séances. Ils commencèrent par prêter serment entre les mains de l'évêque de l'Attique, qui les bénissait au fur et à mesure qu'ils se présentaient devant lui. Une députation de dix membres est allée ensuite recevoir le roi, qui est sorti de son palais au bruit des salves d'artillerie. Le roi a été reçu à la porte de la salle par le président du conseil d'Etat

et tous les ministres ; à son arrivée, les représentants se sont levés en criant : Vive le roi ! Le prince a prononcé ensuite un discours dans lequel il invitait l'assemblée à unir ses efforts aux siens propres pour donner au pays une loi fondamentale analogue à ses besoins, et à faire des concessions à l'autorité royale en échange de celles qui lui seraient faites. Ce discours s'est terminé par une invocation à la faveur divine. Le serment des députés, fait sous l'invocation de la sainte Trinité, renferme la promesse de fidélité à la patrie et au roi constitutionnel de la Grèce.

«Les puissances protectrices ont alors remis des notes à leurs représentants, pour qu'ils rappelassent en leur nom aux membres du gouvernement, de même qu'aux membres influents de l'assemblée nationale, les principes sur lesquels la monarchie constitutionnelle doit être principalement fondée : inviolabilité de la personne du roi ; nomination par le roi de tous les fonctionnaires civils et militaires ; représentation nationale composée de deux chambres, l'une élue par le peuple, l'autre nommée par le roi ; la propriété regardée comme base du droit d'élection. Ces instructions, principalement fournies par lord Aberdeen et soutenues par l'assentiment des autres cabinets, furent assez bien accueillies par les Grecs. Ils en firent la base de leur constitution, comprenant 130 paragraphes, sur la religion, le droit public et la con-

stitution de l'État. Le roi, la succession au trône, la successibilité des descendants d'Othon de l'un ou de l'autre sexe, la nécessité pour tout héritier du trône de professer la religion du pays, le sénat, la chambre des députés, les ministres, la naturalisation des étrangers, tels sont les principaux points sur lesquels roule l'acte constitutionnel. Tous les Grecs n'ont pas été également satisfaits. Le parti démagogique ne trouvait pas dans la constitution des concessions assez larges. D'un autre côté, les militaires qui avaient fait en grande partie la révolution s'étaient imaginé qu'ils pourraient faire tout ce qui leur conviendrait; et comme ils ont été trompés dans leurs espérances, ils ont eu recours à la violence. Des bandes mutinées de soldats se sont portées à des excès de tout genre. On a eu beaucoup de peine à les contenir, mais on n'a pu empêcher les révoltés de mettre le feu à deux ou trois édifices. »

Ce long entretien du maître et de l'élève avait eu lieu dans une promenade qu'ils firent autour de Patras le lendemain de leur arrivée. Ils trouvèrent très-belle la position de cette ville, bâtie en amphithéâtre sur une colline voisine d'un golfe, dont une riche végétation couvre les rivages. Les Turcs l'avaient détruite de fond en comble pendant la guerre, mais le gouvernement s'est occupé de la faire rebâtir. On a déjà commencé à relever quelques quartiers. Sa population, qui

avait été réduite à quelques centaines d'habitants, se monte déjà à 14 ou 15,000. La bonté de son port l'a rendue le centre de toutes les relations commerciales de la Morée avec les principales places de l'Europe. On cultive dans son terrain le raisin dit de Corinthe. Elle partage avec les îles de Zante, de Céphalonie et d'Ithaque le monopole de cette branche de commerce.

Après avoir parcouru les superbes campagnes des environs, nos voyageurs firent quelques excursions dans le nome. Ils allèrent voir le château de Morée, situé en face du château de Romélie, qui s'élève sur la côte opposée. Ces deux forts, dont les feux se croisent, défendent l'entrée des *Petites-Dardanelles*, nom du passage assez étroit qui conduit du golfe de Patras à celui de Lépante, lequel s'étend jusqu'à l'isthme de Corinthe. Les Français en ont réparé et augmenté les fortifications. M. Roland fit remarquer à son élève quelques restes du temple de Neptune, particulièrement révéré jadis sur cette côte.

Ils virent ensuite la petite ville de Vostitza, bâtie sur l'emplacement de l'ancien Ægium, qu'entourait un bois consacré à Jupiter, et dans lequel se tenait primitivement l'assemblée générale des députés des villes de l'Achaïe. De là ils passèrent à Megaspileon. C'est un monastère extrêmement vaste, et surtout remarquable par sa position romantique, par ses hautes murailles flanquées

d'ouvrages extérieurs et par ses caves immenses. On y compte communément deux cents moines, dont la moitié sont prêtres. Ils ont dans leur église une image de la Vierge, qu'on dit peinte par saint Luc.

CHAPITRE II.

Gastouni. — Pyrgos. — Olympie. — Enterrements grecs. — Hospitalité. — Tombeaux. — Épitaphes.

M. Roland avait proposé à son élève de faire le tour de la Morée avant de se rendre à Nauplie; et comme Edmond avait répondu qu'il s'en rapportait entièrement à lui, M. Roland se pourvut à Patras de trois bons chevaux et d'un guide qui, bien que Grec, lui avait été recommandé, par un négociant français établi dans la ville, comme un homme sûr, fidèle et dévoué. Il offrait même à ceux qui l'employaient l'avantage de pouvoir servir de cicerone, car il n'y avait pas dans toute la Grèce une ville, un village, une ruine qu'il ne connût.

La première ville où l'on s'arrêta fut celle de

Gastouni, florissante avant l'insurrection et siége d'un archevêché, détruite en 1825 par les Albanais de Lala. Ces Albanais étaient mahométans, et par leurs brigandages ils étaient devenus la terreur de tous les cantons environnants. Leur ville a été renversée et rasée, et ceux de ses habitants qui ne sont pas tombés sous le fer des vainqueurs ont été complétement dispersés. De Gastouni on se dirigea sur *Chiarenza*, très-petite ville autrefois importante, aujourd'hui presque abandonnée, malgré la fertilité de ses campagnes, qui fournissaient de vivres les îles Ioniennes avant la guerre de l'insurrection.

« Une particularité singulière, dit M. Roland, c'est qu'au temps des croisades cette ville était devenue le fief ou la propriété d'un prince anglais, et qu'encore aujourd'hui un membre de la famille régnante d'Angleterre a le titre de duc de Clarence. »

Comme la caravane ne faisait que de très-courtes journées, s'arrêtant partout où il y avait quelque chose à voir, et ne poursuivant ensuite sa route qu'au petit pas des chevaux, elle n'arriva que le soir du troisième jour à Pyrgos. Il restait encore assez de temps pour visiter l'intérieur de la ville; on en profita; mais on n'aperçut rien qui parût digne de remarque; on vit seulement beaucoup de maisons en construction. Cette ville avait été entièrement détruite par Ibrahim;

elle commençait à se relever de ses ruines. Elle est située à l'embouchure du Raphia autrefois l'Alphée.

Il n'était guère possible de passer près de l'ancienne Olympie sans vouloir visiter ce lieu célèbre. Aujourd'hui le gymnase, le prytanée, l'amphithéâtre bâti par Trajan, l'hippodrome, le stade, le temple de Junon n'offrent que des débris à peine reconnaissables; non loin de ces débris s'élèvent quelques chaumières; c'est un misérable village qu'on appelle Miraca. Ce qui surtout méritait l'attention plus que tous les édifices que nous avons nommés, c'était le magnifique temple de Jupiter olympien. Les archéologues français qui, en 1828, firent partie de l'expédition de Morée, découvrirent plusieurs vestiges de ce monument, le plus vaste de ce genre que les Grecs eussent élevé. Ces vestiges consistaient en bas-reliefs à l'avant et à l'arrière du temple; ils ont été transportés à Paris, où ils occupent une place au musée du Louvre : on y distingue le groupe d'Hercule et du taureau de Gnosse, une figure de Minerve, le lion de Némée, et plusieurs autres figures qui répondent très-exactement à la description donnée par Pausanias. Une mosaïque, représentant dans des caissons des animaux fantastiques, recouvre le pronaos du temple; cette mosaïque est tout en très-petits cailloux. C'était dans ce temple qu'on allait admirer la statue de Jupiter. Cette statue, chef-d'œuvre

de Phidias, avait soixante pieds de haut. Elle était recouverte d'or et d'ivoire, de même que le trône sur lequel elle était placée; elle passait pour une des sept merveilles du monde.

Nos deux amis reprirent la route de Pyrgos, très-satisfaits de leur excursion; ils n'avaient pas vu les jeux olympiques, les courses à cheval ou au char, mais ils avaient parcouru l'emplacement de l'amphithéâtre, du stade, de l'hippodrome, et ils pouvaient se dire : « C'est ici, c'est sur cette place que je foule aux pieds que combattaient, il y a vingt-cinq siècles, tous ces athlètes fameux, tous ces héros célébrés par Pindare. »

« N'est-il pas désolant, dit Edmond en parcourant toutes ces mines, de voir en cet état d'abandon un lieu où tant de fêtes brillantes réunirent souvent l'élite de toute la Grèce, assemblée pour assister au plus noble des spectacles?

— Très-bien, très-bien, dit M. Roland en souriant; vous voilà dans un accès d'enthousiasme, assez naturel, j'en conviens, mais un peu trop vif peut-être pour des institutions qui, à les bien prendre, ne méritent pas tous les éloges qu'on leur a donnés. J'aime, je vénère, moi, les institutions qui tendent à rendre les hommes meilleurs, à leur donner les vertus qui leur manquent, à fortifier celles qu'ils ont, à inspirer le respect aux lois, l'obéissance aux princes de la terre, et surtout les sentiments religieux, sans lesquels il ne

peut y avoir ni paix ni bonheur pour la société, ni calme ni repos pour les consciences. Or ces jeux olympiques, qui ont eu besoin peut-être d'être chantés par Pindare, ce prince des poëtes lyriques de l'ancienne Grèce, pour que leur souvenir arrivât jusqu'à nous, quel bien pouvaient-ils produire? Premièrement, pourra-t-on me répondre, ils amusaient les Grecs, et de cela j'en conviens; j'ajouterai même qu'ils ne pouvaient guère servir à autre chose. En second lieu, ils formaient des athlètes, des gladiateurs, des coureurs à pied, en char ou à cheval; mais formaient-ils des hommes vertueux, sages, humains? Enseignaient-ils à maîtriser les passions, à servir utilement le pays, à remplir ses devoirs de citoyen, d'époux, de père de famille? Un athlète était-il même un guerrier, un soldat dont la patrie tirât quelque secours dans les jours de danger? A toutes ces questions, que peut-on répondre?

« Au reste, continua M. Roland, je ne veux pas ici faire le procès aux morts. Si nous étions venus au monde il y a deux ou trois mille ans, nous penserions peut-être autrement; et si nous étions nés sous le ciel du Péloponèse, nous eussions été Grecs dans toute l'acception du mot; les jeux olympiques nous auraient semblé divins, et nous aurions chanté Pélops et Iphitus, qui en avaient doté la Grèce. Pélops, fils de Tantale, les institua vers l'an 1321, avant l'ère chrétienne. Tombés

bientôt après en désuétude, rétablis par Hercule de Crète un siècle plus tard, abolis au bout de quelques années, ils furent restaurés de nouveau par Iphitus, roi d'Élide, au commencement du neuvième siècle. On les célébrait tous les quatre ans, vers le solstice d'été, ce qui donna lieu à l'usage de dater les événements par olympiades (1), et ils duraient cinq jours, dont le premier était consacré en entier aux pratiques religieuses. Tous ceux qui se proposaient de disputer les prix offraient des sacrifices à Jupiter olympien, pour se rendre favorable le dieu patron des jeux. Le second jour était destiné au *pentathle*, c'est-à-dire aux cinq exercices de la lutte, de la course à pied, du saut, du disque et du javelot. Le troisième jour était réservé pour le *pancrace* (combat composé de lutte et de pugilat) et pour la lutte simple. Les deux derniers jours étaient remplis par les courses à pied, à cheval et en char.

(1) On appelait de ce nom l'espace de quatre ans qui s'écoulait de la célébration des jeux olympiques à la célébration suivante. Ainsi l'on disait d'un événement qu'il était arrivé la première, la deuxième, la troisième ou la quatrième année de telle olympiade. On n'a commencé à compter de cette manière que l'an 776 avant Jésus-Christ. Thucydide, Xénophon, Diodore de Sicile, etc., ont tous employé l'ère des olympiades, qui s'est prolongée au delà des premiers siècles de l'ère vulgaire et jusqu'à l'époque où, l'histoire grecque se confondant avec l'histoire romaine, on n'a compté que par les années de la fondation de Rome, ce qui a duré jusqu'à la translation du siége de l'empire à Byzance ou Constantinople. La fondation de Rome remonte à l'an 743 avant Jésus-Christ. C'est du moins l'opinion la plus suivie; cette année correspond à la troisième année de la sixième olympiade.

« Entre tous les jeux qui avaient lieu dans la Grèce, les jeux olympiques tenaient le premier rang. Un héraut proclamait le nom du vainqueur, qu'on désignait par son nom, son prénom, le nom de son père et celui de son pays. Des fanfares de trompette se faisaient entendre avant et après le héraut. Aussitôt les juges qui présidaient à la fête couronnaient le vainqueur ; on le conduisait ensuite au prytanée, où l'attendait un festin somptueux. La couronne décernée par les juges était d'or ; les principales villes de la Grèce, Thèbes, Argos, Sicyone, etc., envoyaient, pour être remis au vainqueur, des esclaves, des chevaux, des vases d'airain, des coupes d'argent ; les poëtes chantaient ses louanges ; le peuple le regardait comme un être surhumain. Quand il retournait dans sa patrie, il était monté sur un quadrige (char à quatre chevaux) ; l'élite des citoyens l'accompagnait, et on le faisait entrer dans la ville par une brèche qu'on pratiquait dans la muraille. A tous ces honneurs, les Grecs joignirent diverses prérogatives que l'athlète couronné conservait jusqu'à sa mort. Il prenait la première place à tous les spectacles, et il était nourri, s'il l'exigeait, aux dépens du public.

« Et tout cela, dit M. Roland d'un ton presque chagrin, le faisait-on pour honorer la vertu, le patriotisme, la science ? Non, c'était un hommage à la force, à l'adresse de celui qui parvenait à renverser, assommer, étouffer son adversaire.

— Je ne sais si ma mémoire me trompe, dit alors Edmond, mais il me semble que les Grecs avaient des jeux publics d'un autre genre, où l'on disputait le prix de poésie et de chant.

— Oui, reprit M. Roland; si nous pouvons nous en rapporter à Plutarque, on disputait le prix de musique et de poésie aux jeux isthmiques, mais c'était sans préjudice du pentathle. Il y avait encore d'autres jeux qu'on appelait *pythiens* ou *pythiques*, qu'on célébrait à Delphes, en l'honneur d'Apollon, vainqueur du serpent Python. Suivant quelques historiens, on y disputait uniquement le prix du chant et de la musique. Il s'agissait de célébrer la victoire d'Apollon sur le *mode pythien*, en s'accompagnant de la harpe, de la lyre ou de la cithare. Plus tard on tenta d'y introduire la flûte; mais comme cet instrument était principalement affecté aux cérémonies funèbres, on ne tarda pas à le rejeter. D'autres historiens, en parlant de ces jeux, ne font nullement mention de combats littéraires : on n'y disputait que de force musculaire, comme aux jeux olympiques.

« J'aime mieux, je l'avoue, les *panathénées*, ou fêtes de Minerve, qu'on célébrait dans Athènes; et bien qu'il y eût, de même qu'aux autres jeux, des combats d'athlètes, ils n'étaient en quelque sorte qu'accessoires : le combat principal se livrait entre les poëtes et les musiciens.

— Les panathénées, dit Edmond en interrom-

pant son instituteur, étaient pourtant bien moins célèbres que les jeux olympiques.

— Vous avez raison, répliqua M. Roland, et c'est là ce qui m'irrite presque contre les Grecs, contre ce peuple dont le plus beau titre de gloire fut d'avoir répandu autour de lui les lumières, et qui préférait les jeux grossiers du cirque aux nobles jeux de l'esprit et du génie. Mais revenons aux panathénées. On dit qu'elles furent instituées par Thésée, après qu'il eut incorporé dans Athènes les douze bourgades de l'Attique. Suivant quelques auteurs, elles furent fondées par Ericthonius, fils de Vulcain, ou par Orphée. Dans l'origine elles ne duraient qu'un jour; mais, à mesure qu'Athènes acquit de l'importance, ses fêtes devinrent plus belles, plus magnifiques, et elles eurent plus de durée. On établit même les grandes et les petites panathénées; celles-ci se célébraient d'abord tous les trois ans, et ensuite chaque année au mois de *targélion*, correspondant au mois de mai; les premières n'avaient lieu que de cinq en cinq ans, et se célébraient à la fin du mois d'*hécatombéon*, ou juillet. Dans ces occasions, chaque ville de l'Attique, chaque colonie athénienne, devait à Minerve l'offrande d'un bœuf. L'honneur du sacrifice était pour la déesse; le peuple en avait le profit, car on lui distribuait la chair des victimes. Ces fêtes se composaient de trois sortes de combats. Le premier

ne fut dans l'origine qu'une course à pied; on en fit par la suite une course à cheval; mais les coureurs, soit à cheval, soit à pied, devaient porter des flambeaux allumés, et pour gagner le prix il ne suffisait pas d'arriver le premier, il fallait encore que le flambeau ne se fût pas éteint. Il reste encore des traces bien sensibles de cet usage; les Grecs modernes, dans certaines occasions, font encore des courses aux flambeaux. Le second combat ne concernait que les athlètes : c'étaient des exercices gymniques, c'est-à-dire que les combattants se présentaient sans vêtements dans l'arène. Cet indécent spectacle pouvait plaire à des yeux grecs accoutumés par l'habitude à l'immodestie, mais à coup sûr les mœurs publiques n'y gagnaient pas. Heureusement ce combat gymnique n'était pas bien long, et les athlètes se retiraient pour faire place aux poëtes. Cette lutte du talent contre le talent avait été instituée par Périclès, qui fut le protecteur éclairé des lettres athéniennes, et qui mérita de donner son nom au siècle qui le vit naître. Les meilleurs poëtes, les meilleurs chanteurs y accouraient de toutes les villes grecques. Les louanges d'Armodius, d'Aristogiton et de Thrasybule, qui, à diverses époques, avaient rendu la liberté à leur patrie, que des tyrans opprimaient, étaient le sujet obligé des vers; des joueurs de flûte et de cithare accompagnaient les chants; les poëtes dramatiques y lisaient ou même

y faisaient représenter leurs tétralogies (1). Le prix décerné au vainqueur consistait en une couronne d'olivier, avec un baril de la meilleure huile, qu'il pouvait, par privilége spécial, transporter hors de l'Attique; l'exportation de cette denrée était défendue sous les peines les plus sévères. Des banquets et des sacrifices terminaient les panathénées. J'oubliais de vous dire qu'aux grandes panathénées on traînait un navire dans les rues, au moyen de machines; que ce navire, qui avait un nombreux cortége, était orné du *peplum* de Minerve. On entendait par ce mot une tunique ou robe blanche sans manches, brodée d'or, et sur laquelle étaient représentées plusieurs actions mémorables de la déesse, auxquelles les Athéniens attribuaient le salut de leur république. Cette espèce de procession était suivie d'une foule immense, car tous les peuples de l'Attique se rendaient à la métropole pour prendre leur part des fêtes. Chaque assistant portait dans sa main une branche d'olivier. Il est probable que cette circonstance, que l'Attique entière se trouvait alors dans Athènes, fit donner à ces fêtes le nom qu'elles portaient. »

En rentrant à Pyrgos, nos deux amis y trou-

(1) On appelait ainsi quatre pièces de théâtre dont les personnages étaient ordinairement les mêmes, mais qui se trouvaient places à des époques et dans des situations différentes. Trois pièces dans le même cas s'appelaient trilogie.

vèrent un spectacle nouveau pour eux. A côté du kham où ils avaient pris un logement, se trouvait l'habitation d'un riche négociant de la ville. Il avait perdu, la veille, sa fille unique, âgée de dix-huit ans ; une invitation d'assister aux funérailles avait été envoyée non-seulement aux parents et aux amis, mais encore à tous les voisins, sans en excepter les étrangers qui pouvaient se trouver dans le kham (1). Edmond, qui cherchait moins à voir des monuments mutilés qu'à étudier les mœurs et les coutumes des peuples, n'avait garde de manquer une occasion de s'instruire ; il se rendit avec son gouverneur à l'invitation.

Les cris, ou plutôt les hurlements des domestiques de la maison, annonçaient aux passants que la mort venait d'y prendre une victime. La jeune fille, dont le corps avait été soigneusement lavé, suivant l'ancienne coutume, était dans un cercueil découvert, parée de ses plus beaux habits et couronnée de fleurs. « Ces couronnes, dont on a de tout temps paré le front des morts, dit M. Roland, avaient une signification expressive que beaucoup de Grecs ne comprendraient pas aujourd'hui, quoiqu'ils aient conservé religieusement l'habitude de placer des couronnes dans les cercueils, et sur la tête du défunt. Cela voulait

(1) *Kham*, espèce d'hôtellerie ou d'habitation pour les voyageurs construite par les Turcs. Les Grecs pratiquent encore entre eux l'hospitalité comme le faisaient leurs ancêtres.

dire que par la mort on triomphait des peines et les misères de la vie. « Prenez de moi cette couronne, fait dire Aristophane à un de ses personnages; prenez encore celle-ci : Caron vous attend. » Les soldats grecs connus sous le nom des *dix mille*, qui exécutèrent la fameuse retraite dont Xénophon, qui la dirigea, a été aussi l'historien, donnèrent la sépulture à leurs compagnons restés sur le champ de bataille, après quoi ils érigèrent un cénotaphe et dressèrent un grand bûcher sur lequel ils jetèrent des couronnes de fleurs. »

Auprès du cercueil on voyait, attendant le départ du convoi, des pleureuses louées qui devaient hurler les louanges de la défunte en s'arrachant les cheveux, usage extrêmement ancien que les Romains empruntèrent des Grecs, et que les Grecs modernes ont hérité de leurs aïeux. « Je n'entends pas les cris des femmes, comme c'est la coutume dans les deuils (Euripide dans l'Alceste) (1). » Le mot *cris* n'est pas exagéré, car il a fallu, de tout temps, en Grèce, que la douleur, pour paraître vive et profonde, se manifestât par les plus violentes démonstrations. Pousser des cris perçants,

(1) Chez les Grecs ces pleureuses s'appelaient et s'appellent encore θρηνήτριαϊ. Les Romains leur donnèrent le nom de *præficæ*; ils appelaient *neniæ* les chants funèbres que les Grecs appelaient ἰάλεμος. Mais autrefois, comme on le voit dans un poëme grec sur l'enlèvement d'Hélène, ces pleureuses louées s'endormaient souvent en pleurant et en gémissant, et la même chose arrive encore aujourd'hui.

s'arracher les cheveux, se frapper le visage et la poitrine (1), c'était seulement ainsi qu'on montrait que la douleur était réelle. Ainsi point d'oppression ni d'abattement, point de silence morne, point de sensations concentrées; il fallait donner à la peine une expression énergique. Convenons pourtant que chez les modernes les choses ne sont point poussées aussi loin, et si quelques femmes grecques imitent encore Briséis s'arrachant les cheveux sur le tombeau d'Achille, le plus grand nombre en laisse maintenant le soin aux pleureuses à gage. Parmi toutes les femmes qui entouraient le cercueil, aucune ne faisait entendre des cris aussi déchirants que la mère de la défunte. Ses cheveux en désordre tombaient sur ses épaules, et ses sanglots, quelquefois étouffés, quelquefois s'échappant avec violence, donnaient à sa voix un son rauque qui permettait à peine de recueillir ses paroles. C'étaient des plaintes touchantes, sans ordre, sans suite, mais allant au cœur des assistants.

Elle suivit le convoi, accompagnée des parents et des amis, et escortée des pleureuses, les cheveux épars. Quand on fut arrivé au lieu de la sépulture, les pleurs et les gémissements recommencèrent. Edmond parut étonné de voir la mère

(1) Cet usage de se meurtrir le visage était si bien enraciné, qu'il fallut que Solon le défendît formellement; c'est là du moins ce que rapporte Plutarque.

uivre le cadavre de sa fille. « C'est encore un ntique usage, lui dit M. Roland. Il en est de ceci omme du repas des funérailles, par lequel se ermine la cérémonie. L'un et l'autre existaient, n Grèce, six ou sept cents ans avant Jésus-Christ; t ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces nêmes usages se retrouvent en Espagne, en Italie t même dans les départements méridionaux de a France. C'est d'ordinaire chez le plus proche parent que ce repas a lieu; il ne serait pas convenable que les apprêts d'un festin et le festin lui-même eussent lieu dans la maison du défunt. Quant à l'usage où étaient le père et la mère d'accompagner leurs enfants au lieu de la sépulture, on ne peut douter qu'il ne remonte à une époque très-reculée; car, pour exprimer sa douleur de l'absence de Phaon, Sapho se compare à une mère désolée qui suit le convoi funèbre de son fils.

« Les ascendants, continua M. Roland, sont aussi dans l'habitude de porter le deuil de leurs enfants. Leurs ancêtres faisaient de même. On en trouve la preuve dans une harangue d'Eschine, où cet orateur, cherchant à rendre odieux aux Athéniens son rival Démosthène, lui reproche avec beaucoup d'amertume de s'être vêtu de blanc et couronné de fleurs pour offrir un sacrifice sept jours après la mort de sa fille unique. On en voit un autre exemple dans Euripide, où Iphigénie,

avant de mourir, prie sa mère de ne pas couper ses cheveux et de ne pas prendre de vêtements noirs, c'est-à-dire des signes de deuil. »

Le négociant, père de la jeune fille qu'on venait d'ensevelir, avait eu quelques relations commerciales à Rosette, et principalement avec le père d'Edmond. Un séjour à Paris, de plusieurs années, avait fait prendre à celui-ci les manières françaises, et le négociant grec, qui avait fait plusieurs voyages à Constantinople, à Smyrne, à Marseille, qui même, dans sa grande jeunesse, était arrivé jusqu'à la capitale de la France, put très-aisément voir un Français dans le jeune étranger. Il lui adressa la parole, le questionna, et n'apprit pas sans surprise qu'il était né en Égypte de parents français. Sa surprise augmenta lorsqu'en se nommant, Edmond se fit reconnaître pour le fils d'un ancien correspondant.

M. Nicanor, c'était le nom du négociant, s'excusa de ne pouvoir faire aux deux étrangers l'accueil qu'en toute autre circonstance il leur aurait fait. Toutefois il les pressa si vivement d'accepter sa maison pour tout le temps qu'ils devaient passer à Pyrgos, qu'ils eurent la plus grande peine à se défendre de ses instances ; ils acceptèrent seulement l'invitation d'assister au repas des funérailles. « Je suis sincèrement fâché, leur dit-il, de votre prompt départ, autant que de ne devoir qu'au triste événement qui nous rassemble, la satis-

faction de vous avoir vus. J'aurais voulu remplir les devoirs, doux pour mon cœur, de l'hospitalité envers le fils d'un homme de qui j'ai conservé les plus honorables souvenirs. »

« Les droits de l'hospitalité, dit M. Roland à son élève, lorsqu'ils se furent éloignés du négociant pour se rendre au repas funèbre, furent toujours sacrés pour les Grecs. Aujourd'hui toute la maison est en fête quand un étranger arrive ; le meilleur appartement est pour lui ; les soins de tout genre lui sont prodigués : on n'en ferait pas davantage pour le parent le plus cher. Autrefois ces droits s'exerçaient principalement entre les villes de la Grèce proprement dite et celles de l'Italie méridionale, qu'on appelait Grande-Grèce. A l'exemple des Grecs, les Romains firent de l'hospitalité une de leurs vertus. Je me souviens d'avoir lu, bien jeune encore, dans Diodore, que Gellias, qui passait pour le plus riche des Agrigentins, faisait tenir tout le jour, devant la porte de sa maison, plusieurs domestiques qui, dès qu'ils apercevaient un étranger, quel qu'il fût, allaient, de la part de leur maître, l'inviter à prendre un logement chez lui. J'ai lu encore que, lorsque Thésée allait combattre le taureau de Marathon, Hécate lui donnait l'hospitalité. Elle offrit même des sacrifices aux dieux pour sa victoire et pour son retour. Les Athéniens, voyant revenir Thésée vainqueur, instituèrent, en l'hon-

neur d'Hécate hospitalière, une fête qui lui valut les honneurs de l'apothéose, et ils appelèrent *hécatésie* la vertu qu'elle avait exercée. »

Le repas, auquel Edmond aurait préféré son dîner du kham, parce qu'il aurait pu causer tout à son aise, fut d'abord fort triste, tous les convives montrant ou affectant une grande réserve. Cependant, quand les flacons commencèrent à circuler, les nuages qui obscurcissaient d'abord tous les fronts se dissipèrent peu à peu, et la gaieté aurait presque remplacé la sombre mélancolie, si quelques personnes plus sensées que les autres n'en avaient contenu l'explosion par leur exemple, par leurs gestes ou même par leurs paroles; et comme les Grecs sont grands buveurs, et que l'ordonnateur du festin craignait probablement des excès de fort mauvais genre, il se hâta de le terminer en proposant de faire les libations d'usage, ce qu'on ne pouvait refuser. Ces libations consistent à répandre du vin sur le sol, en faisant des vœux pour le maître de la maison et pour tous les membres de sa famille, qu'on prie le ciel de conserver en bonne santé.

« Cette cérémonie de libation, dit M. Roland, est très-ancienne; elle se pratiquait dans toutes les occasions où elle se pratique encore aujourd'hui. Le poëte Nonnius, dans sa description des funérailles, fait mention expresse du vin qu'on répandait sur les bûchers. Lucien et Plutarque, en

parlant de l'anniversaire des Platéens, rendent compte des libations qui avaient lieu, et des paroles qui les accompagnaient. Mais il est bon d'observer qu'au lieu de répandre le vin sur la terre, celui qui faisait la libation le versait dans une coupe et commençait par y boire en prononçant ces mots : Πρότινω τοις ἀνδρασι, τοις ὑπερ τής ελευθερίας των Ἑλλήνων αποθαιουσι ; c'est-à-dire : « Je bois aux vaillants guerriers qui sont morts pour la liberté de la Grèce. » Dans l'Iliade, au contraire, les Grecs, après avoir acheté du vin à Lemnos, n'en boivent qu'après en avoir répandu en l'honneur de Jupiter.

« C'était surtout au moment du départ, soit par mer, soit par terre, que les libations avaient lieu. Lorsque Télémaque et le fils de Nestor ont pris congé de Ménélas, et qu'ils sont déjà montés dans leur char, l'époux d'Hélène les suit avec une coupe d'or pleine de vin, afin qu'ils ne s'éloignent pas sans avoir fait des libations. Plus tard, Télémaque dit à ses matelots : « Préparez vos rames et déployez les voiles, » et tandis qu'ils se mettent en mesure d'exécuter cet ordre, il offre sur la poupe du navire un sacrifice à Minerve accompagné de libations. En un mot, on ne se mettait pas en voyage, on ne s'embarquait pas sans faire des libations avec du vin. Virgile représente Énée, lorsqu'il se sépare d'Alceste et qu'il quitte la Sicile, debout sur la proue de son vaisseau et tenant à la main une

coupe pleine de vin qu'il offre aux dieux en libations. Cette coutume est loin d'être tombée en désuétude. Peu de temps avant la révolution de 1789 j'ai entendu de la bouche d'un homme en qui j'ai toujours reconnu non moins de véracité que de savoir, qu'avant de lancer à l'eau un bateau grec, le constructeur fait apporter du vin dont il remplit une coupe, et qu'il en arrose la poupe du bâtiment, tout en faisant des vœux pour la prospérité du voyage. Il emplit ensuite de nouveau sa coupe, boit à la santé des assistants et les fait boire à leur tour. »

Comme il restait encore trois heures de jour, M. Roland proposa de les employer à faire une petite excursion hors de la ville, ce qui fut accepté avec joie. Les deux amis se dirigèrent vers un petit bois dont l'aspect leur parut très-pittoresque; chemin faisant, ils continuèrent de s'entretenir des événements de la journée. « Je suis bien étonné, dit Edmond, que tous ces usages dont vous m'avez parlé, ou que j'ai vus, ne se soient pas perdus sous la domination turque; les musulmans sont si intolérants!

— Cela est vrai, les musulmans sont intolérants; mais presque toujours ils se sont montrés religieux observateurs des capitulations qu'ils ont accordées. Lorsque Mahomet II conquit Constantinople et mit fin à l'empire grec, il promit aux vaincus de leur laisser leur culte, leurs cérémo-

nies et leurs usages; il tint parole. Dans quelques occasions, il est vrai, les Grecs ont été persécutés, mais cela n'a jamais tenu qu'à l'humeur plus ou moins farouche d'un pacha, d'un gouverneur; les Grecs, de leur côté, évitaient de choquer la susceptibilité mahométane; ils donnaient à leurs cérémonies de toute espèce un peu moins de solennité; ils faisaient en particulier ce qui se faisait autrefois en public; mais ils ne laissaient rien périr, car il n'y a pas de peuple sur la terre qui conserve plus soigneusement les coutumes antiques reçues par tradition. D'ailleurs les usages des Grecs ressemblaient trop peu à ceux de leurs maîtres, pour qu'il pût y avoir entre eux collision. Les Turcs n'avaient donc aucun intérêt à proscrire des actes qui ne pouvaient les gêner en aucune manière. Ils interdisaient en outre aux chrétiens toute participation à leurs pratiques religieuses, comme ils leur défendaient l'accès des mosquées.

« Je me souviens par exemple d'avoir vu à Nauplie un enterrement turc, et, certes, dix enterrements grecs qui auraient eu lieu dans le même temps n'en auraient pas troublé l'ordonnance. Je ne vous en ferai pas la description, car cela nous mènerait trop loin, et....

— Je vous en prie, dit Edmond en l'interrompant, dites-moi bien tout ce que vous avez vu; rien ne nous presse, et le temps est à nous.

—Puisque vous le voulez, reprit M. Roland, qui

au fond n'en était pas fâché, je vais vous satisfaire.

« Il faut vous prévenir d'abord qu'il n'est permis qu'à des musulmans d'assister à leurs cérémonies, même comme simples spectateurs; ils ne souffrent en aucune manière qu'un *infidèle* profane par sa présence une de leurs pratiques religieuses; mais je me trouvais dans une maison dont quelques croisées avaient vue sur le cimetière des Turcs, et, en laissant les volets légèrement entr'ouverts, je pouvais tout voir sans être vu. A neuf heures du matin les fossoyeurs creusaient la fosse. Les femmes de la maison et leurs esclaves étaient assises alentour. D'autres femmes, probablement des amies, étant survenues, elles se mirent toutes à pleurer. Ensuite elles allèrent à la file embrasser une de ces colonnes funéraires que les Turcs élèvent sur leurs tombeaux, en répétant à grands cris : *Ogloun, ogloun, sana mussaphis gueldi;* ce qui, me dit-on, signifiait : Mon fils, mon fils, voici un hôte qui vient te voir. Ces mots étaient toujours le signal d'une explosion de gémissements et de sanglots. Quand toutes les femmes eurent terminé cette promenade lugubre, qui ne me parut que grotesque, elles allèrent se rasseoir, et une conversation assez bruyante s'engagea aussitôt entre elles. A midi, des cris plaintifs se firent entendre au dehors; c'était le convoi qui arrivait. Un Turc portait sur la tête ne [illegible] it e

caisse ; quatre Turcs marchaient derrière lui, soutenant la bière sur leurs épaules ; venaient ensuite le père du défunt, les parents et les amis en grand nombre, comme c'est assez l'usage non-seulement en Grèce et en Turquie, mais encore en France et même à Paris, où souvent un homme qui n'eut pas un seul ami dans sa vie en trouve toujours par centaines, s'il n'est question que d'assister à son convoi.

« Lorsque le convoi, ou plutôt l'homme à la caisse, fut à la porte du cimetière, j'eus sous les yeux un assez étrange spectacle. Les hurlements avaient cessé, mais un tumulte confus de gens qui se heurtaient, se poussaient, se renversaient, se battaient même, succéda aux cris et aux pleurs. Je ne savais trop d'abord à quoi l'attribuer; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que le porteur de la caisse l'avait posée à terre, et qu'il en tirait des petits livres qu'il jetait au milieu de la foule. J'appris ensuite que c'étaient des exemplaires du coran. Tous les assistants, jeunes et vieux, se disputaient ces livres avec une sorte de fureur; je vous dirai bientôt pourquoi. A mesure qu'ils pouvaient en avoir un, ils allaient se ranger en cercle autour de l'iman, et quand la distribution fut finie ils se mirent tous à lire à haute voix dans leur livre, mais avec tant de volubilité, qu'il n'était guère possible ni de les suivre, ni de saisir aucun mot au passage. C'est pour un mince salaire que

les Turcs récitent le coran, qu'ils n'ont le plus souvent obtenu qu'au prix de maint et maint horion. On donna à chacun de ceux qui formaient le cercle près de l'iman dix paras, qui valent quinze sous à peu près de notre monnaie.

« La bière fut d'abord déposée devant la fosse, à laquelle l'on travaillait encore, et l'on fit brûler abondamment des parfums. Quand la lecture du coran fut terminée, l'iman entonna des prières arabes sur un ton que je trouvai passablement ridicule; je pensai que c'était peut-être le tort de sa voix chevrotante et cassée. Les assistants, levés et debout, tenant les mains ouvertes devant la tombe, répondaient constamment *Amen* à toutes le prières de l'iman.

« Les prières finies, on apporta une grande caisse longue de six pieds, large de trois et formée d'ais fort épais. Le cercueil dans lequel le cadavre avait été placé était de bois de cyprès, comme ceux dont parle Horace, lorsqu'il écrit à Portuna, et qu'après avoir signalé tous les biens que l'inévitable mort nous ravit, il ajoute que, de tous les arbres que nous cultivons, le cyprès, odieux aux vivants, est le seul qui suive son maître au delà d'un court espace de temps.

.... Neque harum quas colis arborum
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur.

« Cette caisse, qui ne se composait que de pièces rapportées, fut d'abord placée dans la fosse ; on y mit ensuite le cercueil. Le tout ayant été recouvert de planches et de morceaux de bois, les assistants s'armèrent de pelles et jetèrent à l'envi de la terre dans la fosse. Ceux qui assistent à un enterrement ne peuvent se dispenser de remplir ce dernier devoir envers le défunt ; c'est une obligation contractée par le seul fait de se joindre au convoi. On ne voit pas le défunt, quoique la bière soit découverte, parce qu'avant d'être inhumé le corps a été lavé à la mosquée et enveloppé de toile, comme une momie égyptienne. On met dans le cercueil quelques drogues aromatiques.

« Tous les assistants s'étaient retirés après avoir jeté trois fois de la terre sur la tombe. L'iman, resté seul, s'accroupit auprès de la fosse, et prêta l'oreille avec beaucoup d'attention. Je ne savais pas trop ce que cela signifiait ; on m'apprit qu'il écoutait pour savoir si le défunt se débattait contre l'ange de la mort, quand celui-ci vient le chercher. On ajouta que, pour tirer de la famille une meilleure rétribution, il ne manque jamais d'aller donner les meilleures nouvelles possibles.

« Le lendemain on dressa sur la tombe deux petites colonnes, l'une à la tête, l'autre aux pieds. Si le cadavre est celui d'un homme, on place sur la première colonne un turban avec une inscription qui indique le nom, la profession, les vertus,

les exploits du défunt. J'ai vu souvent, au lieu de colonnes, des tables de marbre bien travaillées et plantées de champ. Dans beaucoup de villes, les cimetières turcs sont immenses et tout hérissés de pierres droites ou de colonnes. Ce que je remarquai à cet enterrement, ce fut la douloureuse résignation du père du défunt; on voyait qu'il souffrait, mais sa peine ne cherchait pas à se montrer au dehors ou à se manifester par des apparences souvent trompeuses, comme chez les Grecs. La douleur sincère n'a pas besoin de violents efforts pour paraître telle. »

M. Roland terminait son récit, lorsque Edmond et lui arrivèrent au bosquet qu'ils avaient aperçu en sortant de la ville. Ils y virent un nombre infini de tombeaux ; un chemin assez large, qui se dirigeait du côté de l'est, serpentait à travers tous ces monuments. Du reste, aucun mur d'enceinte, aucune haie, aucune clôture, n'indiquait un cimetière.

« Les Grecs, dit M. Roland, sont dans l'habitude de placer leurs tombeaux sur le bord du chemin, près des villes ou des villages; et ils ne les entourent pas de murailles, ce qui n'empêche pas de regarder comme sacré le terrain sur lequel ils sont situés. Cet usage remonte à la plus haute antiquité. Les exemples d'inhumations faites dans l'intérieur des villes sont extrêmement rares. Il n'est question dans l'histoire grecque que d'Acri-

sius et de Cécrops, dont les restes furent déposés dans Athènes. Au moyen âge, on voit Constantin enterré dans la superbe église qu'il avait fait bâtir en l'honneur des apôtres. Encore, dit saint Jean Chrysostôme, son corps ne fut placé que dans le vestibule. Ce ne fut qu'assez tard qu'on accorda cette distinction à de saints personnages; l'empereur Léon étendit cette faculté d'une manière illimitée, et l'on abusa tellement de la permission, que plusieurs conciles réclamèrent contre cet usage. Chez les anciens Grecs, toute inhumation dans l'enceinte des villes était sévèrement défendue. Il en était de même à Rome dès son origine, car la loi des douze tables défendait formellement d'ensevelir et même de brûler les corps dans la ville. *Hominem mortuum in urbe ne sepelito, neve urito.* »

Edmond remarqua que sur les tombes on voyait des objets de toute espèce, des ciseaux, des armes, des rames, des napes, etc. Il apprit de son mentor que ces divers objets avaient été placés à dessein, pour marquer l'état et la profession de chaque individu; qu'ainsi un ciseau désignait la tombe d'un sculpteur, un glaive celle d'un militaire, etc.; que cette coutume se trouve déjà mentionnée dans l'*Odyssée*, où l'ombre d'Elpénor dit à Ulysse de lui élever un tombeau sur le bord de la mer, et d'y mettre une rame pour indiquer sa profession; que Ménisque mit sur le tombeau de son fils, qui était

pêcheur, à ce que dit Sapho, une rame et un filet; qu'au rapport de Plutarque, Archimède, avant de mourir, avait prié ses parents de mettre sur sa tombe, pour tenir lieu d'épitaphe, une sphère et un cylindre.

Quant aux épitaphes, elles sont très-simples, comme l'étaient celles des anciens Grecs. Les tombeaux ne renferment jamais qu'un seul corps, à moins que le dernier venu ne soit de la même famille. Il y avait même des peines établies contre ceux qui violaient cette disposition. Edmond remarqua que ces tombeaux, de même que les tombeaux turcs, avaient de petites colonnes sur lesquelles se trouvaient inscrits les noms des défunts, et que tous les tombeaux anciens étaient mutilés.

« Cela ne doit pas vous surprendre, dit M. Roland. Il est arrivé dans la Grèce ce qui arriva deux fois en Égypte, lorsque le farouche Cambyse y conduisit une armée, et, douze siècles plus tard, quand les Arabes eurent envahi la contrée. La cupidité, l'ignorance, souvent même le faux zèle troublèrent la cendre des morts. On ouvrait les tombeaux, parce qu'on pensait y trouver des objets précieux d'argent et d'or. C'est bien le cas de dire avec le poëte :

> Auri sacra fames quid non mortalia cogis
> Pectora ?.....

Funeste soif de l'or, à quels excès ne pousses-tu

pas les humains ? On enlevait les marbres, les sculptures ; quelquefois on alléguait les intérêts de la religion. Il fallut des lois pour réprimer ce vandalisme.

« Les Grecs vont souvent visiter les tombeaux de leurs proches... Pendant les fêtes de Pâques, qu'ils célèbrent avec plus de joie et de pompes mondaines qu'ils ne montrent de recueillement religieux, ils prennent un jour pour cette visite ; et là, sur les tombeaux, leurs pleurs et leurs gémissements offrent un singulier contraste avec les festins, les danses, les chants et les plaisirs de la veille.

« On lit dans Athénée, d'après un auteur grec qu'il cite, que les Possidoniens, autrefois Grecs, qui s'étaient établis sur le golfe de la mer Tyrrhénienne, étant tombés dans la barbarie sous la domination des Tyrrhéniens et des Romains, choisissaient un jour de fête solennelle de leur ancienne patrie pour s'assembler et s'entretenir, dans leur langue primitive, de la Grèce, de leur liberté perdue et du malheur de leur condition présente. Il est plus que probable que, sous la domination turque, les Grecs ont souvent déploré en commun l'ignominieuse servitude, où toutes leurs gloires passées s'étaient éteintes.

« Au fond, l'aspect de ces tombeaux, qu'ils aperçoivent en sortant de leurs villes, n'attriste point les Grecs. Ils y vont et s'y arrêtent sans peine ; ils

y pleurent leurs parents morts, et sur la tombe même, la journée se termine par un festin. Aussi ne peut-on s'empêcher de penser que ces pleurs, ces larmes, ces explosions de douleur que suivent de si près les plaisirs et les amusements frivoles, ne sont qu'une démonstration feinte ou du moins très-exagérée d'une douleur de commande, qui se montre et qui se dissipe à volonté. Il faut convenir, d'ailleurs, que la vue de ces tombeaux n'a rien de lugubre ni d'effrayant. Dans beaucoup de contrées de l'Europe et même dans nos villes de province, rien de plus triste, de plus hideux même qu'un cimetière, dont le sol aride et dépouillé de tout ornement n'offre que des fosses ouvertes qui attendent, des fosses fermées de la veille, des terres fraîchement remuées, quelques croix grossièrement faites de bois teint de noir. Il n'en est pas de même ici, ce sentiment secret de peine, ce serrement de cœur qu'on éprouve malgré soi quand on se trouve au milieu des morts, est bien tempéré par les mille sujets de distraction qu'on a sous les yeux. D'abord la vue s'étend librement sur la campagne voisine, sans être resserrée par des murs qui vous emprisonnent. Ensuite la curiosité cherche un aliment dans la lecture des inscriptions; plus d'une fois des réflexions malignes naissent de cette lecture; et comment s'en défendre, lorsque, suivant ces inscriptions, tous les morts qui vous entourent furent des modèles

accomplis de toutes les vertus civiles et chrétiennes? Pour moi, je ne suis jamais entré dans nos cimetières de Paris, sans regretter qu'il n'existât pas quelque usage analogue à l'ancienne coutume égyptienne, d'après laquelle les honneurs de la sépulture n'étaient accordés qu'après une enquête et un jugement. Je voudrais qu'on n'accordât les honneurs de l'inscription qu'à ceux qui l'auraient méritée; on ne verrait pas alors sous la pierre tant d'excellents époux, d'excellents pères, d'excellents fils, d'excellents citoyens, etc., etc., parmi lesquels on sait fort bien qu'il en est beaucoup qui eurent les défauts opposés aux vertus dont on les loue.

— Je n'aurais pas été si exigeant, dit Edmond en riant; mais je me suis dit quelquefois : Qu'on dise du mort tout ce qu'on voudra : le meilleur ou le plus méchant des hommes; cela ne lui fait ni bien ni mal; mais que du moins on le dise en bon français et surtout sans fautes d'orthographe. Il serait donc bien utile, à mon avis, qu'il y eût un inspecteur des inscriptions, sous les yeux duquel passeraient toutes celles qu'on voudrait graver sur les monuments. Je voudrais plus encore, ajouta Edmond, et vous trouverez peut-être que pour un homme de mon âge j'ai des idées trop sérieuses; je voudrais que tous les tombeaux fussent de la même forme, et que cette forme fût extrêmement simple; je voudrais, en un mot, que ni la naissance,

ni la richesse ne devinssent des titres de distinction ; qu'on ne vît pas un mausolée magnifique à côté d'une tombe de grès ou d'une simple fosse dont la terre légèrement exhaussée marque la dernière demeure du pauvre. Si l'égalité tant vantée n'est pas une vraie chimère, où peut-elle se trouver si ce n'est dans ce lieu où chaque homme abandonne à la dissolution sa dépouille mortelle ?

— Oh ! mon jeune ami, répondit M. Roland, comme vous voilà philosophe aujourd'hui ! Au fond ce que vous dites ne manque pas de justesse ; la mort met tout de niveau, et, comme l'a dit Virgile en l'apostrophant, elle frappe les grands et les petits, elle égale les forts aux faibles, les peuples à leurs chefs, la vieillesse à l'adolescence.

Quæ magnos parvosque teris, quæ fortibus æquas
Imbelles, populisque duces, seniumque juventæ.

« Convenons toutefois, ajouta M. Roland, que si les cimetières étaient comme vous les voudriez, on ne pourrait pas y entrer sans se livrer à de tristes réflexions ; ce qui au surplus ne serait pas un grand mal. Si les hommes s'accoutumaient à la pensée de la mort, ils n'en seraient que meilleurs. Cela me rappelle un passage d'Épictète, qui m'a toujours plu. Un homme se lamente d'être éloigné d'Athènes. « Oh ! quand reverrai-je Athènes ! s'écrie-t-il. — Eh ! mon ami, répond le philosophe, peux-tu rien voir de plus beau que ce soleil qui

brille dans les cieux, que les étoiles qui scintillent au firmament, que ce vaste Océan qu'une invisible main retient dans ses limites? Tu regrettes Athènes, et tu te livres à la douleur, que sera-ce donc quand tu devras cesser de voir ces étoiles, ce soleil, cette mer?.... » Les anciens aimaient à se familiariser avec l'image de la mort; leurs poëtes sont pleins de tableaux où ils présentent sans cesse la mort prête à nous frapper. Les Égyptiens plaçaient presque toujours une momie à la table du festin; les Grecs et les Romains n'avaient pas de momie, mais ils répétaient toujours : *La vie est courte, la mort vient, jouissons de la vie.* Les Grecs modernes ont conservé quelque chose de cette philosophie païenne. Après avoir pleuré sur les tombeaux, ils se livrent à des festins, dansent, chantent, courent après les plaisirs. »

Après quelques moments de silence, M. Roland reprit la parole tout en cheminant à côté de son élève. « Eh bien! lui dit-il, que vous arrive-t-il? vous avez l'air triste, l'œil baissé, un nuage sur le front; vous ne me dites rien. Serait-ce donc l'aspect de ces tombeaux qui vous aurait ôté votre gaieté ordinaire? Vous rougissez! pourquoi donc? Est-il possible, surtout à votre âge et quand on a l'imagination un peu vive, d'attacher ses regards sur des tombeaux, de fouler aux pieds cette terre qui dévore les hommes, sans éprouver de l'émotion, sans faire, malgré soi, quelque retour sur

soi-même? Mais je vous dirai ce qu'autrefois Sulpicius disait à Cicéron, qui ne pouvait se consoler de la mort de sa fille Tullie : Jetez les yeux sur les ruines qui couvrent la terre; considérez ces vastes plaines, autrefois riantes et animées, et sur lesquelles on n'aperçoit plus aujourd'hui que les cadavres de leurs villes : *Ubi tot oppidorum cadavera projecta jacent;* que cela vous apprenne que tout périt sur la terre, les monuments les plus solides, comme les plus faibles créatures. Sulpicius avait raison; il faut savoir supporter l'idée de la mort, se dire sans cesse que la vie est courte, qu'elle se compose ordinairement de deux périodes; que, dans la première, la raison s'éclaire par les leçons de l'expérience; que, dans la seconde, qui commence au point où l'entendement humain trouve des limites au delà desquelles il ne peut aller, l'homme décline sans avoir le temps de jouir pleinement des connaissances qu'il a acquises. C'est un mouvement qui ne s'arrête pas; on descend dès qu'on ne monte plus, c'est une loi générale à laquelle Dieu a soumis tous les êtres. Il en est des hommes comme des fruits de la terre; la maturité parfaite est bientôt suivie de la corruption. »

Edmond écoutait son maître avec beaucoup d'attention; et comme ce dernier s'était arrêté pour reprendre haleine : « L'exemple que vous m'offrez, lui dit-il, ne me paraît pas être ici très-bien

à sa place, car Tullie était jeune; il lui restait encore du chemin à faire pour atteindre le point culminant de la vie : elle a été frappée avant d'avoir fini de monter.

— Je m'attendais à cette objection, dit M. Roland avec un sourire; mais la réponse est aisée, car je ne vous ai pas dit que tous les hommes parcourussent les deux périodes, ni que les deux périodes eussent toujours une égale durée. Combien d'hommes meurent au berceau ! Combien qui n'atteignent pas l'âge de maturité ! Combien qui perdent par accident une vie à peine commencée ! L'homme est-il sur la terre autre chose qu'un voyageur ? or, tous les voyageurs n'arrivent pas au terme du voyage. Le mal c'est qu'en général on ne se pénètre pas assez de cette idée ; on voit le temps qui s'écoule, et l'on ne songe pas à le mettre à profit ; ou si l'on est contraint de s'avouer à soi-même que la vie n'est qu'un voyage, on se flatte que le terme du voyage est bien éloigné.

« Ceci me rappelle une anecdote vraie ou fausse que j'ai lue dans ma jeunesse et que je n'ai jamais oubliée. Un derviche, ou religieux mahométan, voyageait en Tartarie. Arrivé à la ville de Balk, alors résidence du souverain, il se mit à chercher un logement pour la nuit qui s'approchait. Il passa devant le palais, qu'il prit pour un caravansérai (1),

(1) On appelle ainsi dans l'Orient des édifices vastes et com-

et il y entra. Après avoir jeté les yeux autour de lui, il aperçut une belle galerie. Il s'y rendit, posa son sac sur le sol, étendit un petit tapis et s'assit. Des gardes qui le virent lui ordonnèrent de se retirer et lui demandèrent d'un ton brusque ce qu'il prétendait faire en ce lieu. Il leur répondit, que, se trouvant en voyage, et la nuit s'avançant, il était entré dans ce caravansérai pour y prendre quelques heures de repos. « Ce n'est pas ici un caravansérai, répliquèrent les gardes, c'est le palais du roi. » Le roi survint en ce moment, et, informé du sujet de la discussion, il rit de l'erreur du derviche. « Comment ! lui dit-il, as-tu si peu de discernement, que tu ne saches pas distinguer un caravansérai d'un palais.

— Seigneur, répondit le derviche sans se troubler, me sera-t-il permis de vous faire une question ? »

Sur la réponse affirmative du prince, le derviche reprit en ces termes : « Qui a logé le premier dans cet édifice après qu'il a été bâti ?

— Ce sont mes aïeux, dit le roi.

— Et après eux, seigneur ?

— C'est mon père.

— Et après lui ?

— Mais, c'est moi, je pense, dit le prince avec un peu d'humeur.

modes, bâtis sur les grandes routes, par ordre du gouvernement, pour loger les voyageurs et les caravanes.

— Souffrez encore une question, seigneur. près vous, qui possédera cet édifice ?

— Ce sera mon fils.

— Ah ! seigneur, s'écria pour lors le derviche, ous voyez bien que je ne me suis pas trompé. n édifice qui change si souvent d'habitants, n'est as autre chose qu'un caravansérai. »

Le roi, surpris de cette réponse, garda quelque emps le silence, puis il dit au derviche en lui onnant la main : « Tu as raison, mon ami; nous ommes tous ici-bas des voyageurs, bien ou mal ogés, suivant que le hasard nous fait naître dans n palais ou dans une chaumière. » Le prince, appelant ensuite un de ses serviteurs, lui ordonna de prendre soin du voyageur, et de le pourvoir de out ce qui lui serait nécessaire pour qu'il pût continuer commodément sa route.

« Au fond, il faut que j'en convienne, ces idées-à ne sont pas gaies, et je ne suis nullement étonné le l'impression qu'elles ont faite sur votre esprit. Vous souvenez-vous de ce beau paysage du Poussin, qui a représenté de jeunes bergères d'Arcadie (triste pays, soit dit en passant, qui ne vaut pas la centième partie de ce qu'en ont dit les poëtes et les romanciers) se livrant à des danses champêtres, et s'arrêtant avec l'expression de la terreur sur le visage, devant le tombeau d'une de leurs compagnes ? Elle était, comme elles, à la fleur de ses ans ; elle avait souvent partagé leurs jeux, et la mort ne l'a pas épargnée. Sur la pierre

tumulaire se lit cette courte inscription : *Et in Arcadia ego*, et moi aussi j'ai vécu dans l'Arcadie ! Nous sommes à peu près, comme ces jeunes Arcadiennes; nous avançons sans trop de réflexion dans la carrière de la vie, jusqu'à ce qu'un coup imprévu ou qu'un événement sinistre nous force à rentrer en nous-mêmes. Les anciens se familiarisaient plus que nous avec l'image de la mort; tous leurs poëtes sont pleins de descriptions animées au delà desquelles la mort leur apparaît. Le vieil Anacréon dépose sa couronne de myrte au pied d'un cyprès; Horace, au milieu d'un festin, entend une voix funèbre; à l'extrémité de la route fleurie qu'il parcourt, il aperçoit un tombeau tout entouré de ronces. Telle était la philosophie des payens; sur le bord de la tombe ils cherchaient le plaisir. On dirait des Grecs modernes qu'ils en ont hérité ; vous les voyez pleurer sur le cercueil d'un parent, d'un ami, et la cérémonie funèbre se termine par des festins, auxquels trop souvent se mêlent des danses. Le philosophe chrétien gémit de cet excès d'erreur et de délire; il attache ses regards sur des objets plus grands, plus analogues à la dignité de son être; il cherche aussi le plaisir, mais c'est dans l'exercice des vertus; il sait que son séjour sur la terre n'est qu'une épreuve plus ou moins longue, plus ou moins pénible; il la subit avec résignation, car sa morale est celle de l'Évangile, et ce n'est point ici-bas qu'il cherche ou qu'il attend le vrai bonheur. »

CHAPITRE IV.

Arcadia. — Messène. — Navarin. — Religion. — Mistra. — Sparte.

La petite caravane se mit en marche dès le point du jour. Comme les chevaux avaient eu deux jours de repos, M. Roland, muni du consentement du guide, avait proposé de franchir, avant la nuit, la distance qui sépare Pyrgos d'Arcadia. Cette distance est d'environ seize lieues; on la parcourut en dix heures. La route n'avait rien offert qui fût digne de remarque, et la ville d'Arcadia elle-même, quoique chef-lieu du département de Messénie, mérite peu l'attention. C'est une petite ville d'environ deux mille âmes, dont la citadelle, à demi ruinée par les Turcs, offre les restes de l'acropole de Cyparissa.

En sortant d'Arcadia, on traverse un canton que l'Anglais Dodwell croit être l'ancien emplacement de Licosoura, qui, suivant Pausanias, était la plus ancienne ville du monde, habitée par le premier peuple. On y voit quelques débris de colonnes, et des restes de murailles cyclopéennes. Le village de Sclérec, qui vient ensuite, présente plus d'intérêt parce qu'il renferme les restes du fameux temple d'Apollon Epicurius, lequel était, en entier, de marbre, et qu'on regardait comme le plus beau du Péloponèse après celui de Tégée. Trente-une colonnes sont encore sur pied, unies entre elles par des architraves. Tout le pavé subsiste, mais le toit et les murs sont renversés sur les côtés. Les métopes qui ornaient la frise intérieure et qui représentaient le combat des Centaures et des Lapithes, et celui des Amazones, ont été transportées à Londres et placées dans le musée britannique sous le nom de marbres phigaliens, ainsi nommés de l'ancienne ville de Phigaléia, dont il ne reste plus qu'une porte et un pan de muraille.

Une excursion intéressante conduisit le lendemain les deux amis au hameau de Mauromathi, qui n'a qu'une quarantaine de maisons, construites des débris et sur l'emplacement de l'ancienne Messène, au pied du mont Ithome. On voit encore quelques tours, plusieurs pans de murailles, la grande porte par laquelle on allait à la route

'Arcadia, et les restes de plusieurs édifices, tels ue le stade, l'amphithéâtre, et surtout l'hiéro-ıysium, espèce de panthéon où l'on avait réuni ɜs statues de tous les dieux. En se rapprochant e la mer, on aperçoit le château de Zonchio, âti dans le moyen âge, sur les ruines de l'ancienne ylos de Messénie, et les remparts de Navarin, ssez petite ville, importante par ses fortifications t surtout par son port vaste et commode. Ce fut ans ce bassin, qu'en 1827, la flotte turco-égyp-enne fut détruite par les escadres française, nglaise et russe. La citadelle, que les Français vaient réparée l'année suivante, fut à demi ruinée ar l'explosion d'un magasin à poudre sur lequel ı foudre était tombée. *Modon*, à très-peu de dis-ance de Navarin, et *Coron*, à l'entrée du golfe qui orte son nom, sont deux petites villes assez bien ortifiées; elles ont des rades bien abritées. Le endemain on marcha directement sur *Mistra* ou *Misitra;* Edmond brûlait du désir de se trouver ur les ruines de Sparte. On ne s'arrêta nulle part; eulement, en passant devant Calamata, chef-ieu de la Basse-Messénie, Edmond apprit que lus loin, vers le sud-est, s'élève la ville de Napoli-li-Malvasia, renommée pour ses excellents vins, i connus en Europe sous le nom de Malvoisie (1),

(1) On recueille aujourd'hui en Espagne, et dans le départe-nent des Pyrénées-Orientales, de la malvoisie qui ne le cède pas n bonté à celle de Napoli.

et quelquefois visitée par des voyageurs patient et curieux qui vont reconnaître les ruines d'Epidaure-Limera. On sait qu'Epidaure avait un templ célèbre, consacré à Esculape. Sur son emplacement et de ses matériaux a été construite un chapelle dédiée à saint George. Cette chapell attire toute l'année une grande quantité de paysan des environs.

Le chemin de Calumata à Mistra n'est rien moins que gai ; il traverse des collines arides, des vallées sablonneuses, des campagnes arides, où, de loin en loin, on découvre de vieux troncs d'arbres coupés au pied, des chaumières abattues, quelque village incendié ou ruiné. Ibrahim, ne pouvant ni conquérir et conserver, ni subjuguer les habitants, auxquels il apportait, avec l'esclavage, les ressentiments et la vengeance, Ibrahim a marqué partout son passage par la destruction et la ruine, plus barbare cent fois au dix-neuvième siècle que les Turcs qui conquirent Constantinople, que les Arabes qui devinrent les maîtres de la Perse, de l'Égypte et de la Syrie, que le ghaznevide Mahmoud qui ravagea l'Inde.

Nos deux amis avaient trouvé là un sujet de conversation presque inépuisable ; mais M. Roland s'aperçut qu'un long entretien sur ce point faisait sur l'âme de son élève une trop vive impression. Ses traits s'animaient au récit des actes de vandalisme d'Ibrahim : ils exprimaient toute l'indi-

nation dont son cœur était plein; il devait être habitué pourtant à voir les mauvais traitements dont les Turcs accablent partout les chrétiens, lorsqu'ils sont les plus forts. Il est vrai qu'en Égypte, et principalement dans les villes maritimes, comme Rosette, les chrétiens ont moins sujet de se plaindre : c'est que les Égyptiens gardent encore la mémoire de l'expédition française, de la bataille des Pyramides, de celle d'Héliopolis et de la révolte du Kaire.

M. Roland détourna doucement la conversation. Toute cette haine des Turcs contre les Grecs, dit-il, ne peut guère s'attribuer qu'à la différence de religion, au fanatisme intolérant des mahométans, et à l'attachement des Grecs pour leurs croyances.

— Les Grecs sont donc bien religieux? dit Edmond. J'ai peine, je l'avoue, à concilier cette idée avec celle que tous les voyageurs, et vous-même, mon cher gouverneur, vous m'avez fait prendre de l'ignorance du peuple.

— Votre observation est très-juste, répondit M. Roland. Les Grecs ne sont religieux qu'en apparence; mais les apparences, sur ce point, sont tout pour eux. Ils ont très-fidèlement conservé tout ce qui se rapporte aux cérémonies, aux ornements d'apparat, aux solennités; mais la doctrine, mais le dogme, tout cela est malheureusement bien tombé en oubli. La religion, chez les Grecs, a

éprouvé le contre-coup des révolutions qui or ruiné ce malheureux pays. La nation, sous l domination des Turcs, n'a plus eu le moyen, j ne dis pas de s'éclairer, mais de conserver mêm le peu de lumières acquises. Enveloppés de ténè bres, les Grecs ont marché au hasard et san guide, et ils sont entrés dans la large voie de superstitions, qui sont la suite naturelle de l'igno rance. D'ailleurs les Grecs ont voulu porter dan la religion chrétienne des traces de leur ancienn foi au polythéisme. Accoutumés aux leçons d leurs philosophes, dont les systèmes étaient s nombreux, si divers et souvent si opposés, il auraient trouvé, avec plus de raison, dans l morale de l'Évangile, ce que les philosophes n pouvaient leur donner; mais ils voulurent adopte la religion nouvelle sans renoncer à leurs systèmes philosophiques; ils cherchèrent à concilie la sagesse humaine et la sagesse divine; ils recueillirent la doctrine des deux principes, ou des bons et des mauvais génies. De là naquit le manichéisme, que suivirent une foule d'hérésies et de sectes toutes plus absurdes les unes que les autres, ce qui fit donner à la Grèce le nom de berceau du mensonge, *Græcia mendax*. L'histoire des successeurs de Constantin n'est guère autre chose que l'histoire des guerres religieuses, jusqu'au moment où les deux églises grecque et latine se séparèrent, sous le pontificat de Léon IX. Quand Mahomet II

se fut emparé de Constantinople, il voulut bien laisser aux Grecs, qu'il méprisait, le culte de leurs pères; mais il fit cesser toutes les disputes, toutes les controverses, sur une religion qui n'était pas la sienne. Les prêtres et les moines, qui jusque-là n'avaient cherché qu'à s'instruire, afin de pouvoir confondre leurs adversaires et les réduire au silence, n'ayant plus l'occasion ni le pouvoir de s'exercer à la dispute, laissèrent les erreurs et les hérésies triompher de la vérité en l'étouffant; et, se regardant pour ainsi dire comme déchus de leur ministère, qu'ils faisaient consister à combattre les sophismes de leurs adversaires, ils cessèrent de cultiver la théologie, la philosophie et les lettres, et perdirent leurs traditions d'études et de savoir. Or, de l'ignorance à la superstition, il n'y a qu'un pas, et ce pas, ils le franchirent. Il serait trop long de vouloir expliquer ici, dans tous ses détails, la religion actuelle des Grecs. Je me contenterai de vous dire que, quoiqu'ils soient libres aujourd'hui du joug musulman, la religion a fort peu gagné à ce changement d'état, parce que tous les esprits, tournés vers la politique, se sont occupés des choses d'ici-bas plus que de celles d'en haut, plaçant ainsi, par une erreur trop commune, leurs intérêts temporels avant leurs intérêts spirituels. Peu instruits sur le fond même de la religion, ils y ont ajouté toutes les traditions qui ont pu traverser les siècles

sans périr sur la route; et leur attachement bien connu pour les anciens usages les a fait hériter de toutes les superstitions qu'on reprochait à leurs ancêtres. La crédulité existe toujours dans les hommes en proportion assez exacte de leur ignorance; aussi n'est-il pas de prodiges, de présages, d'augures, de songes, de contes de revenants et de sorciers qui ne trouvent en eux un esprit disposé à les adopter avec la foi la plus entière.

« Les Grecs ont donné leur religion aux Russes, qui, vers la fin du dixième siècle, reçurent un archevêque envoyé par le patriarche de Constantinople. Cet archevêque prit aussi le titre de patriarche, mais celui des Grecs conserva la suprématie.

« Les Grecs ont de tout temps cru aux présages; ils en ont de plusieurs sortes, ou pour mieux dire il n'est pas d'objet, pas de circonstance qui ne puisse devenir pour eux un pronostic certain. Ainsi les Grecs du temps de Tibulle consultaient les *sorts*, c'est-à-dire les paroles que l'un des acteurs prononçait, appliquées au hasard à celui qu'on nommait pendant ce temps. Ce présage s'appelait jadis κληδονα, en latin *sortes* (1); il s'appelle aujourd'hui κλιδονα, et il donne lieu à des procédés assez bizarres pour que je vous en fasse le détail.

(1) C'est la remarque de Scaliger sur cette expression de Tibulle: *Tollere sortes*, qu'il prétend, avec raison, répondre au grec κληδονιζειν.

Je vous dirai d'abord que le *clidona* est un grand magicien, lisant dans l'avenir comme nous pouvons lire dans le passé. Il découvre tout; de quelque chose qu'il s'agisse, il vous indique à coup sûr ce qui arrivera. La veille du jour marqué pour le consulter, deux jeunes filles se font remettre par chacun de ceux qui veulent être du jeu, un objet quelconque, comme bijou, bague, tabatière, etc. Elles mettent tous ces objets dans un vase qu'elles remplissent d'eau de fontaine, en observant un religieux silence. Elles l'exposent ensuite à l'air libre, après l'avoir recouvert de feuilles de myrte et de laurier, et elles veillent soigneusement sur lui jusqu'au lendemain à l'heure indiquée. Quand tout le monde est réuni, l'une d'elles découvre le vase, tandis que l'autre récite ou chante un couplet fait pour la circonstance, c'est là ce qu'on entend par ouvrir le clidona. Celle qui tient le vase, nomme ensuite un des assistants, et en même temps elle tire un des objets que le vase renferme. Celui qui a été nommé doit réciter un distique grec, et c'est le sens de ce distique, interprété en sa faveur ou contre lui, qu'on applique tant bien que mal à l'individu à qui appartient l'objet tiré du vase. Cela se continue tant qu'il y reste quelque chose. Veut-on savoir si la pensée qu'on a est vraie, si ce qu'on désire doit arriver; on boit un peu de l'eau qui reste dans le vase. Si l'eau semble bouillonner dans la coupe

quand on l'approche de ses lèvres, c'est très-bon signe. Dans le cas contraire, le présage est mauvais.

« Ce ne sont pas là au surplus les seuls présages que le hasard fournisse aux Grecs. La flamme d'une chandelle ou d'une lampe annonce, si elle pétille, l'arrivée d'une personne qui est attendue. Ovide fait dire à Léandre écrivant à Héro : La lumière a pétillé, car c'est à la clarté de la lampe que je vous écris; la lumière a pétillé, et nous a donné un favorable augure.

Sternuit et lumen, posito nam scribimus illo,
Sternuit, et nobis prospera signa dedit.

« Il y a aussi pour les Grecs des jours heureux et des jours malheureux, non qu'ils puissent indiquer pourquoi un jour vaut plus ou moins qu'un autre, mais ils sont esclaves de l'habitude; ils font, ils croient ce qu'ils ont vu que leurs pères faisaient ou croyaient. Si un Grec prévoit ou craint un accident funeste, il crache dans son sein pour détourner ce malheur. Il en était de même autrefois au rapport de Théophraste dans ses *Caractères*, et cette coutume est attestée par Tibulle; c'est surtout chez les femmes qu'elle se retrouve en pleine vigueur. Qu'un Grec découvre dans sa maison un serpent, il en tire un présage de prospérité. Le même Théophraste faisait ce reproche aux Grecs de son temps. Seulement ceux-ci érigeaient un autel en l'honnenr du reptile, ce que

les Grecs modernes ne font pas. Dès qu'un enfant est né, on lui donne les noms des personnes qui sont mortes très-âgées, afin de lui procurer une longue vie. Des fils écarlates, attachés à leurs mains, les garantissent d'accidents fâcheux. La mère, la nourrice ou quelque autre personne trempe son doigt dans la vase qui reste au fond des baignoires, et l'applique sur le front de l'enfant, ce qui le préserve de tout maléfice et de ce qu'on appelle vulgairement *le mauvais œil*. Le plus souvent au lieu de la vase du bain, on emploie les gousses d'ail et les amulettes. Si le valet de chambre d'un Grec lui présente d'abord le soulier du pied gauche, c'est signe de malheur. Il en est de même si, en sortant de sa maison, c'est le pied gauche qui franchit le premier le seuil de la porte.

« Les songes ont été constamment regardés par les Grecs comme renfermant des présages infaillibles. Le bon Plutarque y croyait fermement; cela n'étonne pas, on sait que cet historien était naturellement crédule. Ce qui surprend, c'est d'entendre Pausanias, ce général judicieux et sensé, raconter très-sérieusement le songe de Pindare à qui Proserpine apparut, se plaignant de ce qu'il avait chanté tous les dieux, sans songer à elle. Mais bientôt, ajouta la déesse, je vous tiendrai en mon pouvoir et il faudra que vous me chantiez. Pindare, ajoute l'historien, mourut dix jours après ce songe. Lui-même apparut à une femme de

Thèbes, et comme cette femme chantait ses odes avec beaucoup de feu et de grâce, il lui récita celle qu'il venait de composer pour la déesse des enfers. Cicéron, à ce qu'il dit lui-même, avait fait un songe qui se vérifia de point en point, et, malgré cela, il se moquait de ceux qui ajoutaient foi aux interprétations qu'on leur donnait; les Grecs n'étaient pas ainsi, et bien qu'ils vissent arriver très-souvent le contraire de ce qu'ils avaient rêvé, ils ne guérissaient point de leur stupide crédulité, et ils avaient fait de l'interprétation des songes un art très-important et très-lucratif; c'est ce qui faisait dire à Pline l'historien : *Mirum est quo procedat græca credulitas*. Plutarque rapporte que Démétrius de Phalère avait vu Lysimaque, neveu d'Aristide, stationnant auprès du temple de Bacchus, et faisant métier d'expliquer les songes au moyen de tables préparées à cet effet. Enfin, les Grecs rendaient un culte particulier aux dieux qui présidaient aux songes, *dii somniales*. Leurs descendants n'ont pas une foi moins robuste; ils ont des interprètes des songes, et des règles pour leur explication. Ce sont ordinairement de vieilles femmes, qui gagnent leur vie à faire les sibylles. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la règle générale parmi les Grecs, est qu'il faut expliquer les songes en sens contraire de celui qu'ils présentent; qu'on est tout satisfait d'avoir eu le plus mauvais rêve, et fort triste le lendemain d'un songe doré.

« Pour avoir des songes heureux, c'est-à-dire pour faire de mauvais rêves, les Grecs ont recours à plusieurs moyens. Ils commencent par se préparer, comme faisaient leurs ancêtres, par des jeûnes rigoureux.

« L'empereur Constance, qui n'est guère connu que par les cruautés qui s'exerçaient en son nom et par son aveugle attachement à l'arianisme, persécuta ceux qui faisaient des songes et qui avaient la malheureuse imprudence de les raconter. Comme les évêques ariens, sûrs de trouver adhésion dans les volontés impériales, qu'ils dirigeaient à leur gré, entretenaient partout des espions; si le rêveur était orthodoxe, son rêve, interprété par des ennemis, envenimé par la malveillance, et dénoncé à l'empereur, entraînait contre lui des peines très-graves, l'exil, l'emprisonnement, même la mort. Aussi, dit l'historien Crévier, on se corrigea si bien de parler de ses songes, qu'on n'osait pas même avouer qu'on eût dormi.

« Les Grecs ont aujourd'hui, comme autrefois, l'usage des tableaux votifs, des bois sacrés et des fontaines merveilleuses. Pausanias rapporte qu'à Tetane, dans la Sicyonie, la statue d'Hygie (déesse de la santé) était tellement couverte de morceaux d'étoffes de soie et de chevelures de femmes, qu'on pouvait à peine l'apercevoir. Aujourd'hui ce sont encore des lambeaux d'étoffes qu'on attache aux statues et aux images.

« Quant aux bois consacrés, il y en eut toujours dans la Grèce, depuis qu'on y célébrait les fêtes de Bacchus, et la dévotion qu'on avait pour certaines fontaines s'est convertie en fêtes religieuses que les modernes célèbrent dans la campagne. Il existe sur les bords du Cérite, dit Énée, un bois très-spacieux entouré de collines escarpées que couronnent de noirs sapins. La religion de nos pères en fit autrefois un lieu sacré, *religione patrum late sacer*. Ces bois recélaient presque toujours dans leur enceinte quelque fontaine fameuse par les guérisons que ses eaux avaient opérées. Les Grecs modernes ont aussi dans leurs montagnes des forêts, des cavernes, des fontaines qu'ils regardent comme des lieux saints. Quand ils sont ou qu'ils se croient malades, ils vont boire des eaux de ces sources, et ils ne manquent pas de suspendre aux arbres qui les ombragent, des lambeaux d'étoffe pour marquer leur reconnaissance envers la fontaine merveilleuse. Assez souvent les marques de leur reconnaissance consistent, comme autrefois, en tableaux peints. Tibulle, s'adressant à Isis, lui faisait cette prière : O déesse, venez à mon secours, car le nombre infini des peintures que vos temples renferment, m'apprend que je puis aussi être guéri.

« Je reviens aux fontaines. Pausanias parle d'une source dont les eaux avaient la singulière propriété d'offrir à ceux qui regardaient dans son bassin l'i-

mage de ports et de navires de toutes les formes; la fontaine de Cartalie, près de Daphné, prédisait l'avenir. Nous lisons, dans Ammien Marcellin, qu'Adrien, encore simple citoyen, l'étant allé consulter, trempa dans ses eaux une feuille de laurier, après quoi il lut fort distinctement sur cette feuille qu'il serait un jour empereur. Julien, ayant été lui-même élevé à l'empire longtemps après, fit détruire cette fontaine, trop dangereuse, disait-il, dans un état monarchique.

« Mais il est temps que je m'arrête, car vous pourriez me dire ce que disait Palémon aux deux bergers qui disputaient devant lui le prix du chant, et qui, probablement, commençaient à le fatiguer de leurs monotones distiques :

Claudite jam rivos..... sat prata biberunt.

Finissez, finissez, j'en ai assez entendu. Aussi bien j'aperçois, si je ne me trompe, la citadelle de Mistra. Quant à la ville elle est aux trois quarts ruinée : c'est un des exploits d'Ibrahim. Cette ville comptait vingt mille habitants; c'était, avant la guerre, la plus populeuse de la Morée, résidence d'un sandjiak et d'un métropolitain. Cette population s'est trouvée réduite à mille cinq cents individus. Ils ne faut pas croire pourtant que tous les autres habitants aient péri par le glaive; mais Mistra contenait un très-grand nombre de familles turques, qui se sont retirées au delà des limites du

nouveau royaume. Ces fiers musulmans ont mieux aimé s'expatrier que de vivre subordonnés à ceux qui furent leurs esclaves. Il n'en est pas moins vrai qu'Ibrahim a renversé de fond en comble la plus grande partie de la ville. Il n'y a d'intact que la citadelle, parce que tous ses efforts échouèrent au pied de ses remparts. On a commencé à reconstruire quelques édifices; toutefois cette ville aura bien de la peine à se relever de ses ruines; quoique sa position soit extrêmement pittoresque, et que vous la voyiez s'étendre comme un vaste rideau sur le penchant d'une colline, au pied de l'ancien Taggéte nommé plus tard *Pentadactylon* à cause de ses cinq sommets qui ressemblent aux cinq doigts de la main; son éloignement de la mer lui porte un grand préjudice. »

Le lendemain, la petite caravane se rendit au village de Magoula, à très-peu de distance de Mistra. Auprès de ce village, sont les ruines de Sparte, beaucoup moins importantes qu'on ne serait tenté de le croire à ce nom de Sparte, jadis si fameux; tout ce qui reste de cette ville, autrefois capitale d'une république célèbre, ce sont quelques pans de muraille de construction romaine, et quelques vestiges de ses temples et de son théâtre.

On doit ajouter le Portique persique, à l'est de l'Agora, ou ancienne place publique de Sparte, auquel le vulgaire a donné le nom de maison du

roi Ménélas, parce qu'on suppose que c'était là qu'il habitait. Il était de forme carrée, et ses quatre faces se retrouvent encore renfermées dans les maisons voisines. On voit aussi, dans quelques unes, des entre-colonnements, avec leurs entablements bien conservés, et des portions de la voûte.

Ce fut dans la construction de ce portique que les Grecs firent usage, pour la première fois, des cariatides, ou colonnes travaillées en statues, à forme humaine. Lorsque les Spartiates, conduits par Pausanias, fils de Cléonbrote, eurent gagné sur les Perses la fameuse bataille de Platée, ils construisirent, dit Vitruve, afin d'en éterniser la mémoire, une galerie qu'ils appelèrent *Persique;* et, voulant humilier l'orgueil de leurs ennemis, ils imaginèrent de donner aux colonnes qui supportaient la galerie, la forme de Perses captifs avec leurs vêtements ordinaires. Depuis cette époque plusieurs architectes, imitant les Spartiates, ont posé sur des statues semblables leurs entablements et leurs architraves.

« L'aspect de ces ruines, dit Edmond, m'attriste et m'afflige : voilà donc cette ville qui domina pendant quelque temps sur toute la Grèce ! Oh ! voilà bien l'image vivante des grandeurs humaines ! Ces biens après lesquels on court avec tant d'ardeur, comment auraient-ils quelque durée, quand on voit les villes et les empires s'écrouler et disparaître ?

— Ce sont là les jeux de la fortune, répondit M. Roland; elle se plaît à élever les faibles, à humilier les puissants; tantôt caressante, tantôt rigoureuse et inexorable, constante uniquement dans son inconstance, comme dit Ovide, *Et tantum constans in levitate suâ est.* Tel empire qu'on voit briller aujourd'hui du plus vif éclat, tombera demain ruiné sur des ruines plus anciennes, et, comme je vous l'ai déjà dit, ce ne sont là que des jeux pour la fortune, et à parler plus exactement pour la puissance divine.

Ludit in humanis divina potentia rebus.

« Mais revenons à Sparte, et représentons-nous cette ville au faîte de la puissance, lorsqu'elle triompha de Messène et d'Athènes. Elle n'était pas très-étendue, et sa population n'était pas très-considérable, car elle n'avait guère qu'une lieue de tour, presque partout bornée par l'Eurotas qui l'environnait; mais elle devait tout au courage de ses habitants, à leur mépris du luxe et des richesses, à leur patriotisme et à leur ardent amour de liberté, plus fort en eux que celui de la vie. Aussi cette ville n'avait-elle que très-peu de monuments et d'édifices dignes de remarque. Elle fut fondée, dit-on, dans le treizième siècle avant Jésus-Christ, par Lacédémon, arrière-petit-fils de Lelep, premier roi de Laconie. Au bout d'environ deux cents ans (1104), les Héraclides en firent la con-

quête, et ils y établirent leur dynastie. Bientôt après, Aristodème, dernier roi de cette famille, mourut, laissant deux fils : Eurysthène et Proclès, qui régnèrent ensemble, et devinrent les chefs de deux dynasties collatérales, qui ne s'éteignirent que vers la fin du troisième siècle avant Jésus-Christ. Ainsi Sparte eut presque toujours deux rois ou archagètes, qui gouvernaient conjointement avec le sénat, composé de vingt-huit membres choisis parmi les vieillards les plus distingués par leur sagesse, et avec les *Ephorès*, espèce de tribuns du peuple, institués pour balancer l'autorité royale. Ces éphores étendirent peu à peu leur pouvoir aux dépens de celui des archagètes, auxquels il ne resta que quelques priviléges peu importants. Ce fut, dans le principe, un gouvernement où l'aristocratie et la démocratie se trouvaient unies à la royauté; la démocratie finit par tout envahir. L'an 898, le fameux Lycurgue, de la branche des Proclides, donna des lois aux Spartiates; il établit l'égalité et le partage des biens, les repas en commun, l'éducation publique des enfants. On a justement reproché à ces lois de tendre à convertir le patriotisme en fanatisme aveugle, et le courage en férocité; aussi tombèrent-elles à la longue en désuétude, au moins en grande partie. La disposition sur l'égalité des biens fut la première qui succomba sous la voix de l'intérêt personnel. Est-il juste, au fond, que

celui qui a gagné son pécule par son travail, son industrie, ses lumières, son courage, partage avec le vil fainéant qui n'a que de mauvais penchants, et qui s'y livre sans scrupule et sans remords?

« Grâce à ces institutions fortes et guerrières, les Spartiates vainquirent les Messéniens, qui, à trois reprises différentes, avaient pris les armes, et furent toujours vaincus. La première guerre de Messénie eut lieu de 743 à 722; elle se termina par la mort du roi de Messénie et la prise d'Ithome. La seconde, commencée en 682, finit au bout de quatorze ans par la prise d'Ira; la troisième, amenée par la révolte des Ilotes que les Messéniens secoururent, dura dix ans et amena la ruine d'Ithome et de la Messénie (455). Epaminondas restaura Messène en 371; il lui importait de placer auprès de Sparte, humiliée, une ville ennemie qui ne lui permettrait pas de reprendre son ancien ascendant.

« Entre les deux époques dont je viens de vous parler, l'une de force et de gloire, l'autre de faiblesse et d'abaissement, se trouve la guerre du Péloponèse, à laquelle prirent part toutes les nations de la Grèce, mais Athènes et Sparte se chargèrent des principaux rôles. Cette guerre naquit l'an 431 avant Jésus-Christ, d'une querelle survenue entre Corinthe et Corcyre; Sparte prit parti pour les Corinthiens; Corcyre trouva dans Athènes une puissante alliée. Cette guerre, qui a trouvé

deux historiens célèbres, Xénophon et Thucydide, se termina en 404 par la prise d'Athènes. Sparte ne jouit pas très-longtemps de la prééminence qu'elle avait acquise par sa victoire sur les Athéniens. Elle voulut porter la guerre dans la Béotie, mais là se trouvait Épaminondas. Une première bataille, celle de Leuctres, gagnée en 371 par le général thébain, détruisit le prestige dont les Spartiates s'étaient entourés, et la victoire de Mantinée, gagnée par le même général, ruina pour toujours leur puissance extérieure. Le pouvoir monarchique se soutint encore à Sparte pendant un siècle et demi ; il fut aboli en 219. Vingt-huit ans plus tard, Sparte entra dans la ligue achéenne, et eut le sort des autres villes. La ligue fut vaincue par les Romains, et, l'an 147, la Laconie et l'Achaïe furent réduites en provinces romaines. Toutefois il fut permis aux Spartiates de conserver leurs lois et leurs usages, mais peu à peu leurs priviléges furent réduits; et sous les empereurs ils n'en conservèrent que de faibles restes, insuffisants pour les faire distinguer des autres peuples soumis. Là finit l'histoire de Sparte.

— Je vous ai écouté avec intérêt, dit Edmond à son instituteur ; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi les Spartiates sont appelés Lacédémoniens, et pourquoi l'on donne à Sparte le nom de Lacédémone.

— Ce nom de Lacédémone, répondit M. Ro-

land, vient évidemment de Lacédémon, premier roi des Laconiens et fondateur de leur capitale; quant au nom de Sparte, c'était, dit-on, celui de la femme de Lacédémon, fille du fleuve Eurotas. Je vous cite ces faits comme de simples hypothèses qui tiennent à la mythologie autant qu'à l'histoire, et même davantage. Ce que je puis vous dire, c'est que les anciens ne confondaient pas les Spartiates avec les Lacédémoniens, et que nous devons les imiter. Les Spartiates étaient Doriens d'origine, ils habitaient dans la ville, et au temps de Lycurgue ils composaient neuf mille familles, puisqu'il fit autant de parts des terres; mais quatre cents ans plus tard, ce nombre n'était plus que de mille. Leurs droits politiques étaient très-étendus, et ils formaient l'aristocratie de la contrée. Les Lacédémoniens habitaient la campagne et toute la Laconie, qu'ils cultivaient de leurs mains, aidés par les Ilotes. Ils n'avaient que le second rang parmi les citoyens. Les Spartiates formaient cinq tribus. L'éducation qu'ils recevaient était très-propre à faire d'eux des guerriers intrépides, disposés en tout temps à verser tout leur sang pour le pays; mais elle imprimait aussi à leurs mœurs et à leur caractère une teinte de rudesse grossière et de sauvagerie, qui les faisait distinguer de tous les Grecs, et surtout des Athéniens, bien au-dessus d'eux sous le rapport de la civilisation et des lumières. »

M. Roland avait eu d'abord l'intention de faire ne incursion dans le Magne ou Maïna, pour faire oir de près à son élève ces fameux Maïnotes, que s Turcs avec toute leur puissance n'ont jamais u soumettre complétement. Mais quand Edmond pprit que le Maïna ne consistait qu'en une vallée ride, resserrée entre deux chaînes de montanes plus arides encore, qui courent du nord au id vers le cap Matapan; que la population enère répartie dans une centaine de *Korions* ou villges, et cinq ou six petites villes dont la plus condérable paraît être celle des *Dolous*, à laquelle n donne quatre cents maisons; que ces peuples ont plus féroces encore que doués d'un véritable ourage; Edmond fit observer à son mentor qu'il alait mieux prendre la route de Tripolitza, que 'aller visiter une peuplade farouche sur laquelle l suffisait d'avoir quelques notions générales. M. Roland se rendit sans peine au désir d'Edmond, et l'ordre du départ fut donné aussitôt. Après le retour à Mistra, M. Roland ajouta seulement quelques renseignements à ceux qu'il avait déjà donnés. Il dit que les Maïnotes sont ou se prétendent issus des anciens Spartiates : qu'ils étaient gouvernés par huit chefs ou capitaines héréditaires, indépendants les uns des autres, et néanmoins confédérés contre l'ennemi commun; que la Porte, qui recevait d'eux un léger tribut, leur envoyait un bey qui était censé chef de l'ad-

ministration, mais qui au fond n'avait aucune autorité. « Plus au sud et au delà des Maïnotes, près du cap Matapan (1), dit en terminant M. Roland, habitent les *Kakovouniotes*, qui ne vivent que de piraterie et de pillage, ne connaissant ni amis ni ennemis, volant et souvent égorgeant tous ceux qui tombent entre leurs mains.

(1) C'est le *promontorium tænarium* des anciens, auquel, suivant leurs poëtes, il existait une ouverture qui conduisait aux enfers.

CHAPITRE IV.

Tripolitza. — Tégée. — Mégalopolis. — Argos. — Mycènes. — Nauplie.

La caravane, en s'éloignant de Mistra, s'acheminа vers Tripolitza, assez grande ville qui s'élève au milieu du plateau central de la Morée. Le pacha y faisait sa résidence; c'était aussi le siége d'un métropolitain grec. Florissante alors et peuplée d'environ vingt mille habitants, elle passait pour la capitale de la Morée; mais pendant la guerre de l'insurrection, ses trois mille maisons, son château, ses mosquées, le palais du pacha ont été ruinés, renversés de fond en comble, tantôt par les Turcs, tantôt par les Grecs. En 1830, on a commencé à relever quelques habitations; mais la ville est loin encore de son ancien état. A

peu de distance, sont les ruines de Tégée, ville jadis fameuse par son magnifique temple de Minerve, où les criminels, quels qu'ils fussent, jouirent pendant très-longtemps du droit d'asile. A quatre lieues de là s'élevait Mantinée, célèbre par la victoire qu'Épaminondas remporta sur les Spartiates, victoire qu'il acheta de tout son sang. A quelque distance on voit *Caritène*, assez petite ville, où commença la révolution de la Morée. Cette ville, trois fois incendiée par Ibrahim, ne renferme plus qu'un millier d'habitants, vivant assez à l'étroit dans quelques maisons que le feu n'a point dévorées ou qu'on a restaurées. Une colonie d'Albanais occupe le bourg de Sinano, construit auprès des ruines de Mégalopolis, que les Arcadiens, influencés pas Épaminondas, bâtirent après la bataille de Leuctres; qu'on vit devenir le centre de la ligue arcadienne formée contre Sparte, et que, bientôt après, on cita comme la plus grande ville du Péloponèse, et l'une des plus belles de la Grèce. On y voit plusieurs restes de ses temples et de son immense théâtre. Mégalopolis ou la grande ville, fut constamment la rivale de Sparte, qui fit de vains efforts pour la détruire. Elle avait vu naître dans ses murs l'historien Polybe, et le célèbre Philopémen, qui, devenu chef de la ligue achéenne, dont elle faisait partie, titre qu'il justifia par des victoires, vainqueur des Spartiates et maître de leur ville par la force des armes, finit

par tomber dans une embuscade que lui avait dressée le chef des Messéniens, Dinocrate, son ennemi particulier. Conduit à Messène, Philopémen, que l'histoire a surnommé le *dernier des Grecs*, fut contraint de boire la ciguë, l'an 183 avant Jésus-Christ. Il était né l'an 253.

Quatre heures de marche suffirent à nos voyageurs pour se rendre de Tripolitza à Argos, petite ville très-florissante avant l'insurrection, mais n'offrant guère aujourd'hui que quelques maisons neuves ou en construction, d'autres maisons à demi détruites, et partout des ruines, des débris et des décombres. Dix fois prise et reprise pendant la guerre, par les Grecs et par les Turcs, elle a été alternativement ravagée par les uns et par les autres. Toutefois la bonté de son territoire, l'avantage de sa situation près de Nauplie, de Corinthe et d'Athènes, et l'amour du sol natal y ont ramené beaucoup d'habitants. On en compte aujourd'hui cinq ou six mille.

« Nous voilà donc dans Argos, s'écria M. Roland, dans cette ville où quelques écrivains ont fait mal à propos régner l'homérique roi des rois, ce fameux Agamemnon, à qui les Grecs déférèrent le commandement supérieur de toutes leurs forces, coalisées contre une seule ville; ce chef superbe, qui pour une misérable querelle avec Achille, sans lequel on ne pouvait triompher de Troie, exposa le succès de l'entreprise qu'il diri-

geait ; ce prince ambitieux et cruel qui, pour ob tenir des vents favorables, livra sa propre fille a couteau sacré, et qui, à son retour, périt de l main de sa femme, digne fin d'un fils d'Atrée. J ne sais, mon cher Edmond, si vous êtes comm moi, si vous sentez comme je sens; quand je m trouve en présence de ces ruines qui ont travers tant de siècles, il me semble que je connais mieu le prix de la vie. Je me dis : Le temps a dévor ces édifices, ou la main des hommes, plus active, détruit ce que le temps aurait épargné; et moi, j'a survécu à ces édifices, au temps qui les a consumés, aux dévastateurs qui les ont abattus; car i me semble que je vivais quand on les construisit. et que tous les événements que l'histoire a recueillis se sont passés devant moi. Quelquefois mes réflexions sont d'un autre genre ; je me dis : Depuis l'époque où ces monuments s'élevèrent, trente-cinq siècles se sont écoulés. Oh ! que de tombeaux ouverts durant cet espace de temps, combien de villes ont disparu du sol, combien d'empires ont été renversés, combien de générations englouties dans le néant !

« Si le système chronologique d'Usserius, qui n'établit qu'un intervalle de 4004 ans entre la création du monde et la naissance de Jésus-Christ, est le seul qu'on doive suivre ; s'il ne faut pas lui préférer celui des Septante, qui donnent au monde une plus longue existence (environ 1500 ans de

plus que la chronologie vulgaire), nous sommes devant une des plus anciennes villes du monde; car on fait remonter sa fondation à l'an 1856 avant Jésus-Christ : ce qui ne laisse entre elle et le déluge qu'environ 500 ans d'intervalle. Ce fut Inachus, Phénicien d'origine, qui aborda par mer dans cette partie de la Grèce, où il construisit une ville qu'on appela de son nom Inachie, et fit de son territoire un royaume qu'il transmit à ses descendants. Ceux-ci le gardèrent jusqu'au commencement du quinzième siècle. Danaüs, que ses cinquante filles rendirent si fameux, détrôna Gélanor, dernier rejeton mâle de la race d'Inachus; Danaüs fut à son tour détrôné et tué par Lyncée, le seul de ses cinquante gendres qui eût échappé à la mort. Son petit-fils, Acrisius, fut père de cette Danaë, qui fut mère de Persée. Vous connaissez l'histoire de ce héros, à qui furent conférés, après sa mort, les honneurs de la divinité; vous n'ignorez pas qu'ayant eu le malheur de tuer son grand-père, auquel il succédait de droit, il se bannit volontairement d'Argos, dont il échangea la couronne contre celle de Tyrinthe, où régnait son frère Mégapente. Ce même prince fonda la ville de Mycènes, dont il fit la capitale de ses États. On fait régner Persée vers l'an 1380 avant Jésus-Christ. Il fut aïeul d'Amphytrion; celui-ci ayant eu le malheur, comme Oreste, comme Persée, de tuer involontairement son

oncle, Electrion, pour lequel il avait rempor beaucoup de victoires, fut chassé de Mycèn par le frère du roi défunt.

L'Argolide se trouva donc divisée, au temps d Persée, en plusieurs petits royaumes. Le premie de ces États était celui d'Argos, sur lequel vin régner Mégapenthe, par suite de son échang avec Persée. Le second et le troisième ne furen que des portions détachées du royaume d'Argo par Prœtus, avant son expulsion du trône par so frère Acrisius. Prœtus avait voulu récompense Mélampe, qui avait guéri les Argiennes, et notam ment ses propres filles, de la folie dont elles s trouvaient toutes atteintes ; il lui donna une parti de son royaume; il en donna une autre portio à Bias, qui avait épousé une de ses filles, et qu était roi de Pylos. Quant à la quatrième partie d l'Argolide, elle formait le royaume de Tyrinthe e de Mycènes.

Tous ces États furent tantôt réunis, tantô séparés. Oreste, fils d'Agamemnon, déjà roi d Sparte par son mariage avec Hermione fill de Ménélas, et de Mycènes, par la mort de son père, se rendit maître d'Argos, de Corinthe et d Sicyone. Pour compléter en peu de mots l'histoire d'Argos, qu'il suffise de dire que Tisamène, fils e successeur d'Oreste, ayant été tué dans une bataille que lui livrèrent les Héraclides, tous ses royaumes tombèrent au pouvoir des vainqueurs, et qu'à

dater de cette époque, l'Argolide resta définitivement unie au royaume de Mycènes ; que, vers le commencement du dixième siècle, les Argiens, mécontents de leurs souverains, abolirent la royauté, et organisèrent un gouvernement démocratique. Cette innovation ne tint pas, et la royauté ne tarda pas à être rétablie ; mais un siècle plus tard (794 avant Jésus-Christ), les Argiens se révoltèrent de nouveau, et, pour la seconde fois, se déclarèrent libres. Ils ne jouirent pas longtemps de leur indépendance, car ils furent successivement soumis par les Spartiates, par les Athéniens, et en dernier lieu par les Romains.

La journée du lendemain fut employée à explorer les antiquités d'Argos. Ils ne virent ni les temples, ni les tombeaux superbes, ni le gymnase et les autres monuments, etc., dont Pausanias donne une description bien détaillée; mais ils visitèrent les restes de l'enceinte de Larissa : c'était le nom de la citadelle dont les assises inférieures sont de construction cyclopéenne. Quant à la partie supérieure, elle est de construction vénitienne. Ils se rendirent ensuite au théâtre, le plus ancien peut-être de la Grèce. Il est assez bien conservé. Les gradins sont en entier taillés dans la roche vive qui, par sa courbure circulaire, offrait un emplacement très-favorable. Un passage souterrain, également taillé dans le roc, pénètre sous la citadelle. En 1829,

cet édifice fut à demi déblayé, pour servir de lieu de séances aux députés du congrès grec. Non loin de là se trouvent les ruines d'un temple très-ancien dont les prêtres rendaient des oracles; ils se faisaient entendre au-dessous de l'autel, au moyen de conduits souterrains, dont on peut encore remarquer quelques faibles vestiges; d'autres conduits, soigneusement cachés, conduisaient leurs voix à la bouche de la statue qui représentait le dieu auquel le temple était consacré. Ce dieu était peut-être Bacchus, car, quoique les Argiens eussent les mêmes usages que les autres Grecs, ils avaient plus que tous le défaut de boire avec excès, et de justifier d'avance ce que les Romains appelèrent plus tard *pergræcari*, c'est-à-dire boire comme un Grec, à plein verre. Aussi les jouait-on sur la scène; et toutes les fois qu'il y avait dans le drame un rôle d'ivrogne, on ne manquait pas de faire ce personnage Argien.

Le soleil n'était encore arrivé qu'au milieu de sa course; on parla d'aller voir le marais de Lerne, qui n'est qu'à une courte distance, au sud de la ville; mais nos voyageurs renoncèrent à ce projet sur l'observation qui leur fut présentée que ce marais n'offrait rien de bien curieux à voir; que d'ailleurs les pluies, qui étaient tombées quelques jours avant, avaient enflé les ruisseaux des montagnes voisines, de sorte que tous les abords du marais se trouvaient inondés, ce qui rendait

le chemin difficile et même dangereux. Il n'en fallut pas davantage pour les faire renoncer à leur projet.

« Au fond, dit M. Roland à son élève, vous perdez très-peu de chose; je me souviens d'avoir vu ce fameux marais à mon premier voyage, et ce n'est qu'un terrain fangeux, mêlé de quelques flaques d'eau croupissante, desquelles s'exhalent des vapeurs délétères qui ne permettent pas d'habiter dans les environs. Les anciens attribuaient ces exhalaisons aux têtes des enfants d'Egyptus, que les quarante-neuf Danaïdes coupables avaient jetées dans le marais après avoir consommé leur crime; elles ne sont dues qu'à la stagnation des eaux. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'était sur le bord du marais que vivait l'hydre aux sept têtes sans cesse renaissantes, et que, toutefois, Hercule vint à bout de tuer. Demain, si vous le trouvez bon, nous irons visiter les ruines de Mycènes : cela vaudra mieux qu'une promenade à Lerne. »

On arrive d'Argos à Mycènes par une route assez étroite qui serpente sur le bord d'une rivière rapide; on voit, en passant, sur le flanc de la montagne, une caverne que l'on ne manque guère de signaler aux voyageurs comme celle qu'habitait le lion de Némée, qu'Hercule étouffa dans ses bras, ne pouvant parvenir à le percer de ses flèches. « Cette tradition, dit M. Roland, me semble assez

peu fondée, car ce fut près de la forêt de ce nom qu'Hercule vainquit le monstre, et cette forêt, contiguë à la ville, est bien loin de la caverne. Probablement le lion habitait dans le sein même de la forêt. Quoi qu'il en soit, des jeux néméens furent institués, suivant les uns en l'honneur de cette victoire d'Hercule, suivant les autres en mémoire d'Opheltès ou Archimor, fils de Lycurgue, roi de Némée, lequel, ayant été un instant abandonné par sa nourrice, fut mordu par une vipère. Les athlètes ne paraissaient qu'en habit de deuil; les vainqueurs y recevaient une couronne d'olivier et ensuite d'ache. Ces jeux, consacrés à Jupiter, se célébraient tous les trois ans dans le mois de panémos des Corinthiens, répondant au mois d'août.

« Mycènes était bâtie sur le penchant d'une montagne qui domine sur la plaine; la montagne était couronnée par une citadelle dont les murailles très-fortes existent encore presque en entier; une autre muraille non moins forte l'entourait à sa base; elle se composait de grands blocs de pierre assez irrégulièrement taillés, et posés les uns sur les autres sans aucun ciment; cette enceinte est détruite en très-grande partie; mais il est aisé d'en suivre les contours au moyen des blocs de pierre gisants sur le sol. Du côté de la porte dite des Lions, elle a mieux résisté au temps, et quelques fragments subsistent encore; c'est que les pierres,

là, étaient mieux taillées, et qu'un bon ciment les unissait. Ces murs, dit Pausanias, furent l'ouvrage des cyclopes, c'est-à-dire des Pélasges, que les Grecs regardaient comme le plus ancien peuple qui eût habité leur pays, et vous savez d'ailleurs qu'ils attribuaient aux cyclopes toutes les constructions antérieures au siége de Troie, et dont les auteurs leur étaient inconnus; comme plusieurs peuples d'Europe, dans le même cas, attribuaient les constructions aux géants; comme encore dans la Gaule au neuvième et au dixième siècle, on mettait un grand nombre d'ouvrages, tels que chaussées, routes, édifices, etc., sur le compte de la fameuse Brunehaut. »

La porte des Lions donne entrée à la citadelle; on ne peut y passer qu'avec assez de peine, parce qu'elle est tout encombrée de débris jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. Elle a douze pieds environ d'ouverture dans la partie supérieure; elle s'élargissait en descendant d'après l'usage où l'on était alors d'incliner en dedans les jambages ou montants des portes, de manière à leur donner une forme conique tronquée. Le bas-relief qui sert de couronnement offre dans son milieu une colonne qui paraît d'ordre dorique, et qui s'élève entre deux lions posés de profil, dont il ne reste que le corps. Au-dessus de la porte on voit deux petites ouvertures qui probablement servaient aux gardiens de la porte à regarder dans la campagne,

quand elle était fermée. Ce fut par la porte des Lions, que le roi des rois sortit de son palais lorsqu'il partit pour le siége de Troie.

Une galerie à moitié souterraine, et dans laquelle Edmond et son mentor s'engagèrent, les conduisit à un monument qui subsiste encore en partie, et que les uns regardent comme un temple, et les autres comme le tombeau d'Agamemnon ou le trésor d'Atrée. Il y avait devant la porte deux colonnes doriques d'une pierre grise tirant sur le vert, sculptées sur toute leur surface. Le fût d'une de ces colonnes et le chapiteau de l'autre sont encore gisants sur le sol. Tout ce bâtiment est taillé dans la montagne, dont l'épaisseur au-dessus de la voûte est d'environ trente pieds.

Tandis que nos voyageurs examinaient ces antiquités, M. Roland dit à son élève. « D'après un passage de Pausanias, qui dit que parmi les ruines de Mycènes on voit des chambres souterraines où Atrée et ses enfants renfermaient leurs trésors, on pourrait penser que le nom de trésor d'Atrée convient à ce monument plus que celui de tombeau d'Agamemnon ; toutefois il n'est guère croyable qu'Atrée et ses deux fils enfermassent leurs trésors dans un lieu isolé hors de l'enceinte de mycènes. On lit dans le même auteur que Persée fit jaillir du sol une fontaine en arrachant un champignon, et que cette fontaine fut appelée, de son nom, Περσέα. Il est vraisemblable que de là vint le

nom de Mycènes, en grec, μύκης, signifiant champignon. Suivant quelques auteurs, Mycènes fut détruit l'an 568 avant Jésus-Christ; suivant quelques autres, Mycènes existe encore dans le bourg d'Agios-Adrianos ou Charia, à six lieues de Carythe. Ce qui doit, ce semble, trancher la question, c'est l'assertion du plus judicieux historien géographe de l'antiquité, Strabon, qui affirme que de son temps, c'est-à-dire sous le règne d'Auguste, cette ville n'existait plus. »

Nos voyageurs arrivèrent de fort bonne heure à Nauplie, ou Napoli de Romanie, qui n'est éloignée d'Argos que de quatorze ou quinze milles. Ils furent frappés de sa situation pittoresque et si favorable au commerce, car elle s'élève sur une langue de terre qui s'avance dans le golfe de son nom, offrant ainsi aux navires un des meilleurs ports de l'Archipel; mais ils furent choqués de l'irrégularité des rues, de la laideur des maisons, et de l'air de malpropreté qui règne partout. Toutefois cette ville avait été choisie pour devenir la capitale de la nouvelle Grèce. La facilité que sa position offrait pour la défense avait sans doute déterminé ce choix; mais elle a si peu d'étendue, et l'air y est si mauvais, qu'on a dû transférer ailleurs le siége du gouvernement, tantôt à Damala (l'ancienne Trézéna) tantôt à Égine, à Poros, à Argos, etc. La partie inférieure des murailles paraît être de construction cyclopéenne; la partie

moyenne appartient aux Grecs et aux Romains; le reste, de même que la citadelle qui couvre le sommet du rocher, est l'ouvrage des Vénitiens. On y monte par un escalier couvert, de cinq cents marches, taillé en entier dans le roc. Aussi a-t-on donné à Nauplie le nom de *Gibraltar de l'Archipel.* Le lion de saint Marc se voit encore sculpté sur les portes de cette forteresse. Le port, négligé par les Turcs, est aujourd'hui peu profond, à cause des atterrissements qui se sont opérés. Pendant que Nauplie avait le titre de capitale, quelques Grecs riches y avaient bâti d'assez belles maisons; et, avant l'établissement de la royauté, le président y résidait dans un assez beau palais construit pour lui.

Edmond, à peine arrivé, se fit conduire chez M. Démétri, l'associé de son père, et M. Démétri ne l'eut pas plutôt entendu se nommer que, lui ouvrant cordialement ses bras: « Soyez le bienvenu, lui dit-il, fils d'un ami que j'aime et que je vénère. Je vous attendais depuis longtemps, et vous ne pouvez arriver plus à propos; je marie ma fille après-demain, et vous assisterez à la noce; nous parlerons plus tard d'affaires; vous vous entendrez pour cela avec mon fils Eugène, qui sera charmé de pouvoir parler français avec vous. En attendant, je vais vous présenter ma famille, qui n'est pas bien nombreuse. Cela fait, vous prendrez possession de l'appartement qui vous est destiné, depuis que j'étais instruit par votre père de votre prochaine arrivée. »

M. Roland aurait préféré loger dans une espèce d'hôtellerie vénitienne qui était sur le quai du pont, et que son guide lui avait vantée; il essaya de refuser l'offre du logement chez M. Démétri; mais celui-ci ne voulut entendre à aucune espèce de composition, et il fallut finir par lui céder, ce qui au fond ne déplut pas trop à Édmond, à qui l'annonce d'un mariage avait promis un spectacle intéressant.

La famille se composait de Mme Démétri, de sa fille, jeune personne d'environ vingt-deux ans, et de son fils, âgé de vingt-un. L'aspect d'Edmond et de son mentor causa d'abord quelque surprise aux deux dames; mais, sur l'explication donnée par M. Démétri, les deux étrangers reçurent l'accueil le plus gracieux; malheureusement la mère et la fille n'entendaient et ne parlaient que le grec vulgaire, et M. Roland entendait et parlait le grec classique, ce qui ne leur permettait guère de s'exprimer que par l'organe d'un interprète. Edmond entendait bien quelques mots du grec vulgaire, mais c'était trop peu pour soutenir une conversation; en revanche, le fils de M. Démétri, jeune homme très-instruit pour son âge, parlait passablement le français, et, pendant tout le temps que nos voyageurs séjournèrent à Nauplie, il remplit le ministère de truchement obligé entre ses hôtes, sa mère et sa sœur.

Supposant que ses hôtes pouvaient être fatigués

de la route, M. Démétri les pressa d'aller prendre quelques heures de repos. « Quand on est en voyage, leur dit-il, on a besoin de temps en temps de reprendre haleine. Voyez la vie humaine, qui n'est qu'un voyage plus ou moins long, comme disent nos moralistes, elle se compose de veille et de sommeil, d'action et de repos. Tant que la journée dure, on ne s'aperçoit pas qu'on se lasse; mais quand le soir arrive, on se ressent de la fatigue. Le sommeil alors restaure les forces, rend la vigueur aux membres épuisés, et le lendemain nous retrouve frais et dispos. Il en est de même à peu près en voyage; pendant le chemin, on a des distractions; mille objets nouveaux, attirant tour à tour l'attention, l'empêchent de se fixer sur nous-mêmes; une fois arrivés, on trouve le repos nécessaire. J'ai plus d'une fois éprouvé cela dans ma jeunesse, et je présume que la même chose existe chez les autres. Ainsi, sans plus de façon, je vous laisse à la porte de votre appartement. » Là-dessus, M. Démétri se retira, et laissa ses deux hôtes s'arranger à leur gré dans leur logement.

Edmond n'avait nulle envie de dormir; mais il ne voulait reparaître le soir qu'avec tous les avantages qu'il pouvait recevoir d'un costume plus élégant qu'un habit de voyage. Il se hâta d'ouvrir la malle qui contenait le bagage, et il en tira un costume fait à Paris par le tailleur en vogue; aussi dès que le jeune Démétri l'aperçut il courut à lui pour le com-

plimenter sur son élégance. Il y avait dans le salon plusieurs personnes des deux sexes. Le fiancé d'abord; il était aisé de le reconnaître à ses prévenances pour sa future épouse et à l'air de satisfaction qui brillait sur son visage. Le père du fiancé paraissait avoir soixante ans; c'était le double de l'âge de son fils. Il avait joué un rôle très-actif dans la guerre de l'indépendance, et les Turcs tremblaient au nom redouté de Phérécrate de Patras. Son fils ne semblait pas avoir dégénéré: des traits mâles, fortement dessinés, annonçaient le soldat courageux, et il avait fait ses premières armes sous les yeux de son père. Une sœur et une cousine complétaient la famille du fiancé. Sa sœur, qu'on appelait Lucia, était douée d'une physionomie à la fois douce, vive et spirituelle; Zoé, sa cousine, annonçait plus de bonté que d'esprit. La fiancée réunissait tous les dons extérieurs aux avantages que donne une parfaite éducation. On la disait très-instruite, son père lui ayant donné des maîtres de toute espèce, et elle avait profité de leurs leçons. Elle ne savait pas, il est vrai, le français, mais elle pouvait s'entretenir en arabe; elle parlait aussi couramment l'anglais, qu'elle apprit à Zante, dans une maison d'éducation où son père l'avait envoyée pour n'avoir pas à craindre qu'elle tombât entre les mains des Turcs. Cette maison était tenue par deux dames anglaises qui avaient bien voulu lui enseigner leur langue, mais qui, par antipathie

pour la France, ne souffraient chez elles rien de français. Edmond, qui par hasard, l'entendit prononcer quelques mots anglais, saisit la première occasion qui se présentât de lui adresser le *you speak english* par lequel on entame tout naturellement une conversation; et, sur la réponse affirmative de Chloé (c'était le nom de la fiancée), il eut le plaisir de s'entretenir avec elle, non-seulement en anglais, mais encore en arabe; ce qui donna aux personnes présentes la plus haute idée du mérite du jeune Franc.

Mme Démétri et sa fille brodaient, en attendant le repas. La broderie est l'occupation ordinaire des femmes grecques; on en voit qui s'occupent sans relâche de ce travail; elles le donnent également à faire à leurs filles et à leurs servantes. Le produit des ouvrages qui sortent de la main des femmes sert assez souvent à l'entretien de toute la famille. Les femmes riches brodent par désœuvrement ou par goût, ou même pour se conformer à un usage dont l'origine se perd, en remontant, dans les temps fabuleux de la Grèce. Quand Agamemnon repousse Achille, réclamant la possession de Briséis sa captive, il motive son refus sur ce qu'elle n'est pas inférieure, en adresse pour les beaux ouvrages, à la reine Clitemnestre elle-même. Ce qui prouve qu'il s'agissait ici de broderies, c'est que, d'autre part, il est avéré que les Grecques du plus haut rang préparaient elles-mêmes leurs laines pour broder.

Les Troyennes étaient dans le même cas; lorsque, voulant partager le danger de leurs époux durant le siége de leur ville, elles se proposent d'abandonner leurs fuseaux et leurs laines pour aller combattre les Grecs, Théano les arrête et leur dit : « Rentrez, croyez-moi, dans vos logis, et reprenez votre broderie; laissez à vos époux le soin de repousser les Grecs. » Antinoüs, lit-on dans l'Odyssée, fit présent à Pénélope d'un manteau dont la broderie très-belle était nuancée, avec beaucoup d'art, de plusieurs couleurs. Hélène et Andromaque, dans l'Iliade, s'occupent à broder des voiles. Le procédé qu'elles employaient pour mêler leurs couleurs de manière à imiter la peinture, était le même que celui qu'emploient les Grecques modernes : elles tracent le dessin sur la toile, et font usage des couleurs, suivant la nature des objets qu'elles représentent. Leur grande habitude de la broderie les rend très-habiles dans l'art de nuancer les couleurs. Ce genre d'ouvrage forme la principale ou plutôt l'unique occupation des filles grecques; toutes leurs chambres, garnies de jalousies aux fenêtres, n'ont pour tout mobilier qu'un sopha servant de lit, un petit coffre orné d'ivoire pour tenir les soies, les aiguilles, et un métier à broder.

Les dames s'établirent devant leurs métiers à broder, et elles allaient en même temps se livrer

au plaisir des *paramythies* (1), lorsqu'on annonça que le repas du soir était servi.

(1) Ce mot, tiré du grec classique παραμυθια, signifie proprement consolation, adoucissement; il s'est appliqué par extension aux contes que les Grecs ont toujours aimé à faire ou à écouter, et qu'ils ont considérés comme capables d'amuser, de délasser, d'adoucir les chagrins.

CHAPITRE V.

Mœurs des Grecs modernes. — Repas. — Contes ou *paramythies*. — Danses et jeux.

Les Grecs ont été de tout temps fort sensibles aux plaisirs de la table. Ils mangent et surtout ils boivent avec excès ; ce n'est point pour eux que fut fait le précepte de sobriété qu'Harpagon veut mettre en lettres d'or sur la porte de sa salle à manger : « Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger. » Seulement il faut observer que le plaisir de boire est plus grand pour un Grec que celui de manger. Les Romains, beaucoup plus modérés dans leurs penchants, ne voyaient dans un festin, comme le dit Cicéron dans son épître quatorzième, que l'agrément de se réunir à des gens honnêtes, à des amis, et l'amusement que procu-

rent les propos familiers qui font le charme d'un repas. Ils faisaient peu de cas des plaisirs sensuels de la table; aussi donnaient-ils à leurs grands repas ou à leurs festins le nom de *Convivium*, qui littéralement signifie réunion de personnes qui ont pour objet de vivre ensemble. Les Grecs, au contraire, appelaient leurs festins συνπόσιον, qui signifiait réunion de personnes assemblées pour boire et manger. Les Grecs modernes boivent comme au temps où Cicéron écrivait, et il est rare que leurs festins ne finissent point comme ils finissent encore fréquemment en Angleterre. Les convives de M. Démétri se portèrent mutuellement des défis à qui boirait mieux; ils emplissaient leurs verres de vin pur, et quand il fut question de toasts, ils faisaient circuler à la ronde une coupe où chacun buvait à son tour. Il y avait à table deux jeunes gens qu'on disait appartenir à deux nobles familles d'Athènes, et le père du fiancé, rude buveur, avait formé le projet de les faire boire jusqu'à ce qu'ils en eussent perdu la raison.

Rien ne peut donner une idée juste de l'orgueil d'un jeune noble Grec; c'est l'être le plus superbe et le plus satisfait de lui-même, qu'il soit possible de voir sur la terre. Aussi ne se contente-t-il pas qu'on l'appelle tout simplement par son nom, il faut encore qu'on lui donne le titre αρχονδας, qui, en grec vulgaire, signifie prince; les femmes sont appelées

archondisse. On sait qu'après la mort héroïque de Codrus, les Athéniens, ne jugeant personne digne de lui succéder, abolirent la royauté, et qu'ils confièrent le gouvernement de leur ville à des archontes. Ces magistrats, qui d'abord jouirent seuls de l'autorité, eurent plus tard plusieurs collègues; et, au lieu d'être à vie comme dans l'origine, ils devinrent annuels. Le second archonte portait le nom de roi, et, sous les empereurs qui succédèrent à Constantin, ce nom fut donné aux premiers seigneurs de la cour impériale. Les Grecs modernes, qui ont sur leurs compatriotes l'avantage de la naissance ou de la richesse, ont cru pouvoir se l'attribuer, ce qui au fond ne leur donne aucun pouvoir dans l'État, à moins qu'ils n'exercent d'ailleurs des fonctions publiques. On est peu surpris de trouver tant d'orgueil dans ces petits nobles de la moderne Grèce, se croyant ou se prétendant tous issus de leurs anciens rois, quand on sait par l'histoire à quel degré s'élevait la fierté de ces roitelets, dont le plus puissant ne possédait pas dix lieues carrées de territoire; mais aussi, que tous les monarques ligués contre Troie, qui nous ont paru si grands considérés à travers le prisme des siècles, nous paraîtraient petits aujourd'hui! Qu'aurions-nous dit surtout de leurs descendants, qui, subjugués et dépouillés par les Romains, conservèrent encore le titre de rois, comme un hochet doré dont ils se servaient pour endor-

mir leurs regrets et adoucir la douleur de leurs pertes? Que disons-nous aujourd'hui de ces nobles vaniteux qui, sans crédit, sans autorité, sans influence, tremblaient encore, il n'y a pas quinze ans, devant un soldat turc; qui maintenant sortis à peine d'un long et rude esclavage, pensent n'avoir été rendus à la liberté que pour réclamer d'anciens priviléges éteints, et pour peser sur leurs concitoyens de tout le poids de leur orgueil?

Revenons au repas de M. Démétri. Commela fiancée et ses amies avaient, suivant l'antique usage, mêlé des fleurs naturelles aux ornements de leur coiffure, les deux prétendants, imitant aussi leurs ancêtres, s'étaient couronnés de fleurs. Évandre, c'était l'époux futur, avait dédaigné cette parure efféminée. « Si jamais, disait-il, je porte une couronne, qu'on la tresse de lauriers cueillis sur le champ de bataille, en combattant contre les ennemis de la Grèce. » La couronne de fleurs sur le front d'un jeune Grec annonce un aspirant à l'hymen, ou un convié à partager la débauche d'un festin. Phérécrate, son fils, M. Démétri lui-même adressèrent aux deux archondas de vives plaisanteries au sujet de leurs couronnes, et ils les supportèrent sans se plaindre, afin de se faire un mérite de leur patience.

Cependant Phérécrate ne perdait pas de vue le projet qu'il avait formé d'enivrer les archondas. « Vous voilà couronnés de fleurs, leur dit-il; c'est

fort bien; telle fut la coutume de nos pères, telle est encore la nôtre; mais savez-vous bien qu'on ne jugeait dignes de porter la couronne que ceux qui avaient pu vider une coupe semblable à celle-ci ? Les meilleurs buveurs la vidaient d'un seul trait; je vais, dans un instant, vous prêcher d'exemple; les autres la vidaient en deux traits; on permettait même de prendre haleine deux fois; l'essentiel, c'était de vider la coupe. Ne connaissez-vous pas l'histoire de Polémon d'Athènes? Il sortait de table tout parfumé d'essences et couronné de fleurs; il avait vidé, à lui seul, plusieurs coupes, et ne pouvait faire un pas sans chanceler. Passant devant l'école de Xénocrate, il entra, se mêla aux disciples du philosophe, et leur tint les propos d'un homme ivre. Xénocrate, sans paraître altéré le moins du monde par cette étrange apparition, tourna son discours sur l'usage du vin, et proclama Polémon le plus grand des buveurs. La suite de l'histoire ne vous regarde pas (1). »

Cette réticence fit sourire M. Roland, et Phérécrate, qui s'en aperçut, continua en ces termes : « Courage donc, mes nobles amis, et si vous ne pouvez imiter Polémon, que trop de siècles sépa-

(1) Xénocrate, changeant le sujet de son discours, le tourna vers la tempérance; et ses paroles furent si éloquentes, que Polémon, rentrant en lui-même, arracha sa couronne, la jeta aux pieds du philosophe, et devint un de ses disciples les plus zélés.

Diogène Laërce.

rent de nous, imitez-moi. » En finissant ces mots, il prit une coupe qu'il remplit jusqu'au bord d'un vin généreux; puis la portant à ses lèvres, il s'écria : « Au plus digne de la couronne ! » et il vida la coupe d'un seul trait.

Les archondas, déjà échauffés par tout le vin qu'ils avaient bu, ne voulurent pas reculer devant le défi que leur portait Phérécrate ; ils burent successivement le contenu de la coupe; ce ne fut pas pourtant sans être obligés de s'arrêter une ou deux fois en chemin ; mais le mot était donné, on n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et l'on entonna aussitôt une chanson bachique. Pendant que les convives à forte tête, comme Phérécrate, continuaient de chanter, le vin de Napoli agissait si efficacement sur le cerveau des archondas, qu'au bout de quelques instants il fallut les emporter de la salle à manger, pour les déposer dans une chambre, où ils ne tardèrent pas à s'endormir profondément l'un et l'autre.

Les chants bachiques ayant alors cessé, le futur époux engagea sa fiancée à chanter à son tour une des chansons qu'elle savait, afin de donner à ses hôtes une idée de la musique grecque moderne. Chloé n'eut pas le tort de se faire prier; elle prit sa lyre, et chanta d'une voix très-mélodieuse deux ou trois couplets. Elle fut vivement applaudie; mais Edmond, tout en faisant de grand cœur comme les autres, parce que sa voix en effet était

charmante, ne pouvait s'empêcher de penser que la musique grecque a un caractère de simplicité et de monotonie qui ne peut guère convenir à des oreilles qui ont entendu, à Paris, les chefs-d'œuvre de la scène lyrique.

Les Grecs ont toujours chanté dans leurs festins. C'étaient autrefois des scolies, c'est-à-dire de petits commentaires, de courtes gloses sur un refrain donné, comme dans certaines pièces de nos vieux poëtes. Ce sont aujourd'hui des couplets quelquefois satiriques ; ces couplets se chantent avec accompagnement de lyre ou de guitare, les deux instruments favoris des Grecs. La lyre moderne rappelle la description que fait Virgile de la lyre à sept cordes d'Orphée, que tantôt on pinçait avec les doigts, que tantôt on faisait résonner avec un archet. La lyre est du reste l'instrument national, plus encore que la guitare. Les pâtres mêmes, dans leurs montagnes, ont presque tous une lyre, quoiqu'ils aient aussi une flûte et une musette. Quant à leurs chansons, outre celles du pays, ils en ont quelques-unes qu'ils doivent aux Italiens. Les anciens les recevaient de même des Romains, comme on peut le voir par un passage de Pline, qui se félicite d'avoir appris à faire des vers en décasyllabes, parce que les Grecs, à qui ces vers ont donné du goût pour la langue latine, les chantent en s'accompagnant de la lyre ou de la guitare. Sous la domina-

tion des Turcs, ennemie de toute mélodie, les Grecs n'ont pas cessé de chanter. Les Juifs, captifs à Babylone avaient suspendu leurs lyres aux saules : les Grecs, esclaves chez eux, ne les ont point répudiées, et plus d'une fois ils s'en sont servis pour charmer leurs tyrans ou pour calmer leur courroux. On raconte qu'Amurat IV avait ordonné le supplice d'un Grec, et que celui-ci tira de sa lyre des accents si touchants, qu'il obtint sa grâce.

Chloé avait cessé de chanter, et les métiers à broder avaient été apportés.

« Je m'aperçois, dit en riant Lucia, que tu n'as pas oublié la tâche que nous nous sommes imposée; mais, pour la rendre plus facile, il faut que chacune à son tour récite un conte qui nous amuse, tout en travaillant. Ma pauvre mère, qu'elle repose en paix ! aimait beaucoup à conter, c'est d'elle que je l'ai appris, et si je n'ai pas son talent, j'ai du moins le désir de l'imiter.

— Nous savons, dit Chloé, que tu contes fort bien, et puisque la proposition de faire des paramythies vient de toi, il convient que la première tu entres en lice. Tu peux donc commencer, tu nous vois toutes disposées à t'écouter. »

Chloé ne parlait ici que pour elle-même et pour la jeune Zoé; mais à peine Lucia eut-elle commencé de parler, que tous les assistants firent cercle autour d'elle, Phérécrate, son fils, les

époux Démétri, nos deux voyageurs; seulement comme Chloé, obligée d'écouter et de parler à son tour, n'aurait pu servir d'interprète à Edmond, ainsi qu'elle l'avait fait si obligeamment pendant le diner, ce fut son frère qui s'en chargea. Quant à M. Roland, il était aux trois quarts Grec sur l'article des contes. Comme les Grecs, il aimait ces historiettes qui amusent et distraient, tout en peignant les mœurs; lui-même ne rejetait pas, quand il la trouvait, l'occasion de conter; il faisait un conte avec autant de plaisir qu'il faisait une citation. Ce goût pour les contes paraît inné dans la Grèce, et dans tout l'Orient. Les imaginations vives aiment le merveilleux; elles produisent les contes et les romans, mais ce n'est que dans les climats chauds que se trouvent ou se développent ces imaginations privilégiées. Les anciens Grecs avaient leurs fables milésiennes; les Grecs modernes ont accueilli avec empressement les contes des Arabes et des Persans.

Le reste de la soirée se passa donc à écouter des histoires de différent genre, graves ou futiles, racontées tour à tour par les divers membres de la société.

« Eh bien ! Edmond, dit M. Roland à son élève lorsqu'ils furent rentrés le soir dans leur appartement, que dites-vous de tout ce que vous avez vu ? Êtes-vous satisfait de votre soirée.

— Le plaisir que j'ai eu, répondit Edmond, a

passé mon attente, et j'ai plus appris, je crois, en quelques heures dans cette réunion, sur les mœurs des grecs modernes, que je n'aurais pu le faire en plusieurs jours par le seul secours des livres; seulement j'ai éprouvé le désagrément de ne pas savoir la langue, car, malgré l'extrême complaisance de nos hôtes, beaucoup de choses me sont échappées sans doute; mais j'ai pensé que vous m'expliqueriez ce que je n'aurai pas compris.

— Vous me trouverez toujours disposé, répondit M. Roland, à résoudre vos doutes aussi bien pourtant que je le pourrai, car il est bien des choses que j'ignore moi-même. Maintenant songeons à prendre quelques heures de repos; la nuit est déjà bien avancée, et la journée de demain, veille du mariage, sera pour nous, je le présume, une journée de distraction et de fatigue. »

Les prévisions de M. Roland étaient justes. Le soleil était à peine levé, qu'on était venu frapper à la porte de leur chambre. C'était M. Démétri en personne qui venait leur proposer une promenade champêtre. « Après votre départ du salon, leur dit-il, il fut question entre nous de l'emploi que nous ferions de cette journée, et sur la proposition de ma fille qui était, disait-elle, bien aise de voir encore une fois les lieux où s'est écoulée sa première enfance, il fut convenu que ma famille et celle de Phérécrate, jusqu'aux deux archondas qu'on a eu bien de la peine à réveiller, nous nous

rendrions tous à ma maison de campagne, à une lieue environ de la ville, non loin des ruines de Nauplion, que vous pourrez visiter tout à votre aise; qu'on nous servirait là un déjeuner champêtre, auquel viendraient prendre part quelques habitants choisis du village voisin; que le déjeuner serait suivi de jeux et de danses; qu'ensuite nous retournerions à Nauplie; que nous nous préparerions à la grande journée de demain. Voilà bien des choses à faire, ajouta M. Démétri, nous n'avons pas trop pour cela d'un long jour. C'est pour cette raison que je me suis permis de venir troubler votre sommeil, persuadé que vous ne me refuseriez pas d'être de la partie. »

Edmond, qui s'était d'abord réveillé en sursaut et n'avait eu que le temps de sauter en bas de son lit, remercia M. Démétri de sa complaisance, ajoutant qu'il lui aurait demandé comme une grâce la faveur d'être admis dans la joyeuse caravane, si dans sa prévenance il ne leur avait offert d'en faire partie. Il l'assura d'ailleurs qu'il ne se ferait pas attendre; que, M. Roland étant déjà levé, il n'avait besoin, lui, que de cinq minutes. Il ne lui en fallut pas davantage en effet, de sorte qu'il ne tarda pas à se rendre à la salle à manger, accompagné de son complaisant gouverneur. Le fiancé et son père, les deux archondas et Démétri fils s'y trouvaient déjà rassemblés. Son père donnait des ordres; Lucie et Zoé étaient dans la

chambre de Chloé où elles l'aidaient à s'habiller.

M. Démétri entra au bout d'un instant, tenant de chaque main une bouteille d'excellent vin, un domestique le suivait avec un plateau chargé de verres. « Avant de nous embarquer pour les hautes régions, où je vous garantis d'avance un appétit des mieux conditionnés, dit-il en posant les bouteilles sur la table à côté des verres, il est prudent, ce me semble, de se précautionner contre l'air vif de la montagne, et de donner à l'estomac un peu de vigueur, au moyen de ce léger spécifique. C'est un petit vin qui n'a pas tout à fait encore sa trentième année, mais j'espère qu'en faveur de sa qualité, vous lui pardonnerez sa jeunesse. » Tout en parlant, il emplissait les verres, et comme il n'avait pas oublié la scène de la veille, il commença par servir les deux archondas; ceux-ci, qui probablement s'en souvenaient aussi, opposèrent quelque résistance; mais l'inexorable Phérécrate était là, ils craignirent ses sarcasmes, et surtout ils ne voulaient pas s'exposer à ce qu'il doublât la dose.

Toute la société ne tarda pas à monter en voiture. Après un petite heure de marche, on arriva au pied d'une montagne qui s'élève au N. de Nauplic, et qui porte dans le pays le nom de *Vouni ton Palamedon* (montagne de Palamède). Le sommet est presque toujours couvert de grues, qu'on y voit accourir par bandes. Au pied de la

montagne on aperçoit des ruines, ce sont celles de Nauplion, ancienne ville fondée par Nauplias, père de Palamède, qui périt devant Troie par les lâches manœuvres d'Ulysse. Ce qui reste de ces ruines consiste en un grand portique voûté, tout construit en pierres de taille d'une forte dimension, et d'une dureté qui ne le cède pas à celle du marbre. Il y a aussi un mur d'enceinte très-élevé, subsistant encore en partie. Quant à la fontaine célèbre de Canathus, où Junon allait se baigner tous les ans, il serait difficile aujourd'hui de la reconnaître, car il s'en trouve dans le même lieu cinq ou six, qu'on confond sous une dénomination unique.

La maison de campagne est située au delà des ruines, à mi-côte de la montagne, au fond d'une vallée ; un ruisseau d'eau claire et fraîche en baigne les murs. De là, on a une vue délicieuse qui s'étend jusqu'aux environs de Corinthe. La maison, flanquée de deux ailes que sépare une grande cour fermée par une grille, se compose d'un corps de logis; elle est assez peu élevée, n'ayant qu'un étage, comme en général toutes les maisons de la Grèce ; elle donne par derrière sur un vaste jardin. C'est encore là une coutume du pays ; dans les villes mêmes, toutes les maisons ont de grands jardins, ce qui fait qu'une ville grecque de dix mille âmes occupe autant d'espace qu'une ville de cinquante mille en France ou en Angleterre. Le

corps de logis se composait de plusieurs grandes salles où madame Démétri et sa fille travaillaient avec leurs servantes ou leurs ouvrières, lorsqu'elles passaient une partie de l'été à la campagne. Dans les deux ailes régnaient de longues galeries, sous lesquelles les salles à manger et les chambres à coucher avaient leur entrée. Cette partie de la maison, à droite et à gauche, s'appelait ἀδρόνιτες ou appartement des hommes. Celui des femmes, γυναικόνῖτες, était au fond de la maison et recevait le jour du jardin. Edmond remarqua dans chaque chambre à coucher une lampe destinée à brûler toute la nuit, quand la chambre était occupée. Les meubles consistaient en un sopha assez ressemblant à ce que nous appelons en France un divan. Dans quelques chambres, il y avait un, deux ou même trois sophas, servant à la fois de siéges et de lits; une grande armoire contenait quelques matelas. Pour être plus mollement couchés, les Grecs jettent un ou deux matelas sur ces divans. Ces chambres, non plus que les salles à manger, n'avaient point de cheminée, suivant l'usage assez général dans la Grèce; la même chose, au surplus, existe en Italie et en Espagne. On y voyait seulement un brasier au milieu de la pièce, usage très-ancien en Orient, qu'on retrouve dans les climats chauds de l'Europe. Ce brasier qu'on appelait autrefois λαμπτὴρ se plaçait sur un trépied, et l'on y faisait brûler du bois sec pour se chauffer, et

des torches pour s'éclairer. L'usage des lampes n'est venu, dit-on, que longtemps après. Aujourd'hui, pour se garantir le visage de l'ardeur du brasier, on le place sur une table carrée qu'on recouvre d'un tapis tombant des quatre côtés jusqu'à terre. Cette table se nomme *tendour;* on s'assied autour d'elle sur le sopha ou sur des carreaux; sur le premier tapis, on en met ordinairement un second, plus riche, en soie ou brodé. Le tendour est principalement à l'usage des femmes, qui passent tout l'hiver auprès de ce meuble avec leur métier de broderie ou en recevant leurs visites. Dans l'hiver, le tendour sert de table à manger; en été on se sert communément d'une table à trois pieds.

La salle à manger, qu'on préparait pour le déjeuner, était fort vaste; il y avait plusieurs sophas richement couverts.

Lorsque la famille Démétri et ses conviés s'y rendirent pour déjeuner, elle était déjà occupée par une douzaine de paysans tous en habits de fête, et tenant à la main de gros bouquets; ils venaient rendre leurs hommages au riche négociant qui leur donnait du travail et du pain toute l'année, et qu'ils regardaient comme leur archondas, quoique M. Démétri n'eût aucune prétention à la noblesse. A la tête de ces bons paysans, on voyait la nourrice ou παραμανα (1) d'Eugène et de

(1) Ce mot signifie littéralement *seconde mère*.

sa sœur Chloé. Elle reçut mille caresses de ses deux enfants, comme elle les appelait, ainsi que de toute la famille. Bien que l'usage des personnes aisées soit de recevoir chez elles la nourrice d'un enfant, celle-ci n'avait pu abandonner sa propre maison où elle était très-nécessaire. Toutes les servantes de la maison de Nauplie étaient aussi dans la salle à manger, attendant le moment de servir leurs maîtresses. L'usage ne permet pas que les servantes restent au logis quand la maîtresse sort; elles la suivent, quelque part qu'elle aille, et s'il est vrai, comme on l'a soutenu avec beaucoup d'esprit, que la comédie est un tableau vivant des mœurs de l'époque, on peut affirmer que cet usage existait dès le temps de Plaute; une femme, que ce poëte introduit sur la scène, ordonne à ses servantes de la suivre quoiqu'elle n'aille que dans le voisinage; et, dans Térence, qui partout est le traducteur ou l'imitateur de Ménandre, un esclave fait remarquer à son maître des femmes qui s'avancent vers eux, et il ajoute qu'il doit les reconnaître à ce troupeau de servantes qu'elles traînent après elles; *ancillarum gregem ducunt secum.*

Ce cortége de servantes était autrefois de rigueur. On en trouve dans Plutarque une preuve assez curieuse: un acteur renommé devait jouer un rôle de princesse, mais il ne voulait paraître sur la scène qu'avec une suite nombreuse de femmes. Mélanthius, qui faisait les frais du chœur,

ne voulait pas dégarnir ses chœurs (1) pour former le brillant cortége demandé par l'acteur. Celui-ci refusait de paraître, les spectateurs murmuraient; Mélanthius alors le poussa de force jusqu'au milieu du théâtre, en lui criant : « Tu vois la femme de Phocion paraître en public avec une seule suivante, et tu veux ici faire le glorieux ! » Ces mots, prononcés assez haut, furent entendus et couverts d'applaudissements. Cette coutume de la Grèce avait été transportée dans la partie de l'Italie colonisée par les Grecs. Zaleucus, disciple de Pythagore et législateur de Locres, sa patrie (2), défendit à toute femme libre de se faire accompagner par plus d'une servante, *à moins qu'elle ne se fût enivrée.* Il voulait par là, dit Diodore de Sicile, réprimer le luxe et la vanité des femmes ; mais il n'y réussit point. Dans la Grèce moderne un cortége nombreux de suivantes annonce la richesse ou la haute naissance. Au reste il est convenu qu'une femme honnête ne peut pas sortir de chez elle, si elle n'a au moins une suivante avec elle.

M. Démétri avait fait préparer des tables dans une autre salle pour tous ces braves gens qui l'étaient venus voir. Il chargea spécialement la nourrice de faire les honneurs de leur table, et

(1) Autrefois, en Grèce, c'étaient des hommes qui jouaient les rôles de femme.

(2) Fondée vers le milieu du huitième siècle avant Jésus-Christ par une colonie de Locriens, sur l'adriatique, près de Rhegium, aujourd'hui ruinée.

surtout de veiller à ce que rien ne leur manquât. Avant de se retirer pour se rendre à la salle à manger qu'on leur avait destinée, tous les paysans s'avancèrent vers Mme Démétri et sa fille qui leur donnèrent leur main à baiser. Il y en eut quelques-uns qui, n'osant peut-être pas baiser la main de dames, se contentèrent de baiser le bas de leur robe, ou simplement de la toucher et de porter ensuite leur main à la bouche. C'est encore là un usage que les Grecs modernes ont hérité de leurs pères.

Le déjeuner des maîtres ne tarda pas à être servi (1); on plaça d'abord sur la table deux agneaux farcis cuits au four, et recouverts de leur peaux. Un pâté de pigeons s'élevait entre les deux agneaux. Autour de ces trois plats, on voyait des olives d'Athènes, préparées pour exciter l'appétit et qu'on appelle κολυμβάδης, du miel du mont Hymette, tel qu'on le retire de la ruche, mets délicieux pour les Grecs; des gâteaux pétris avec la fleur de farine, de la main même de Mme Démétri; du blé grillé ou rôti suivant l'ancien usage; et des pois chiches également rôtis, comme le café; des fruits de la saison et des fruits confits, tout cela accompagné d'un grand nombre de bouteilles, rangées en cordon autour de la table. Les libations

(1) Tout repas champêtre porte le nom d'eutomia (ευτομία), mot qui signifie délassement de l'esprit, parce qu'on y mêle des chants, des jeux et des danses.

furent fréquentes; les archondas, qui avaient d'abord paru un peu confus de leur mésaventure de la veille, avaient fini par prendre gaiement leur parti, et ils cherchaient de leur mieux à mériter la réputation de francs buveurs; le fiancé se ménageait davantage, il en était de même d'Eugène Démétri : Phérécrate tenait tête à tous; et tout à coup, comme saisi d'une inspiration bachique, il entonna une chanson dont l'air était grave ainsi que les paroles; mais cette chanson fut suivie d'une autre beaucoup plus gaie, qu'il accompagna de sa lyre. A la chanson succéda un air de danse. Eugène se levant aussitôt se mit à danser avec beaucoup de grâce et de vivacité le μονόχορος; au bout de quelques instants son futur beau-père se joignit à lui, et tous deux firent ensemble quelques passes; c'était le διχορος. Ils cédèrent la place aux deux jeunes Grecs qui, sur l'invitation de Lucia, voulurent bien déroger à leur dignité, mais on ne leur laissa pas le temps de montrer leur savoir-faire, car on vint annoncer une troupe de danseuses, espèce de bayadères de l'Inde ou d'almés égyptiennes. En tout autre occasion on ne les aurait pas admises, mais dans les fêtes qui accompagnent les mariages, on souffre toujours plus de liberté.

Cependant, Edmond entraîné par Eugène, avait passé dans la salle où étaient les villageois. Edmond remarqua d'abord qu'au lieu de verres ou de

coupes, ils se servaient, pour boire, d'une corne percée par le bout qu'ils tenaient élevée au-dessus de la bouche, les moins exercés à peu de distance, les plus adroits, éloignée de toute la longueur du bras. Cette manière de boire, commune aux Grecs, aux Espagnols ou plutôt aux Catalans, et même aux Français des départements méridionaux, se retrouve chez les anciens Thraces, et chez les Paphlagoniens; les Grecs buvaient presque toujours ainsi, ils appelaient cette manière ἄμυστίξεν. Le vin ne tombant dans la bouche qu'en petite quantité, le buveur avait tout le loisir d'en savourer le goût, c'est ce que les Catalans et les Français leurs voisins appellent *boire à la régalade.*

Les villageois n'eurent pas plutôt fini, qu'ils se rendirent sur une place qui se trouvait devant la maison de campagne, et qu'ombrageaient de très-beaux platanes. Tandis qu'ils se disposaient à s'y livrer, les uns au plaisir de la danse, les autres à leurs jeux favoris, Edmond contemplait dans une sorte d'extase un de ces arbres séculaires dont le tronc n'avait pas moins de sept ou huit pieds de diamètre. « Le platane, lui dit M. Roland qui l'avait suivi, aime le sol de la Grèce. L'ancienne promenade de l'académie d'Athènes, au rapport de Pline, était ornée de superbes platanes dont les branches et les racines s'étendaient circulairement autour du tronc à une distance prodigieuse. Pausanias a décrit l'Achaïe comme produisant des

arbres magnifiques et principalement des platanes. La plupart, dit-il, sont creux, et ces cavités sont si considérables que plusieurs personnes peuvent s'y renfermer. Pline a fait mention d'un platane de la Lydie, qu'il prétend exister encore au temps où il écrit, et dont la cavité intérieure avait quatre-vingt-un pieds de circonférence. Il ajoute que L. Mucianus, personnage consulaire, avait dîné un jour dans cette cavité avec dix-huit personnes. Je me souviens d'avoir vu, en traversant un pauvre village qui remplace l'ancienne Égée, où se réunissaient les députés de la ligue achéenne, un platane, qu'à la vérité je ne mesurai pas, mais dont plusieurs personnes m'assurèrent que la circonférence était de trente cinq pieds. L'aire spacieuse qu'il couvre de ses rameaux sert de lieu de réunion dans les jours de fête; les habitants pour entretenir la vigueur de ce bel arbre ont conduit jusqu'au pied du tronc les eaux d'une source voisine, comme l'ont fait les habitants de Cos.

« Comme le temps nous manquera pour visiter les îles de la Grèce, continua M. Roland, je vous en parlerai chaque fois que l'occasion s'en présentera. Je vais maintenant vous entretenir de l'île antique de Cos, patrie d'Hyppocrate et d'Apelles, à propos de son platane. Cette île, qu'on nomme aujourd'hui Stancho, *Istankoï* des Turcs, a pour capitale une ville de même nom qui s'élève sur l'emplacement de l'ancienne, au milieu d'une

très-belle plaine, où la nature déploie ses plus riches trésors. Une végétation vigoureuse y donne à toutes les plantes des proportions colossales ; on admire surtout le platane gigantesque qui de ses vastes rameaux ombrage et couvre tout le bazar ; le tronc de l'arbre a près de douze pieds de diamètre, et chacune de ses branches a l'épaisseur des vieux arbres de nos forêts. Une de ces branches s'avançait horizontalement vers la citadelle, qui s'élève à très-peu de distance. Les Turcs, maîtres de cette île, craignant qu'en cas d'attaque cette branche ne fournît aux ennemis un moyen d'escalade, l'abattirent il y a quelques années. D'autres branches énormes semblaient près de céder sous leur propre poids : les Turcs placèrent par dessous d'anciennes colonnes de granit et de marbre, afin de les soutenir, mais l'événement a prouvé que la nature savait proportionner la force des branches à leur poids. L'écorce, saisissant la tête des colonnes, s'est enroulée si fortement autour d'elle, que les colonnes soulevées sont restées suspendues au-dessus du sol. Les eaux d'une source voisine dirigées vers le pied de l'arbre lui fournissent constamment l'humidité qui lui est nécessaire.

« Occupons-nous maintenant de ce qui se passe sous nos yeux. Vous voyez avec quelle ardeur nos hôtes et leurs amis se livrent à la danse. C'est que la danse fut de tout temps dans la Grèce une passion commune aux deux sexes, passion vive, ef-

frénée qui va jusqu'à la démence. On trouve dans Hérodote une preuve bien singulière mais convaincante de la vérité de cette assertion. Un prince de Sicyone (1), qu'il appelle Clysthène, avait annoncé

(1) Sicyone, qu'on appela aussi *Micone*, était une ville de l'Achaïe, située dans l'intérieur des terres, près de l'Asopus du Péloponèse (une rivière de la Béotie, une autre de l'île de Paros, etc., portaient le même nom). Elle fut la capitale du royaume le plus ancien de la Grèce, car on fait remonter à la fin du dix-neuvième siècle avant Jésus-Christ le règne de son premier roi connu, *Égyalée*. Dans les temps les plus reculés, ce royaume se trouvait uni à ceux d'Argos et de Corinthe, d'abord sous le nom d'*Asopie*, puis d'*Égyalée* et d'*Éphire*. On célébrait tous les cinq ans à Sicyone les jeux pythiens en l'honneur d'Apollon. Le luxe y était poussé au plus haut degré; mais l'industrie y recevait de tels encouragements que, pour la perfection des ouvrages, les ouvriers de Sicyone le disputaient à ceux de Corinthe, qu'on regardait comme les meilleurs de toute la Grèce. Cette ville comptait un grand nombre de beaux édifices et de temples magnifiques. Le temps, les tremblements de terre, et les Turcs les ont convertis en monceaux de ruines. La race des Egyaléïdes s'étant éteinte vers l'an 1500, le trône fut usurpé par un roi de Colchide, Aétès. L'Asopie prit alors le nom d'Ephire, et même d'*Épopé*, de celui d'un des descendants d'Aétès, nommé Epopéus. *Marathon*, son second fils, fonda ou restaura la ville qui porta son nom dans la suite, et qui devint si fameuse mille ans plus tard par la victoire signalée que les Athéniens remportèrent sur les Perses l'an 490. Ce royaume tomba, dans le treizième siècle, sous la domination d'Agamemnon, roi de Mycènes; mais, après sa mort et celle de ses deux successeurs immédiats, OEdipe et Tisamène, il devint sujet des Héraclides. Plus tard, Sicyone se constitua en republique; des magistrats la gouvernaient; mais au commencement du sixième siècle, des tyrans s'emparèrent du pouvoir. Le prince dont parle Herodote est le cinquième de ces tyrans. Il fit défendre la lecture des vers d'Homère. A la fin du quatrième siècle ou au commencement du troisième, les Sycioniens rétablirent la république, ce qui ne dura que peu d'années; le pouvoir suprême ayant été de nouveau usurpé par Abantidas qui le transmit à ses successeurs. Ceux-ci périrent tous d'une manière tragique. Aratus reconstitua le gou-

qu'il donnerait sa fille au plus vaillant des Grecs. Il invita tous ceux qui jouissaient de plus de renommée à se rendre dans son palais, où il voulut les tenir quelque temps, afin de les examiner à loisir, d'étudier leurs mœurs, leur caractère, et de choisir ensuite parmi eux celui qui lui paraîtrait le plus digne, pourvu toutefois qu'il y joignît la valeur et le courage. Il avait distingué dans le nombre deux Athéniens, dont l'un surtout nommé Hypoclides, fils de Tysandre, avait gagné son affection par des actions de courage. Le jour fixé pour faire connaître son choix, il donna un grand festin aux prétendants à la main de sa fille. Après le repas, on chanta suivant l'usage, on but encore, les têtes s'échauffèrent; Hypoclides demanda des airs de danses et il débuta par un monochoros d'un genre sérieux. L'Athénien très-content de lui, et croyant qu'on admirait son talent, voulut mériter des éloges exclusifs en faisant voir que nul dans Sicyone ne dansait comme lui, et demandant aux musiciens de nouveaux airs, il se mit à exécuter des danses spartiates, puis des danses athéniennes; ensuite, afin de laisser aux

vernement républicain, fit entrer Sicyone dans la ligue achéenne, et devint lui-même chef de cette ligue. Sicyone a subi depuis cette époque le sort de l'Achaïe : soumise par les Romains, et faisant ensuite partie de l'empire d'Orient, elle passa au quinzième siècle de l'ère vulgaire sous la domination des Turcs. Sur l'emplacement de Sicyone, on voit aujourd'hui une petite ville qu'on appelle *Vasilica*.

spectateurs la plus haute idée de son habileté, il fit apporter une table, monta dessus, s'éleva sur ses deux mains la tête en bas, les pieds en haut, comme nos saltimbanques, et il dansa quelque temps sur ses mains. Clysthène avait tout observé sans rien dire; mais le goût d'Hypoclides pour la danse, goût qu'il regardait comme indigne d'un guerrier, l'avait peu à peu indisposé contre lui. A ce dernier trait, ne pouvant plus contenir son indignation, il lui déclara que son mariage était devenu impossible. Clysthène donna pour époux à sa fille l'Athénien Mégaclès, qui avait remporté le prix aux jeux olympiques et longtemps combattu contre la tyrannie de Pisistrate; tout cela se passait au milieu du sixième siècle avant Jésus-Christ.

« Et voilà bien les hommes! ils louent aujourd'hui ce qu'ils blâmèrent hier, ils défendent l'opinion qu'ils combattirent, ils aiment ce qu'ils haïrent, ils estiment ce qu'ils méprisèrent. C'est que le grand mobile des actions humaines, c'est l'intérêt personnel; c'est que l'ambition, libre de tout frein, regarde comme légitime tout ce qui peut la servir; c'est que dans nos mœurs nous faisons ce qui nous convient, et non ce qui est juste et permis. Hérodote, qui fut historien exact et véridique, quoi qu'en aient dit depuis un siècle quelques esprits légers et superficiels, qui ont pris un scepticisme irréfléchi pour la philosophie et se sont crus de grands génies parce qu'ils frondaient tout,

essayant de tourner en ridicule tout ce que leurs pères avaient cru ou honoré; Hérodote, qui n'était pas grand philosophe ou qui du moins n'écrivait pas, comme on prétend le faire aujourd'hui, *la philosophie de l'histoire*, mots vides de sens, si on veut entendre par là autre chose que les leçons qu'un esprit juste peut faire sortir des événements passés; car enfin pour qu'il y eût de la philosophie dans l'histoire, il faudrait qu'on y en eût mis, et que ceux qui ont donné matière à l'histoire par leurs actions bonnes ou mauvaises, les eussent faites dans un esprit philosophique: ce qui, très-certainement, n'est pas; eh bien! Hérodote, auquel il est temps que je revienne, ne fait aucune réflexion sur la conduite de Mégaclès; peut-être la trouvait-il toute naturelle; mais ce que je vous disais tout à l'heure, Plaute, plus philosophe et peintre de mœurs qu'historien, le disait sur la scène, il y a deux mille ans.

Nunc mores nihil faciunt quod licet, nisi quod lubet:
ambitio jam more sancta est; libera est à legibus

« Voilà ce Mégaclès qui durant plusieurs années s'est montré ennemi declaré de la tyrannie, et qui, au péril de ses jours, a combattu l'heureux Pisistrate; Mégaclès épouse la fille d'un tyran. Est-ce donc qu'il ne voyait de mal dans la tyrannie que lorsqu'elle pesait sur son pays? l'homme sage

hait le mal partout où il le voit. Si Mégaclès ne se déclarait contre la tyrannie, ou pour mieux dire contre l'autorité dans une seule main, que parce qu'elle prive le peuple d'une liberté que, soit dit entre nous, le peuple, qui abuse de tout, ne manque pas de faire dégénérer en licence et en anarchie, il devait la détester à Sicyone comme dans Athènes. On peut présumer que, si Pisistrate avait eu une fille unique, comme Clysthène, et qu'il eût voulu la lui donner, ce fier adversaire de la tyrannie se serait bien vite rangé sous les drapeaux du tyran.

— Croyez-vous, dit Edmond quand son instituteur se fût arrêté pour reprendre haleine, qu'un jeune Grec pourrait faire aujourd'hui ce que fit Hypoclides, ou quelque chose de semblable?

—Je n'en doute nullement, répondit M. Roland, s'il était échauffé par la danse, et que la danse eût été précédée de libations abondantes, comme vous avez pu voir que le font les Grecs. Voyez ce jeune Démétri, c'est un garçon qui a de l'instruction, qui paraît modeste et rangé; cependant, que vous semble de sa danse? ne dirait-on pas d'un accès de frénésie? Comme il saute! quelles contorsions! et quelle expression de plaisir répandue sur tous ses traits! Allez; soyez bien sûr que, quoi qu'il n'ait point bu autant que Hypoclides, il serait bien capable d'en faire autant, si l'occasion s'en présentait, et si la dose des vins

paternels avait été plus abondante. J'ai remarqué avec satisfaction qu'il ne buvait que modérément. Au fond, nous devons convenir que les Grecs ont aimé la danse, plus que tous les autres peuples européens. La danse faisait chez eux partie de la gymnastique; les médecins la recommandaient même dans certains cas; elle venait toujours à la suite des banquets. Les poëtes chantaient leurs vers en dansant. Platon, Aristote, Lucien, Plutarque, etc., font tous l'éloge de la danse. Socrate lui-même, le sage des sages, confessait ingénûment qu'il aimait la danse et qu'il dansait. Il ajoutait, il est vrai, qu'il ne la considérait que comme un exercice nécessaire pour la santé et pour dégager le corps. Aristide danse à une fête donnée par Denis le tyran; Scipion l'Africain se fait initier à une danse vive et animée; Epaminondas, au milieu de ses travaux guerriers, cultive son talent pour la musique et pour la danse.

« Vous devez comprendre que, dans un pays où les hommes même les plus graves attachaient tant d'importance à ce futile exercice, les femmes y mettaient nécessairement un très-grand prix. L'Iliade renferme plusieurs preuves du goût des femmes grecques pour la danse. Celles de l'Asie-Mineure, selon Denys le géographe, se réunissaient de tous côtés sur les bords du Caystre, pour y danser en commun. Parées d'une ceinture d'or, elles dansaient en rond avec beau-

coup d'ordre dans les fêtes de Bacchus. Dans toutes les fêtes de ce genre, on chantait les louanges du dieu, et toujours les danses suivaient les chants, mais il fallait par la danse figurer ou les attributs, ou les exploits, ou les actions de celui à qui la fête était consacrée. La danse était donc une espèce de pantomime animée; aussi Lucien voulait-il qu'un danseur fût instruit dans la mythologie.

« Dans toutes les fêtes religieuses, il y avait des danses publiques, et c'était toujours la personne principale qui menait la danse. Sur la scène, on voyait des chœurs de chant et des chœurs de danse; on avait commencé par danser autour des autels. Après la chute du théâtre grec, ces chœurs sont devenus des danses en rond, et vous pouvez voir de vos yeux que les Grecs modernes les ont conservées. Au reste, ces danses en rond sont encore en usage en Italie, en Espagne et dans quelques-uns des départements méridionaux de la France. On danse au son de la voix, quand on n'a pas de lyre, et c'est d'ordinaire à l'ombre de quelques vieux chênes, et la tête couronnée de fleurs.

« Les poëtes ont représenté Diane sur les montagnes de Délos, ou sur les bords de l'Eurotas, au milieu des nymphes de sa suite, dansant en rond avec elles, et toutes se tenant par la main. Les femmes d'Eleusis, pour honorer Cérès, avaient

formé des chœurs de danse et de musique; elles dansaient autour d'un puits. Cela se pratique encore aujourd'hui; dans beaucoup de lieux de la Grèce, les jeunes filles se rassemblent le soir autour d'un puits commun pour y puiser de l'eau, et elles exécutent alentour des danses ou des chansons. Aristote, au rapport de Winckelman, prétendait que les puits communs entretiennent l'amitié et les relations de bon voisinage; c'était probablement à cause de la coutume des femmes d'Eleusis.

« Les danses les plus usitées aujourd'hui, continua M. Roland, sont la candiote, la grecque, l'arnaoute, la valaque, la pyrrhique, et les danses de la campagne. Les deux premières ne diffèrent guère l'une de l'autre que par les airs, qui ne sont pas les mêmes. C'est une jeune fille qui mène la danse, tenant un mouchoir ou un cordon à la main. A ce cordon s'attache le premier danseur de la file; tous les autres se tiennent par la main. L'air de la candiote commence sur un mouvement assez lent; mais ce mouvement s'accélère progressivement et finit par devenir très-vif. La reine de la danse (on appelle ainsi celle qui la conduit) dessine en dansant un grand nombre de figures, de tours, de contours, que toute la bande doit suivre, ce qui est d'un aspect souvent gracieux. Dans la danse grecque, que je n'ai vu danser que dans les îles, les filles et les garçons exécutent les

mêmes pas, les mêmes figures, bien que formant deux groupes séparés. Puis les deux troupes se mêlent pour former une danse générale, ou bien deux danseurs prennent chacun le bout d'un ruban, et tous les autres passent et repassent sous le ruban. Après avoir fait plusieurs tours et détours, la première danseuse forme un cercle de toute sa bande, elle entre dans le cercle et en courant alentour, elle s'enveloppe d'une triple, quadruple, sextuple ceinture de danseurs. L'art de la danseuse consiste alors, en retournant sur ses pas, à se démêler adroitement et à reparaître tout à coup à la tête de la file, tenant son ruban de soie. On dit que cette danse fut inventée par Thésée, à son retour de l'île de Crète, durant le séjour qu'il fit à Délos, et qu'il la dirigeait lui-même. Il voulut imiter les tours et les détours du labyrinthe. Le ruban tenu par la jeune fille, c'est le fil d'Ariane. Plusieurs écrivains tant anciens que modernes ont désigné cette danse par le nom de Grue, parce que celle qui conduisait la danse était toujours à la tête, de même que dans les bandes de grues qui, lorsqu'elles voyagent, se rangent sur deux lignes formant un angle aigu, il y en a toujours une à la tête. D'autres prétendent que ce nom de Grue avait été donné parce que ces oiseaux émigrent pour l'hiver les pays chauds, tel que la Grèce, et qu'ils s'en retournent au printemps; et que les Grecs d'autrefois comme ceux

d'aujourd'hui célèbrent le retour du printemps par des danses avec lesquelles ils imitent, tant bien que mal, l'objet dont ils sont frappés, et cet objet, c'est, dans cette saison, le départ des grues. J'avoue que, malgré l'autorité de ces écrivains, cette explication me paraît bien forcée, et la première opinion me semble plus simple et plus rationnelle. D'ailleurs des auteurs fort graves, se fondant sur des monuments, fortifient cette conjecture. Je ne vous citerai que Winckelman, qui, dans l'édition qu'il a donnée des monuments anciens, décrit un vase antique sur lequel Thésée est représenté devant Ariane, tenant le fameux peloton de fil; Ariane est habillée comme une danseuse avec le *caftas* grec qui descend jusqu'aux talons, et de ses deux mains elle tient un cordon exactement de la même manière que la danseuse, qui aujourd'hui mène la danse. Je pourrais ajouter beaucoup d'autres raisons, mais cela me mènerait trop loin; je passe à l'*arnaoute*.

« L'arnaoute est une ancienne danse militaire; elle est menée par un danseur et une danseuse, le premier tient à la main un bâton, et un fouet, il se démène, s'agite, court d'un bout de la ligne à l'autre, frappe du pied, fait claquer son fouet. Les autres le suivent, mais d'un pas plus égal et plus régulier. Les Lacédémoniens avaient, à ce que dit Lucien, une danse qu'ils appelaient *hormus;* c'était un chœur de danse composé de gar-

çons et de filles. Les premiers prenaient en dansant des postures guerrières ; les secondes suivaient leurs danseurs en faisant des pas plus doux et plus décents. Il arrive quelquefois, aujourd'hui, que c'est un joueur de lyre qui conduit la troupe, et dans ce cas les danseurs le suivent en réglant leurs pas sur le son de l'instrument. C'est cette danse que les anciens Grecs appelaient *oploplocia*, et qu'Athénée décrit ainsi : sorte de pyrrhique où l'un des danseurs joue de la lyre, où tous les autres forment autour de lui une danse mâle et guerrière.

« La *pyrrhique* était donc une danse militaire dont on attribue l'invention au roi d'Épire, Pyrrhus, si longtemps ennemi des Romains. Les danseurs y figuraient armés de toutes pièces et munis d'un bouclier. Ils représentaient des combats simulés, paraient avec leur bouclier les coups qui leur étaient portés, en portaient eux-mêmes avec beaucoup d'adresse. Sous la domination des Turcs, il n'était plus permis aux Grecs de danser la pyrrhique, l'usage des armes leur étant interdit. On voyait pourtant encore quelques vestiges de cette danse aux environs de Mistra et dans le *Mayne*, canton compris aujourd'hui dans le département de la Laconie, et habité par les Maïnotes (1).

(1) Peuplade à demi sauvage qui vit dans les montagnes, et que les Turcs n'ont jamais pu réduire. Le canton qu'ils habitent fait partie de la Laconie, vers le sud.

Les matelots et les soldats de marine que les Turcs enrôlaient bon gré, mal gré, dans les tavernes et les cabarets où ils tenaient leurs assises, passant à leur temps à manger et à boire, ne terminaient jamais la journée sans danser, aux sons des instruments, des danses militaires.

« Les Grecs habitants des campagnes ont un genre de danse fort vive. C'est un berger, jouant de la flûte ou de la musette, qui, placé au milieu des danseurs, les conduit en dansant lui-même. Autrefois, les danseurs chantaient en même temps qu'ils dansaient. Ils font encore de même, et si les villageois que nous voyons sauter sous nos yeux n'ont pas de musette, c'est probablement qu'ils ne s'attendaient pas à danser ici aujourd'hui. Cependant ne vous imaginez pas que les Grecs n'aiment que la danse; il y a bien une chose qu'ils n'aiment pas moins : c'est le jeu. J'aperçois là-bas plusieurs groupes, et je serais bien trompé s'ils ne sont composés de joueurs. »

Nos deux amis s'approchèrent alors de ces groupes : ils ne s'étaient pas trompés. « Il n'est plus question aujourd'hui, dit M. Roland, de ces jeux qu'on célébrait aux beaux jours de la Grèce; ils ont cessé avec ces temps glorieux où la puissance des Perses échouait contre les Miltiade, les Thémistocle, les Cimon; il n'y a plus, en Grèce, que les jeux domestiques, que jouent entre eux les hommes, les jeunes filles, les enfants, les

gens du peuple, et tous ces jeux sont exactement les mêmes que ceux dont jadis s'amusèrent leurs pères. Hérodote attribue aux Lydiens l'invention des jeux. Ces peuples, dit-il, souffraient depuis longtemps de la famine, et, voulant éviter tous les exercices violents qui aiguisaient l'appétit, ils inventèrent le jeu des dés et celui des osselets ; les Grecs modernes jouent encore aux osselets et aux dés. Les cent huit prétendants de Pénélope passaient leur vie à jouer au petit palet dans la cour de la maison qu'habitait cette princesse , ou bien ils jouaient à *pair ou impair :*

> ..... Plaustello adjungere mures ,
> Ludere par impar , equitare in arundine longa,

dit Horace. Peut-être se donnaient-ils les autres passe-temps dont parle le poëte, atteler des souris à un petit chariot, courir à cheval sur un long roseau (1); mais l'histoire ne le dit pas. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils employaient assez mal leur temps. Le jeu de *croix ou pile*, qui se joue aujourd'hui, s'appelait autrefois *tête ou navire, caput aut navis,* parce que la pièce de monnaie qu'on jetait en l'air portait d'un côté l'empreinte d'une tête de Janus, et représentait sur le revers un

(1) Plutarque, dans la vie d'Agésilas, et Valère Maxime rapportent qu'Agésilas et Socrate s'amusaient à courir avec des enfants, un long roseau entre les jambes. C'est à cela peut-être qu'Horace a fait allusion.

vaisseau. Le mot pile s'est incontestablement formé de *pilos*, qui signifiait vaisseau. Quant au jeu de pair ou impair, les Grecs l'appelaient ἄρτιος μὸν ; ils le jouaient avec des noix, des amandes ou des pièces d'argent ; c'est aujourd'hui la même chose.

— Dites-moi, je vous prie, dit alors Edmond, quel jeu jouent ces villageois que je vois attroupés sous ce platane touffu ; ils tiennent leurs mains fermées derrière le dos, puis ils les montrent ouvertes en partie.

— Ce jeu, répondit M. Roland, je l'ai retrouvé autrefois en Italie, en Catalogne, et dans les départements méridionaux de France, voisins des Pyrénées, ou de l'Italie. Les Grecs l'appelaient λαγχάνειν, les Latins *micare*, les Catalans, les Provençaux, etc., *mourre*. Ce jeu consiste à faire voir à son adversaire ses deux mains, avec quelques doigts seulement tendus, et les autres pliés ; il faut que ce dernier devine le nombre de doigts qu'on lui montre tendus. Les joueurs se placent d'ordinaire dans un lieu obscur ; ou bien le jeu doit se faire très-vite afin que celui qui doit deviner ne mette aucun intervalle entre l'exhibition des doigts et sa réponse. Voici des jeunes gens qui jouent à l'escarpolète. Voyez ces jeunes filles qui les regardent d'un œil d'envie, elles prendraient bien leur part de ce divertissement, si elles l'osaient ou le pouvaient. En général, toutes les

jeunes Grecques aiment ce jeu, et c'est en se balançant dans la belle saison qu'elles répètent ensemble ou alternativement les chansons qu'elles ont apprises. Les Latins appelaient ces balançoirs *oscilla*, les Grecs les appellent αἰώρας.

« Allons voir maintenant, au delà de ces joueurs de mourre, cet autre groupe d'individus rangés en cercle. Si je me trompe, il s'agit d'un jeu très-ancien dans la Grèce, maisque nous avons vu jouer dans les fêtes des environs de Paris. » Arrivés près du cercle, ils découvrirent un malheureux oiseau, attaché fort court à un piquet planté en terre; les joueurs, les yeux bandés et la main armée d'un bâton, doivent, chacun à son tour, aller vers l'oiseau, d'environ vingt-cinq ou trente pas de distance; pour gagner le jeu, il faut toucher l'oiseau avec le bâton. Le jeu de colin-maillard, qu'on appelait μυῖνδα, n'est pas moins ancien que les autres, et il se joue comme il se jouait autrefois : celui qui a les yeux bandés, tient un pot de terre à la main ; les autres joueurs viennent frapper sur le pot, en criant : « Qui tient le pot? » Celui qui se laisse saisir va prendre sa place, le bandeau sur les yeux et le pot à la main. Les jeunes filles ont un jeu à peu près semblable : une d'elles est seule au milieu de la pièce où l'on joue, toutes les autres forment un cercle, et courent autour d'elle se tenant par la main à une distance suffisante pour qu'elle ne puisse les atteindre en étendant la

main; mais elles l'agacent de mille manières, ne le faisant toutefois que du côté opposé à celui vers lequel elle est tournée. Les garçons jouent encore à cloche-pied; ils s'amusent aussi à plier les feuilles de rose, de pavot, de coquelicot, etc., et les faire claquer sur le front; si en éclatant elles font beaucoup de bruit, c'est un heureux présage. »

Les villageois et même les convives de M. Démétri avaient pris goût aux jeux et à la danse; mais comme beaucoup de préliminaires à la journée du lendemain restaient à remplir, à un signal donné par M. Démétri la danse et les jeux cessèrent. Les villageois prirent congé de la famille Démétri, baisèrent une seconde fois la main des dames, et se retirèrent en souhaitant à la fiancée toute sorte de prospérités; après quoi on remonta dans la voiture (c'était une espèce de char-à-banc), qui, traînée par quatre chevaux jeunes et vigoureux, ne tarda pas à rentrer dans Nauplie.

CHAPITRE VI.

Bains. — Costumes grecs. — Cérémonies des mariages.

Les anciens Grecs prenaient très-souvent des bains : c'était ordinairement par goût; mais dans certaines occasions, le bain était prescrit par la coutume. Les Grecs modernes ne se baignent pas moins souvent; et c'est pour eux une jouissance que les riches se donnent dans leur maison, que le peuple se procure dans les bains publics; les premiers, en sortant du bain, se jettent nonchalamment sur les sophas ou petits lits dont ils se servent à table. Les bains se prennent chauds, et telle est la force de la coutume, que les femmes elles-mêmes en font un très-fréquent usage, bien qu'elles n'ignorent pas que leur teint s'y flétrisse

promptement. Elles emploient pour se laver la tête et les cheveux une terre grasse, qui leur vient des îles et des bords de la mer Noire. Les Grecs s'en servaient autrefois pour nettoyer leur linge. Cette terre, à ce qu'ils prétendent, adoucit la peau, et ils ne manquent guère de s'en frotter le corps. Les femmes vont par troupes au bain public; parce qu'après le bain, elles dansent, chantent et causent entre elles.

Pendant que la fiancée prenait son costume de bain, tous ceux qui devaient faire partie du cortége, parents, amis, pronubes et joueurs d'instruments, se réunissaient dans une grande salle, près du vestibule. La fiancée ne tarda pas à paraître. Elle portait une robe légère, de mousseline, rehaussée de riches broderies; elle avait pour chaussure des bottines jaunes; un grand et large voile, tombant de ses épaules, couvrait tout son dos; une superbe ceinture brillait sur sa robe. Le signal du départ fut aussitôt donné. Les musiciens ouvraient la marche; venait ensuite toute la troupe des parents ou amis; au milieu d'elle, marchait d'un pas lent et mesuré la fille de M. Démétri, entre sa mère et Lucia, sa future belle-sœur; elle était suivie de plusieurs servantes portant sous le bras des paquets, des boîtes, un écrin, etc. Le jeune Démétri avait engagé fortement Edmond à être l'un des pronubes; mais Edmond s'en était défendu alléguant sa qualité d'étranger, et surtout d'Égyptien.

Eugène n'insista pas, et il laissa Edmond suivre le cortége avec M. Roland. Cet arrangement convenait mieux à Edmond, qui ne se séparait pas volontiers de celui qu'il appelait *une encyclopédie vivante*, titre que M. Roland était presqu'en état de justifier, et qu'il n'était pas fâché de pouvoir consulter, quand un objet nouveau pour lui venait frapper ses yeux.

La première question d'Edmond fut relative au bain. « D'où vient, dit-il, cette coutume de conduire la fiancée au bain la veille de son mariage, avec tant d'apparat et de cérémonie? Ne vaudrait-il pas mieux qu'elle prît un bain chez elle?

— Oui, sans doute, cela vaudrait mieux, ne fût-ce que parce qu'il y aurait une orgie de moins, car vous savez maintenant qu'il n'y a pas ici de fête qui ne finisse par l'intempérance et l'ivresse. S'amuser, se divertir, jouir de la vie, pour un Grec, c'est boire, mais boire à longs traits, à pleine coupe; c'est noyer dans le vin le jugement, la mémoire, la raison, le sentiment des bienséances et du devoir. Mais répondre à votre question d'une manière plus exacte, cela m'est impossible; tout ce que je peux vous dire, c'est que cette coutume, dont l'origine m'est inconnue, se trouve indiquée par des auteurs très-anciens.

« Vous voyez toutes ces suivantes portant des paquets; ces paquets renferment des sandales ou pantoufles pour leur maîtresse, ses pierreries,

ses bijoux et un costume nouveau pour la sortie du bain.

« Ces bottines jaunes, continua M. Roland, ne diffèrent des souliers ordinaires que par le quartier de derrière, montant jusqu'à la cheville du pied. Cette forme très-ancienne est commune aux deux sexes; seulement les souliers des femmes étaient noirs et très-luisants, comme saint Jean-Chrysostôme le reproche à celles de son temps; c'est la couleur seule qui a changé. Si en des temps moins anciens, elles ont adopté le jaune, on ne peut croire que ce soit par l'effet d'une détermination réfléchie; quelque caprice de la mode aura seul occasionné ce changement. Du reste, les Grecques ne mettent leurs souliers ou brodequins que lorsqu'elles sortent pour aller un peu loin, parce qu'à la porte de la chambre où elles se tiennent elles ont des pantoufles pour la maison, ou même pour la promenade au jardin. Les Grecques ont aussi des sandales ou pantoufles de bois très-ornées. On y voit souvent de la nacre incrustée ou des broderies en relief; cette chaussure les fait paraître plus grandes, car elle les élève au moins de trois pouces, et il est fort probable que c'est l'ancien cothurne que les Grecques ont conservé. On voulait autrefois qu'une jeune personne fût de haute taille ou que du moins elle parût l'être. Les Grecs, dit Juvenal, appellent pygmées les petites femmes; il faut que pour leur plaire elles se his-

sent sur des cothurnes. Ces cothurnes, selon Winckelman, ont de hauteur cinq divisions du palme romain, revenant à trois pouces six lignes. Comme cette mesure a été prise sur une statue de la ville Borghèse, représentant la muse tragique, on peut conclure de là que les acteurs qui jouaient autrefois les tragédies de Sophocle, qu'on dit être l'inventeur de ce genre de chaussure, n'étaient ou ne paraissaient pas aussi grands que certains passages d'auteurs anciens semblent l'indiquer. Cette grande taille des acteurs ne pouvait d'ailleurs avoir rien d'extraordinaire pour les Grecs, qui se grandissaient aussi par le même moyen, et comme le font encore les Grecques, beaucoup moins pourtant depuis les changements nés de la révolution.

« Puisque nous en sommes aux ajustements des femmes, continua M. Roland, je vais vous parler de la ceinture, article très-essentiel de la toilette d'une jeune Grecque. Celle que porte la mariée est richement brodée : l'agrafe qui lui sert d'attache est de pierres précieuses au milieu desquelles brille, si je ne me trompe, un gros diamant. Par là, vous devez concevoir que les Grecques font en toute occasion de la ceinture un de leurs plus beaux ornements. Quoique la ceinture soit plus particulièrement un ornement des femmes, les hommes en portent aussi, et, de même que dans la Catalogne et dans plusieurs autres contrées, ils s'en servent pour y placer leur argent ou d'autres

objets précieux. Cet usage ne s'est point perdu; les Grecs modernes ne marchent jamais sans ceinture.

« Le voile fait aujourd'hui, comme il faisait jadis, une partie essentielle de l'habillement des femmes de tout âge et de toute condition : seulement le voile des esclaves était beaucoup plus long, c'est maintenant le voile des servantes qui le remplace. Le voile couvrait la tête et une partie du corps, il en est de même aujourd'hui; mais le voile grec ne cache pas le visage, comme celui des femmes turques; aussi, lorsque les Grecques sortent et qu'elles craignent d'être vues, elles se servent toujours du voile turc. Au reste, ce n'étaient pas seulement les Grecques qui portaient des voiles, les femmes des Hébreux, des Perses, et de presque tous les peuples de l'Orient en portaient aussi.

« Il paraît que vers le même temps les hommes se servaient aussi de voiles. Comment expliquer autrement ce fameux tableau de Timante représentant le sacrifice d'Iphigénie? Tous les assistants donnent les signes d'une douleur profonde; mais le peintre, ne pouvant sans doute exprimer à son gré toute celle d'Agamemnon, le représente le visage couvert d'un voile. Des traces bien sensibles de cette coutume se retrouvent chez les Grecs modernes; car ils portent, l'hiver surtout, une espèce d'écharpe sur le cou, dont ils se font un voile pour

se garantir de la pluie et du vent. On sait d'ailleurs que les anciens peintres, de même que les poëtes, étaient d'une grande exactitude pour la représentation des costumes. Le voile des dames grecques est ordinairement de mousseline, tissu d'or aux extrémités; tel est le voile que porte Hermione, fille d'Hélène, au moment où elle s'aperçoit de la fuite de sa mère, et qu'elle déchire dans sa douleur cette partie de son costume. Ce voile est toujours blanc, celui des femmes du commun et des servantes est de la même couleur, mais tout uni et sans tissu d'or. Outre le voile, les femmes ont aussi une écharpe, mais beaucoup plus fine que celle des hommes. Dans le mauvais temps elles la font passer par-dessus le voile. Si, lorsqu'elles entrent dans une maison, elles ôtent leur voile, c'est signe qu'elles veulent y passer une partie du jour; quand elles ne veulent y rester qu'un moment, elles le gardent; c'est à peu près ce que font nos dames avec leurs chapeaux, leurs écharpes et leurs châles, lorsqu'elles vont voir des amies ou des connaissances chez qui elles se proposent de passer la soirée.

« La coiffure est encore pour les femmes un article essentiel de leur toilette; il faut qu'elle soit disposée de manière à ce que le voile se puisse placer commodément. Elles ont donc plusieurs sortes de coiffures plus ou moins ornées, mais toujours peu élevées. Elles mettent ordinairement

sur le front une petite plume noire ou de couleur, arrondie en boucle; sur le dessus de la tête est presque toujours une autre plume de héron; quelquefois les cheveux tombent en tresses sur leurs épaules, plus souvent elles les roulent autour de la tête ou elles y mêlent des fleurs, des tours de perles, des pierreries. Elles se plaisent à se couronner de roses, de jasmin, de boutons d'or; elles aiment surtout à voir briller les diamants à côté des fleurs. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces mêmes femmes qui aiment passionnément les bijoux et la parure ne les portent que très-rarement dans les rues. Quand elles vont un peu loin, une de leurs servantes les apporte dans une boîte, et elles les mettent avant d'entrer dans la maison où elles se rendent; elles ont soin de les ôter quand elles se retirent, c'est un usage qui remonte à des temps très-reculés. La suivante de Thaïs, dans Térence, dit de sa maîtresse qu'elle vient d'ôter ses bijoux et de les lui donner à garder. Cela signifie, ajoute-t-elle, qu'elle ne tardera pas à revenir et qu'aussitôt qu'elle pourra elle se retirera de là :

> Hoc est signi : ubi primum poterit,
> Sese illinc subducat, scio.

Si notre fiancée porte des chaînes d'or autour de son cou, des pendants d'oreilles, des bagues à ses doigts, c'est qu'il est question ici d'une sorte

de marche triomphante, où il faut qu'elle soit vue de tous dans ses plus beaux atours.

« Cette servante qui marche derrière elle, ne porte qu'un éventail; cet éventail est fort grand, arrondi, et composé de plumes de paon; il y a au milieu un petit miroir et le manche est d'ivoire. Aujourd'hui comme autrefois, cet éventail sert tantôt à donner de l'air, tantôt à garantir du soleil; mais voilà justement qu'on va s'en servir, la servante le déploie; elle le tient sur la tête de sa maîtresse pour empêcher le soleil de l'incommoder. La mode et la forme de cet éventail sont d'une haute antiquité, et plusieurs passages d'Athénée, de Pausanias, de Térence, etc., prouveraient au besoin cette assertion. »

Le bain n'était que pour la forme; la fiancée n'y resta que quelques minutes; mais la toilette fut longue. Beaucoup de Grecs désœuvrés, et le nombre en était assez grand, avaient suivi le cortége, et ils attendaient dans la rue pour voir sortir la fiancée avec le nouveau costume sous lequel elle allait paraître; plusieurs habitantes des rues par où elle avait passé, et qui s'étaient bien vite placées sur la porte de leurs maisons, avaient également cédé à un mouvement de curiosité; elles assiégeaient les avenues de la maison des bains. Les curieux ne furent pas trompés dans leur attente; la robe, le voile, l'écharpe étaient tout brillants d'or. Ses cheveux tombaient en

partie en tresse sur les épaules ; l'autre partie, relevée au-dessus du front, était retenue par une superbe agrafe de diamants ; un collier de grosses perles orientales descendait en deux ou trois doubles sur la poitrine ; des brillants suspendus aux oreilles renvoyaient au loin leurs éclatants reflets ; les doigts étaient garnis de bagues.

On rentra chez M. Démétri dans le même ordre de marche, mais il fallut passer par d'autres rues pour rendre plus de personnes témoins du luxe asiatique qui avait présidé à la toilette de la fiancée. Pendant que celle-ci prenait un costume plus simple pour le reste du jour, tous les hommes passèrent dans un salon particulier pour y attendre, en conversant, le repas du soir. Il n'y avait pas longtemps que tous les invités s'y trouvaient réunis, lorsqu'un grand bruit de voix, qui se fit entendre à une extrémité de la salle, piqua la curiosité d'Edmond. Il crut qu'on s'y querellait. Il vit en effet plusieurs personnes faisant de grands gestes, et, au ton animé des paroles qui s'échangeaient entre elles, il était bien permis de croire qu'il y avait plus qu'un simple entretien. M. Roland le détrompa : « Ces gens-là causent, lui dit-il, c'est leur manière. L'ancienne vivacité grecque n'est pas éteinte ; c'est toujours la même abondance de pensées et de saillies, la même chaleur de style, la même facilité d'expression ; mais c'est aussi le même entêtement dans la dispute,

la même irritabilité, et, par-dessus tout cela, la même légèreté d'humeur. Chez les filles, et en général chez les femmes, c'est autre chose. On dirait qu'elles ont fait toute leur étude de la rhétorique, tant les figures leur sont familières; elles font surtout grand usage de l'hyperbole, et, dans ce qu'elles disent, elles exagèrent toujours ce qu'elles ont entendu, ce qu'elles ont vu, ce qu'elles sentent. Leur langue, au surplus, douce, riche, expressive, se prête merveilleusement à l'exagération. Cette langue, qu'on distingue de l'ancienne par l'épithète de vulgaire, est loin, toutefois, d'égaler en noblesse et en pureté l'idiome d'Hésiode, d'Homère et des grands écrivains venus après eux; car elle a reçu beaucoup de mots du latin, de l'italien et du turc, et ces mots ont si bien pris racine dans la langue, qu'il ne serait pas possible aujourd'hui de les en séparer. Cela me fait craindre que le grec classique ne soit pour toujours une langue morte. Très-peu de Grecs aujourd'hui seraient en état de s'entretenir avec un Athénien du siècle de Périclès; et la marchande d'herbes qui, à deux ou trois mots prononcés par Thémistocle, reconnut qu'il était étranger, demanderait peut-être à nos Grecs d'aujourd'hui s'ils viennent de la Scythie. D'ailleurs, de même que la langue, par ses modifications diverses, donne la mesure des progrès d'une nation ou de sa décadence, de même l'état politique d'une na-

tion peut faire juger de celui de la langue. Ainsi, on a beau dire aujourd'hui, la Grèce libre, la Grèce régénérée, je cherche vainement la Grèce de Miltiade résistant à toute la puissance des Perses, et je doute fort que cette Grèce régénérée reprenne jamais son ancienne importance. Les grands événements ne se reproduisent pas; ce n'est pas du moins de la même manière. Rome n'a pas eu deux siècles d'Auguste. De là je conclus que le grec vulgaire ne montera jamais au degré de pureté du grec classique, quoiqu'il en ait conservé le nombre et l'abondance. Il faut convenir même que les Grecs qui ont de l'éducation, prononcent d'une manière beaucoup plus douce que la nôtre. On ne peut nier que le peuple, abruti par la servitude, n'ait altéré la langue primitive par l'introduction de mots appartenants à celle de leurs maîtres; il a pu aussi décliner et conjuguer les noms et les verbes d'une manière moins compliquée (remarquez que le grec vulgaire n'a plus ni aoristes ni duels), mais il me semble que les oreilles athéniennes ont dû conserver par tradition l'ancien mode de prononciation, et cette prononciation est toute différente de celle qu'on donne en France dans les colléges. Ce qui, ce semble, doit trancher la difficulté, c'est qu'il ne saurait y avoir ici de meilleurs juges que les Grecs modernes, j'entends ceux qui sont instruits. Dites-moi, je vous prie, si Virgile et Horace, revenus

au monde, entendaient réciter leurs vers par des Parisiens, ne croyez-vous pas qu'ils diraient avec raison : Que nous veulent ces gens-là? nous n'entendons pas la langue des Scythes. Eh bien ! je crois que si Pindare ou Anacréon s'entendaient estropier par la prononciation de nos colléges, ils ne seraient pas extrêmement satisfaits. Le prince Cantemir, dans son histoire de l'empire ottoman, parle d'une académie grecque et des savants qui en faisaient partie. On y veillait spécialement à la conservation de la pureté de la langue. De notre temps, les Grecs bien élevés se piquent sur ce point d'une grande susceptibilité. Ils ne pardonnent pas plus les fautes de langage que ne le faisaient leurs pères. Cela me rappelle le trait du philosophe Démonax rapporté par Lucien. Il entendait un Grec parler mal sa langue et il en paraissait indigné ; le Grec, qui cherchait à se faire valoir, lui dit que l'empereur venait de le faire citoyen romain. J'aimerais mieux pour vous, répondit le philosophe, qu'il eût pu vous faire citoyen d'Athènes.

« Nos Grecs aiment beaucoup les fables et les proverbes ; en cela ils ressemblent à leurs ancêtres, car ceux-ci étaient fort sententieux, et à tout propos ils citaient un proverbe, auquel ils ne manquaient guère d'ajouter : Le Sage a dit cela : Λυκον εἰδῆς, fait dire Théocrite à un de ses personnages : Vous avez vu le loup ; et il ajoute : ο ςοφὸς ἐιπεν, le

Sage a dit cela. Ainsi on attribuait alors tous les proverbes aux philosophes, c'est-à-dire à ceux qui faisaient leur principale étude de la morale, et dont les préceptes respiraient la plus haute sagesse; ce qui, soit dit en passant, était vrai d'un petit nombre, mais ne pouvait se dire de beaucoup d'autres. Les Grecs modernes placent le refrain obligé de leurs ancêtres en tête de leurs proverbes. Ainsi un père dit à son fils pour l'encourager: Mon fils, il ne faut point perdre patience, on ne réussit pas toujours du premier coup, mais avec un travail assidu, on finit par vaincre la difficulté. C'est là le *labor omnia vincit improbus* de Virgile; dit M. Roland en s'interrompant, comme pour ne pas perdre une aussi bonne occasion de citer: puis reprenant le discours du père à son fils: *Voici ce qu'a dit le Sage: Il plante dans le temps une vigne, et avec le temps le verjus devient du miel.* Ce proverbe était connu dans la Grèce, car les Turcs l'avaient pris pour eux. Les proverbes sont en vers rimés, les Grecs ont reçu la rime des Vénitiens. »

Le jour du mariage, dès le matin, des bateleurs, des sauteurs, des baladins s'étaient établis dans la cour de la maison, et ils amusaient les invités par leurs tours de force et d'adresse; des tables étaient dressées sur la double galerie de la cour. M. Démétri avait fait ouvrir la porte d'entrée de sa maison, afin que tous les voisins, et même tous

ceux que le hasard attirerait de ce côté, pussent non-seulement jouir du spectacle des saltimbanques, mais encore s'asseoir aux tables qui leur étaient destinées. Plusieurs domestiques étaient occupés à servir tous ceux qui se présentaient, tandis que d'autres invitaient les passants à entrer.

Vers les dix heures du matin, tout étant disposé pour le départ, la fiancée se montra précédée et suivie de plusieurs femmes. Des danseurs et des joueurs d'instruments ouvraient le cortége ; après eux venait un chœur nombreux de chanteurs, qui répétaient tant bien que mal des chants d'hyménée. Après ce chœur, marchait une partie des invités, précédant la fiancée, chargée d'ornements de prix, soutenue par sa belle-sœur Lucia d'un côté, et par Zoé de l'autre ; Mme Démétri les suivait avec quelques dames grecques de sa connaissance. Ce premier groupe était terminé par une cohue de servantes, qui portaient des boîtes, des éventails, etc. On voyait, après les servantes, le fiancé qu'accompagnaient son père et son beau-frère. Phérécrate, M. Démétri, ses deux hôtes, tout le reste des invités formaient un troisième groupe, que suivait un second chœur de chanteurs et de musiciens.

Il fallut assez de temps pour arriver chez le démogéronte (maire) chargé de constater le mariage civil. De là, et toujours dans le même ordre, on se rendit à l'église pour la bénédiction nuptiale ;

mais avant d entrer dans l'église, le fiancé s'était placé à côté de Chloé. L'un et l'autre portaient une couronne de fleur, un prêtre était venu les recevoir à la porte du temple; il les conduisit à l'autel, où déjà les attendait le prêtre célébrant. La messe commença; le prêtre prit les deux couronnes, donna celle de l'époux à l'épouse, et celle de l'épouse à l'époux. Cet échange de couronne n'est que la continuation d'un ancien usage, et la couronne autrefois était si fort de l'essence du mariage, que Claudien, dans son poëme de *l'Enlèvement de Proserpine*, dit qu'au moment où elle fut enlevée par Pluton, elle s'amusait à cueillir les fleurs, que l'aurore et le zéphyr faisaient naître sous ses pas, se préparant ainsi, dit-il, sans le savoir, une couronne pour le triste hyménée qui l'attendait.

> Nunc sociat flores, seseque ignara coronat.
> Augurium fatale tori.

Il n'est pas nécessaire de dire que ces couronnes étaient autrefois consacrées à quelque divinité; elles sont aujourd'hui bénites par le prêtre.

Après que celui-ci eut fait les prières accoutumées, il présenta aux nouveaux époux une coupe pleine de vin. Tous deux y burent; la coupe fut ensuite présentée au parrain, à la marraine et aux témoins du mariage. C'est encore là un usage dont l'origine remonte à plusieurs siècles avant

l'ère vulgaire. La coupe était en quelque sorte le sceau de l'alliance et du contrat. Après les époux et les témoins, les parents, les amis, les conviés buvaient à leur tour. C'était ordinairement le père de la mariée qui donnait la coupe à son gendre; celui-ci l'emportait chez lui.

Autrefois, quand les cérémonies du mariage étaient terminées, la nouvelle épouse se couvrait d'un voile rouge, quelquefois jaune pour aller chez son mari. Aujourd'hui le voile est blanc et rejeté en arrière, afin qu'elle puisse montrer ses parures; tout ce qu'elle peut faire, c'est de marcher les yeux baissés. Mais un ancien usage que les modernes ont conservé, c'est de porter devant les époux, le jour du mariage, un flambeau allumé; ce flambeau, qu'au retour de l'église on porte dans la chambre nuptiale, doit y rester allumé jusqu'à ce qu'il s'éteigne de lui-même; s'il venait à s'éteindre par accident, on en tirerait un mauvais présage. Les Béotiens conduisaient la nouvelle épouse chez son mari, dans un char dont l'essieu était de bois. Lorsqu'elle était entrée dans la maison conjugale, on brûlait l'essieu sur le seuil de la porte, comme pour dire à l'épouse qu'elle ne devait plus le franchir. Cet usage n'existait que dans la Béotie, mais tous les autres peuples de la Grèce avaient une coutume plus extraordinaire encore, il fallait qu'en entrant pour la première fois chez son mari, l'épouse ne touchât pas, même

du bout du pied, le seuil de la porte. Pour éviter cet accident, qui devait attirer sur la maison de grands malheurs, les compagnes de la mariée la soulevaient dans leurs bras pour lui faire franchir le seuil fatal. Des femmes ou des parents soutiennent encore la mariée, mais à la pratique insensée de leurs ancêtres les Grecs modernes en ont substitué une autre encore plus ridicule. Ils placent sur le seuil un crible recouvert d'un tapis, et c'est en marchant sur ce crible que la mariée entre dans la maison. Pour que l'épreuve soit censée heureuse, le crible doit céder sous le poids. Celui qu'on avait préparé chez Phérécrate créva sous les deux pieds de Chloé.

Quand le cortége fut arrivé à la maison de Phérécrate, les chœurs des chanteurs, les joueurs d'instruments et même les baladins s'installèrent, comme le matin, dans la cour, dans les galeries et quelques pièces contiguës qu'on leur abandonna. Alors un chanteur seul se fit entendre; il chantait, en s'accompagnant de la lyre, l'épithalame des mariés, dont il avait lui-même fait les vers et la musique.

Nos deux amis entendirent à ce moment un grand bruit qui s'éleva vers la porte du salon; c'était le marié distribuant des poignées de dragées à tous ceux qui assistaient à sa noce ou qui l'étaient venus voir. « Cette distribution de dragées, dit M. Roland, se rapporte probablement à

l'ancien usage de distribuer des noix ; *sparge*, *marite*, *nuces*, disait Virgile. Cela signifiait, suivant les commentateurs, que l'époux renonçait, à dater de ce jour, aux amusements de l'enfance. »

Le repas de noces ne fut à peu de chose près qu'une répétition de celui de la veille ; seulement les deux archondas s'observèrent mieux ; car ils voulaient conserver leur raison, pour assister comme acteurs à l'un des jeux qui se préparaient pour le soir ; il s'agissait de la *course aux flambeaux*. Aussitôt le repas terminé (il était presque nuit), tous ceux qui s'étaient présentés pour la course, armés chacun d'un flambeau qu'ils vinrent allumer au flambeau d'hyménée, se rendirent en pompe et au son des instruments à l'hippodrome, et de l'hippodrome à une promenade qui offrait une assez longue carrière à parcourir. Il s'agissait pour gagner le prix, qui se composait d'abord de tous les enjeux des joueurs et d'une superbe coupe d'argent fournie par le marié, d'arriver le premier au but, tenant à la main le flambeau allumé. L'un des archondas et Eugène Démétri, le premier grâce à sa grande taille, le second par sa légèreté et aussi par son adresse à ce jeu, avaient laissé derrière eux tous leur concurrents. Arrivés l'un et l'autre à vingt pas du but, Eugène, opposant au souffle du vent la tête de son flambeau de manière que la flamme rejetée en arrière s'étendait circulairement sur la mèche, et redoublant de

vitesse, prit sur son antagoniste deux ou trois pas d'avance ; c'était presque la partie perdue pour l'archondas car dix pas encore et l'on touchait au but. Alors, emporté par le dépit et la honte d'être vaincu, il jeta de colère son flambeau en avant, comptant peut-être que, libre de cet embarras, il pourrait en deux élans franchir l'espace qui restait encore. Le flambeau mal dirigé alla toucher la borne, mais il arriva éteint, et sa mèche, rudement heurtée, fit jaillir sans se rallumer une infinité d'étincelles. Eugène s'était aperçu de l'acte presque désespéré de l'archondas, mais il ne voulut pas même laisser au noble Athénien la gloire d'être arrivé au but en même temps que lui. Parvenu à six pas de distance, et sans changer la direction de son flambeau d'où sortaient toujours de longs jets d'une vive flamme, il franchit d'un seul bond tout l'espace qui le tenait encore séparé du but, ce qui le fit arriver deux ou trois secondes avant l'archondas, qui d'ailleurs avait éteint son flambeau. Aussitôt mille voix crièrent : Vive Eugène Démétri ! il a seul mérité le prix ! Il fut ramené en triomphe par tous ses concurrents, qui n'étaient pas fâchés d'être vaincus par lui, mais qui n'auraient pas voulu l'être par l'archondas. Tous ceux qui avaient assisté à la course se joignirent à ce cortége ; ils avaient même improvisé des chants de victoire, avec lesquels ils l'accompagnèrent jusqu'à la maison de Phérécrate, qui fit apporter

sur-le-champ plusieurs brocs de vin, des gâteaux et deux énormes bassins remplis de dragées. Quand on eut fait honneur par de copieuses libations au vin de Phérécrate, quelques voix s'élevèrent, demandant comme une faveur la permission de voir un instant la mariée, ce qui fut accordé ; tout se passa du reste avec beaucoup de décence ; quelques-uns obtinrent la faveur de baiser la main de la mariée, d'autres touchèrent seulement le bas de sa robe, après quoi ils se retirèrent en criant : Vivent les jeunes époux ! vive Eugène Démétri !

On avait bu, on avait chanté, on avait assisté à des jeux : il ne manquait plus que la danse pour terminer la journée. Les musiciens se mirent aussitôt à jouer des airs de danse. Au bout de quelque temps, Phérécrate et M. Démétri se présentèrent au milieu de la salle ; ils annoncèrent que toutes les cérémonies d'usage étaient accomplies, et ils remercièrent tous les conviés, tant en leur propre nom qu'en celui des mariés, de l'honneur qu'ils leur avaient fait d'assister à la noce, c'était inviter poliment les assistants à se retirer ; il était temps d'ailleurs, car une heure du matin venait de sonner ; M. Roland et son élève attendirent la famille Démétri. Quand ils furent retirés dans leur chambre, Edmond, que tous les événements de la journée avaient vivement ému, ne se sentant aucune envie de dormir, se mit à faire à M. Roland

plusieurs questions, et le bon M. Roland, qui ne haïssait pas trop les entretiens où il avait le principal rôle, ne se fit pas prier pour répondre.

La première demande d'Edmond se rapportait à la coutume qu'ont les Grecs de se raser la tête, ou tout au moins tout le devant pour ne laisser croître que les cheveux de derrière. « Tout ce que je puis vous dire là-dessus, dit M. Roland, c'est que, dans les temps très-anciens, les Grecs conservaient leurs cheveux, auxquels ils attachaient des ornements d'or. A qui ont-ils emprunté leur coiffure et leurs bonnets, si bien faits pour couvrir des têtes rases ? c'est ce que j'ignore. Est-ce pour se soustraire à l'inconvénient d'une épaisse et lourde chevelure pendant la saison des chaleurs ? cela est possible, mais je n'affirme rien. Auraient-ils voulu imiter les Thraces et les habitants de Négrepont ? ceux-ci se font raser le haut et le devant de la tête et ne laissent croître que les cheveux de derrière ; coutume très-ancienne, car Homère appelle les Abantes, habitants de l'île d'Eubée, ἐπισθε κομόωντας, chevelus par derrière. Plutarque ajoute que Thésée se fit couper les cheveux comme les Abantes, lorsqu'il arriva chez ce peuple, et ce genre de coiffure fut appelé dans la suite *théséide*. Ce serait donc la théséide qui serait encore en usage chez les Grecs. Chez les Abantes, dit encore Plutarque, cet usage était né du besoin d'empêcher leurs ennemis de les saisir par les cheveux lorsqu'ils venaient à se joindre dans un combat.

Les Suèves, peuples de la Germanie, avaient une coutume à peu près semblable. Ils laissaient, il est vrai, croître leurs cheveux, mais ils les relevaient et les nouaient au sommet de la tête; c'était pour le même motif que les Abantes. Il en était de même chez les Huns, qui coupaient tous les cheveux du devant, et laissaient pendre les autres derrière eux. Ce fut ainsi que les Bleus, membres d'une des factions du cirque, au temps de Justinien (1), se coupèrent les cheveux pour se distinguer de leurs adversaires. »

La seconde question d'Edmond roulait sur l'habitude qu'ont aujourd'hui les Grecs de ne pas dire un mot, de ne pas avancer un fait, une assertion quelque minutieuse qu'elle soit, sans l'accompagner de serments et d'imprécations. « C'est encore là, dit M. Roland, une partie de l'héritage que les Grecs ont reçu de leurs pères; mais, malgré toute la profusion de serments qui accompagnaient presque chaque mot, les Grecs avaient, comme ils l'ont encore, la réputation de fourbes et de menteurs; on disait autrefois *Græcia mendax*, on dit aujourd'hui *faux comme un Grec*. Quelle confiance en effet peuvent inspirer des serments qu'on entend mille fois le jour pour les choses les plus indifférentes? Aussi la foi des Grecs, placée au même rang que la foi punique, a-t-elle toujours passé dans l'opinion pour fort suspecte. Ce n'est

(1) Les Verts et les Bleus, qui avaient pris parti pour et contre certains athlètes; Justinien soutenait les Bleus.

pas qu'il ne se soit trouvé des Grecs fidèles observateurs d'un serment; mais ce sont des exceptions. Périclès refusa de faire un faux serment, bien qu'il s'agît d'un objet essentiel pour celui qui l'en priait. Je suis disposé à tout faire pour mes amis, dit-il, mais pour mes amis je n'offenserai point les dieux. Quiconque se parjure, fait dire Pausanias à la pythie interrogée par Glaucus, attire la colère céleste sur lui, sur ses enfants et sur leurs descendants.

« Les Grecs jurent sur leur Dieu, sur leur âme, sur leur propre tête, sur la tête de ceux auxquels ils s'adressent; les pères et les mères jurent sur la vie de leurs enfants; on jure surtout par ses yeux. Un Grec irrité, jurant par ses yeux, présente vivement sa main ouverte à son interlocuteur, comme s'il voulait lui crever les yeux. Ce qu'on peut regarder comme singulier, c'est que les Grecs, qui, en faisant un serment, sont bien convaincus que cela ne les engage à rien, exigent le même serment des autres, comme s'ils étaient persuadés de son inviolabilité. C'est cependant ce même peuple qui s'est fait en tout temps un jeu du parjure, qui témoigna énergiquement son indignation lorsqu'il entendit Hippolyte sur le théâtre d'Athènes s'écrier : « Ma langue a prononcé un serment; mon cœur ne l'a pas ratifié. » Je dois ajouter, en terminant sur ce point, que les femmes jurent plus souvent que les hommes, et pour des sujets encore bien plus futiles. »

CHAPITRE VII.

Pêche. — Navigation. — Commerce.

La veille du jour que M. Roland et son élève avaient fixé pour leur départ de Nauplie, ils se rendirent sur le bord de la mer pour voir rentrer les bâtiments, qui étaient allés à la pêche du thon. Ce poisson, que les anciens regardaient comme le plus gros et le meilleur de la Méditerranée, est pour les habitants du Péloponèse d'une grande ressource, soit comme objet d'exportation, soit comme fournissant un aliment sain et d'un goût agréable. Vers la fin de l'hiver, les thons entrent dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, parcourent cette mer dans toute sa longueur, remontent l'Archipel, s'enfoncent dans le détroit des

Dardanelles et terminent leur voyage dans la mer Noire. Et ne croyez pas que ce soit d'aujourd'hui seulement que les Grecs se livrent à la pêche, car elle est le sujet d'un des plus beaux poëmes grecs qui nous soient parvenus. L'empereur Caracalla fit donner au poëte Oppien, son auteur, un écu d'or pour chaque vers, et c'est là probablement ce qui a fait appeler *vers dorés* ceux de ce poëme.

On devine pourquoi l'agriculture a été tout à fait négligée dans la Grèce, ses habitants se sont toujours scrupuleusement attachés aux procédés hérités de leurs pères, et il n'est pas possible avec cette méthode de faire de grands progrès; et depuis qu'en tombant sous le joug musulman ils ont dû renoncer à tout moyen d'amélioration, de peur d'exciter la cupidité de leurs maîtres, ils n'ont demandé à la terre que ce qui était nécessaire pour leur subsistance. Il n'en a pas été de même pour la pêche, qui, n'occupant guère que des mains serviles, a pu cacher ses produits aux regards curieux, et qui d'ailleurs, n'étant ni sans fatigue ni sans danger, était abandonnée aux classes peu fortunées, pour qui le travail est une condition d'existence.

Du reste, les pêcheurs grecs dont il est parlé dans l'histoire ou dans les anciens monuments, se retrouvent encore sur les mêmes côtes, pourvus des mêmes engins; et, comme autrefois, il se fait sur tout l'Archipel des pêches très-abondantes.

Chez les anciens, les pêcheurs avaient des mœurs fort simples. « Deux pêcheurs, dit Théocrite, couchés dans leur cabane sur un lit de jonc, la tête appuyée contre les branches qui en forment les côtés, ont autour d'eux les instruments de leur profession, des roseaux, des nattes, des corbeilles, des lignes de crin, des lacets, une vieille barque posée sur des rouleaux, c'est là tout leur bien. Ils n'ont autour d'eux aucun voisin ; la mer amène ses flots jusqu'au pied de leur cabane ; la lune n'est pas encore au bout de sa carrière que l'amour du travail les réveille. » Aujourd'hui, après une pêche heureuse, le pêcheur se livre au repos et à la joie avec sa famille. Quelquefois, après plusieurs jours de fête, impatient de reprendre son travail, il prépare sa barque et ses filets; si les vents contraires le retiennent malgré lui dans le port, il s'enveloppe de l'épais vêtement qui le couvre, et, couché dans le fond de sa barque, la tête dans ses mains, il flotte auprès du rivage, attendant que le vent ou l'orage ait cessé.

Les Grecs, a dit Athénée, ont été bien longtemps sans manger de poisson, mais ce n'est pas, comme on l'a dit, par imitation des Égyptiens. Si les Égyptiens s'abstenaient de poissons, c'était parce qu'après avoir tué son frère Osiris, Typhon avait jeté ses membres dans le Nil, et que les poissons les avaient dévorés. Si les Grecs, au temps de la guerre de Troie, n'en mangeaient pas, comme le dit Ho-

mère, c'était parce que les guerriers s'en abstenaient comme d'une nourriture trop délicate. Ménélas, dans l'Odyssée, retenu par le mauvais temps dans l'île de Pharos (1), excuse ses compagnons d'avoir pêché à la ligne, parce que la faim les oblige à user de tous les aliments que la fortune leur fait trouver. Les thons, au reste, marchaient quelquefois par troupes si nombreuses, que, s'il faut en croire Pline, les Grecs de la flotte d'Alexandre, se voyant suivis par une de ces troupes qu'ils prirent pour une flotte ennemie, rangèrent leurs vaisseaux en bataille pour les combattre.

Avant la pêche du thon, les anciens offraient un sacrifice à Neptune, pour le prier d'éloigner de leurs filets le poisson *xiphias* qui les déchirait (2). Après la pêche, ils offraient au dieu un second sacrifice pour le remercier. Les Grecs modernes craignent beaucoup le xiphias, qui est encore très-abondant sur leurs côtes.

Il est probable que les pêcheurs furent les premiers navigateurs de la Grèce. D'ailleurs la situation de leur pays, au milieu des eaux, faisait pour eux de la navigation un art nécessaire. L'expédition des Argonautes, et la guerre de Troie, si elles

(1) Sur laquelle fut bâti, au temps des Ptolémées, le fameux phare d'Alexandrie.

(2) Ce poisson s'appelle en français *espadon*, en anglais *sword-fish*, c'est-à-dire poisson à épée, parce qu'il set armé, sur le dos, d'une épine aiguë et tranchante comme une épée.

ont eu lieu réellement, ce dont plusieurs savants anglais paraissent douter, principalement sir W. Jones, prouvent assez que les Grecs ont eu des vaisseaux de bonne heure; mais quels vaisseaux? Le cabotage fut certainement le premier objet de leurs courses maritimes; aller d'une île de l'Archipel à l'autre, et des îles au continent, pour faire l'échange de leurs denrées superflues contre celles qu'ils n'avaient pas, c'était là toute leur navigation, tout leur commerce; et pour cela ils n'avaient besoin que de barques. Pendant le siége de Troie, les habitants de Lemnos envoyaient leur vin au camp des Grecs sur leurs vaisseaux, et les Grecs donnaient en échange du fer, des peaux, etc., à ce que rapporte le chantre d'Achille.

« Homère, qui parle de ce commerce, dit alors Edmond, et qui a tant et si bien décrit tout ce qui existait de son temps, aurait dû donner la description des vaisseaux grecs qui allèrent au siége de Troie. Il me semble que de même qu'Horace l'a dit plus tard pour lui-même : j'ai élevé un monument plus durable que l'airain.....

— Oui, oui, je sais, dit M. Roland en l'interrompant; *exegi monumentum ære perennius;* mais continuez, je vous prie.

—Eh bien! reprit Edmond, Homère, qui sentait son génie, devait prévoir qu'il écrivait pour la postérité; et s'il en est ainsi, comme je le pense, n'aurait-il pas fait sagement de nous donner des

descriptions exactes de tout ce qui pouvait intéresser ceux qui lisaient après lui ses poëmes.

— Il aurait été bien avantageux sans doute, repartit M. Roland, qu'Homère eût mis dans ses poëmes ce que vous regrettez de n'y pas trouver, lui surtout qui avait l'art d'embellir et d'agrandir par l'expression les plus petites choses. Mais songeons qu'Homère était poëte, poëte épique et non didactique et descriptif, et à ce titre il pouvait très-bien se dispenser d'une description fort aride. Le Camoëns dans son beau poëme ne fait pas celle du vaisseau qui emportait Gama; il ne dit pas s'il était à voile ou à rames, à deux ou trois ponts, à deux ou trois mâts. Je pourrais citer d'autres exemples, mais revenons à Homère et aux Grecs. Homère, qui entre dans un très-long détail sur la composition de l'armée grecque, sur les cent peuples qui sortirent du Péloponèse, de l'Attique et de la Thessalie, porte à onze cent quatre-vingt-six le nombre des vaisseaux qui abordèrent sur les rivages de l'Asie; Thucydide en compte douze cents, d'autres réduisent ce nombre à mille; mais ces vaisseaux n'étaient pas autre chose que des barques sans pont, comme celles dont se servaient les pirates. Quant à leurs dimensions, les plus grandes, fournies par les Béotiens, pouvaient porter cent-vingt hommes; les plus petites, celles des Thessaliens, n'en avaient que cinquante, soldats, rameurs et matelots compris. Au reste, si

vous voulez avoir une idée de la forme des navires anciens des Grecs, vous n'avez qu'à jeter les yeux autour de vous. Vous voyez ces bâtiments à un seul mât, avec de longues antennes, de grandes voiles, la poupe élevée mais plate, le gaillard avançant beaucoup, ce sont là les vaisseaux grecs. Je ne parle pas des vaisseaux de guerre que le gouvernement actuel peut avoir acquis; je ne m'occupe que des bâtiments de cabotage et de commerce. Eh bien! tels étaient les navires des anciens, sauf qu'ils n'avaient point de pont, et qu'ils se servaient de rames plus que de voiles. On voit parmi les peintures d'Herculanum la représentation du vaisseau de Thésée à son retour de l'île de Crète; il est exactement de la même forme. D'ailleurs ne savez-vous pas que les Grecs conservent précieusement les coutumes, les usages et jusqu'aux habitudes de leurs ancêtres, sans y rien changer, pour peu que cela soit possible? On ne peut douter, par exemple, que les premières barques dont les hommes se soient servis n'aient été faites d'un tronc d'arbre creusé par le feu ou par des instruments tranchants. C'est encore de cette manière que les peuples de la mer du Sud et beaucoup d'autres construisent leurs canots, ou leurs pirogues. Les Grecs appelaient autrefois, et appellent encore aujourd'hui *monoxylon*, ces sortes de barques. Sur plusieurs rivages du Péloponèse, dans certaines îles de l'Archipel et de l'Adriatique, on

voit encore des monoxylons ; Spon en a vu à Missolonghi, et dans l'île fameuse d'Ithaque ; nous aurons probablement nous-mêmes occasion d'en voir.

« Sous la domination turque, continua M. Roland, les Grecs fournissaient des marins au grand-seigneur pour sa marine militaire. Ceux qui avaient servi quelques années sur mer contractaient les mœurs des corsaires, et il n'y a pas bien longtemps encore que tous les pirates de l'Archipel étaient Grecs. Il paraît, du reste, qu'ils ne faisaient en cela qu'imiter leurs ancêtres, qui ne regardaient pas le vol et la piraterie comme un crime, et qui n'y voyaient qu'un genre d'industrie. Vous savez que les Spartiates ne punissaient que les voleurs maladroits qui se laissaient surprendre. Quand Ulysse arriva chez les Phéaciens, le jeune Euryale le provoqua au combat de la lutte et de la course ; sur le refus d'Ulysse, Euryale lui tint ce propos : « Vous ressemblez à un patron de navire qui passe sa vie à courir les mers pour trafiquer ou *pour piller;* ou à un écrivain de vaisseau qui prend note des prises et tient registre des vivres. » Vous voyez par cet exemple que les anciens Grecs mettaient sur la même ligne les négociants et les pirates ; toutefois il faut convenir qu'à mesure que la civilisation s'étendit dans la Grèce, le négoce et la piraterie devinrent des professions distinctes. J'ajouterai que les pirates de l'Archipel, dont je vous parlais tout à l'heure, sortaient des peuplades à demi sau-

vages qui habitaient sur les montagnes, et n'avaient que peu de rapports avec les habitants des villes. Le commerce devint même une profession honorable, parce qu'elle était lucrative et qu'elle procurait des richesses. Toutes les villes de la Grèce renfermaient un grand nombre de commerçants. Ceux qui avaient peu de biens, ou qui n'en avaient pas, embrassaient la carrière du cabotage pour en acquérir; ceux qui en possédaient prenaient le même parti pour les augmenter. J'ai dit le *cabotage;* et l'on ne peut pas se servir d'un autre terme, parce qu'ils ne s'éloignaient pas de la côte ou qu'ils se bornaient à passer d'une île à une autre. A certains jours de la semaine ou même tous les jours, s'il le fallait, les commerçants s'assemblaient sur une place publique de la ville pour y parler d'affaires ou pour conclure leurs marchés. Cet usage est bien ancien, car on lit dans Hérodote que Cyrus répondit à des ambassadeurs que Sparte lui avait envoyés, qu'il n'avait jamais redouté des hommes qui ont dans leur ville une place de commerce, où ils s'assemblent ordinairement pour se tromper entre eux ou pour tromper les autres par des serments trop souvent violés. Et ces paroles, dit ici l'historien, étaient censées s'adresser à tous les Grecs, puisque dans toutes leurs villes on voyait une de ces places. Les serments dont parle Cyrus consistaient en un simple serrement de main. Quand les deux parties étaient d'accord,

le courtier, entremetteur ou proxénète, mettait la main de l'une d'elles dans la main de l'autre, ce qui avait la force d'un serment. On voit souvent dans les anciens monuments, dans les médailles, sur les pierres gravées, deux mains opposées qui se tiennent; c'est l'emblème du commerce. Cet usage, de même que celui de se réunir sur les places publiques, s'est conservé chez les Grecs modernes.

Quoiqu'en général les Grecs ne fassent que le cabotage, on en voit qui portent leurs marchandises dans la mer Noire, en Égypte, et même aux Indes, où ils se rendent par Bassora. Au reste, ils voyagent très-économiquement, vivent de peu, et regardent leurs épargnes comme un gain. Les Grecs ont quelques fabriques; mais les meilleures, celles dont les produits sont assez estimés pour former des articles d'exportation, se trouvent toutes dans des îles ou dans les provinces qui ne font point partie du nouveau royaume de Grèce; c'est ainsi que dans l'île de Scio on fabrique des étoffes qu'on pourrait prendre pour des étoffes des Indes, de la Perse ou même de Lyon; que Salonique fournit de beaux tapis; Chypre, des couvertures; Candie, des huiles et des savons; Tine, des bas de soie, etc.

CHAPITRE VIII.

Corinthe. — Mégare. — Athènes.

Après avoir passé près d'un mois à Nauplie, comblé de témoignages d'amitié par les deux familles qu'un heureux hyménée venait d'unir si étroitement, et réglé, à la satisfaction commune, les affaires qui l'avaient amené à Nauplie, Edmond annonça son départ, que M. Démétri aurait voulu éloigner encore, mais que, malgré ses instances, Edmond, qui voulait voir Athènes avant de quitter la Grèce, ne consentit pas à retarder d'un seul jour; et comme M. Roland connaissait le pays qu'on allait parcourir, il se chargea de diriger la marche, en s'aidant toutefois des conseils de l'excellent guide qu'on avait pris à Patras.

Le premier lieu qu'on visita en sortant de Nauplie, ce fut l'emplacement de l'ancienne Tyrinthe, ville autrefois célèbre par le séjour qu'y fit Hercule, sur la réponse de l'oracle, en expiation du meurtre des enfants qu'il avait eus de Mégare, et qu'il avait tués dans un accès de fureur. Ses imposantes ruines s'élèvent au milieu des champs et des plantations de roseaux; cette ville était plus petite que Mycènes, mais ses murs étaient beaucoup plus solidement construits; on dirait des roches superposées, dont les assises se trouvent souvent interrompues par d'immenses débris. Le gouvernement grec a fondé près de ce lieu un établissement agricole, destiné à ramener dans la Grèce le goût de l'agriculture, si nécessaire aujourd'hui à sa prospérité.

A quelques milles de Tyrinthe se trouve le *bois sacré* (ἱερον αλσος), au milieu duquel s'élevait le plus renommé de tous les temples d'Esculape, où se voyait la statue du dieu, faite d'or et d'ivoire, où les malades accouraient de tous les pays voisins, où les prêtres nourrissaient une espèce de serpents apprivoisés qu'ils vendaient fort cher à ceux qui en demandaient. Un de ces serpents fut apporté à Rome par des ambassadeurs envoyés exprès, et le sénat lui fit ériger un temple dans une île du Tibre. Il ne reste aujourd'hui du bois sacré que quelques buissons; le temple est entièrement ruiné. Ce qui existe encore, ce sont les

eaux minérales, et quelques restes des thermes qu'avait fait bâtir l'empereur Antonin.

A quelque distance se trouve le magnifique *théâtre de Polyclète*, près de *Pithavra* (l'ancienne Épidaure), misérable village qui a eu l'honneur de donner son nom au code de lois adopté par le corps législatif. Ce théâtre de Polyclète est creusé dans la colline qui regarde l'est; soixante gradins, tous intacts, montent jusqu'au sommet; des fragments de porphyre répandus dans le proscénium témoignent de l'ancienne richesse de ce monument. Nos voyageurs firent une légère excursion jusqu'à *Damala*, l'ancienne *Trœzène;* la position de cette ville est très-pittoresque, et ce qui répand sur elle beaucoup d'intérêt, c'est que le congrès s'y réunit en 1827.

On arriva le soir à Corinthe, que les Turcs appellent *Kordos*. Cette petite ville, siége d'une archevêché, était encore florissante et populeuse avant la guerre; mais les Turcs l'ont presque entièrement détruite, et elle commence à peine à se relever du milieu des ruines. Il est probable qu'elle parviendra aisément à reprendre, au moins en partie, son ancienne importance, car peu de villes sont aussi bien placées pour le commerce; sa citadelle est vaste et très-forte, elle offre une triple enceinte, qui, avant l'invention de l'artillerie, la rendait imprenable; on n'y monte que par un sentier escarpé; ses murailles intérieures sont de con-

struction cyclopéenne. Il y a dans cette citadelle plusieurs sources abondantes, entre autres, la fontaine *Pyrène*. De tous les monuments que renfermait Corinthe, autrefois orgueil de la Grèce, et dont le luxe et l'opulence étaient devenus proverbiaux (il n'est pas donné à tous d'imiter Corinthe : *Non licet omnibus adire Corinthum*), il ne reste absolument que sept colonnes, qu'on croit avoir appartenu au temple de Neptune ou à celui de Vénus; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que dans tous les débris que le hasard ou des fouilles ont mis au jour, il n'existe pas de vestige de cet ordre fameux d'architecture qui porte le nom de Corinthe, et qu'on ne retrouve pas même, dans tout l'isthme, la fameuse feuille d'acanthe, qui, dit-on, a servi de modèle au chapiteau corinthien.

Une excursion aux environs fit voir aux deux amis les débris d'un vaste amphithéâtre taillé dans le roc, sur la route de *Kéchrias* (l'ancienne *Cenchrea*), sur le golfe d'Athènes, par où les Corinthiens recevaient les marchandises de l'Orient; la *colonie agricole* du docteur Hour, Anglo-américain, composée d'une cinquantaine de familles grecques, près du village d'*Hexamilia* (six milles), ainsi nommé, parce qu'on l'a construit sur la partie de l'isthme qui n'a que six milles de largeur; les ruines du temple de Neptune, et celles du stade où l'on célébrait les jeux isthmiens. Ces jeux, ainsi nommés parce qu'on les célébrait dans l'isthme

de Corinthe, furent institués par Sisyphe l'an 1326 avant Jésus-Christ, en l'honneur de Mélicerte, changé en dieu marin lorsque sa mère Ino se précipita dans la mer avec lui. Ils furent interrompus quelque temps après, et rétablis par Thésée en l'honneur de Neptune; on les regardait comme sacrés, au point que la ruine de Corinthe par les Romains ne les fit point cesser, seulement les vainqueurs chargèrent les magistrats de Sicyone de la surintendance des jeux. On y disputait primitivement les mêmes prix qu'aux jeux olympiques, c'est-à-dire ceux du pentathle (1); Plutarque avance qu'on y disputait aussi les prix de poésie et de musique, auxquels les Romains ajoutèrent encore le prix de la chasse. Les jeux isthmiques furent abolis sous le règne d'Adrien, vers l'an 130 de Jésus-Christ. Les empereurs ne voulaient pas que les Grecs conservassent des occasions de réunions nombreuses, que des idées de nationalité auraient pu rendre dangereuses.

Du côté opposé à Kéchries, et sur le golfe de Corinthe, sont les ruines de l'ancienne *Leuchœum*, dont le port recevait tous les navires de l'Occident. Il n'y reste qu'un fort petit nombre de marins, quelques magasins, un bureau de douane, les restes de l'ancien môle, et les vestiges du fameux

(1) Mot grec qui signifiait les cinq jeux de la lutte, de la course, du saut, du disque et du javelot.

canal que l'insensé Néron avait ordonné de creuser pour couper l'isthme et faire une île du Péloponèse. M. Roland fit aussi remarquer à Edmond les débris de la muraille qui s'étendait d'une mer à l'autre pour fermer l'entrée de la Péninsule : les Paléologues l'avaient fait restaurer à deux reprises, et les Vénitiens, maîtres de la Morée en 1463, la flanquèrent de cent trente-six tours, et la munirent de doubles tranchées, travail qui fut exécuté, dit-on, en quinze jours par trente mille hommes.

Mégare, où l'on arriva le lendemain après une marche souvent interrompue de quelques heures, n'offre que de bien misérables vestiges de son antique splendeur. Elle se trouve située dans l'Achaïe, entre Corinthe et Athènes.

« S'il faut en croire les vieilles traditions grecques, dit M. Roland, cette ville fut fondée par Mégarus, fils de Neptune, ou par Mégarée, fils d'Apollon. Elle fut ensuite érigée en chef-lieu d'un royaume, par un fils de Phoronée roi d'Argos, vers l'an 1800 avant Jésus-Christ. Ce prince y introduisit le culte de Cérès ; cent soixante ans plus tard on fait mention d'un prince égyptien, nommé Lélex, qui s'établit dans la Mégaride, en devint roi et fit de grandes conquêtes dans la Laconie. Sparte tomba en son pouvoir, et le pays prit de lui le nom de Lélégie. Plus tard le fameux Ajax, le plus vaillant des Grecs, fut roi de Mégare.

— Vous appelez Ajax le plus vaillant des Grecs,

dit Édmond en interrompant son instituteur; quel rang donnez-vous donc au héros de prédilection d'Homère, au bouillant Achille ?

— Je ne suis pas étonné que vous me fassiez cette question, répondit M. Roland, puisqu'il est généralement convenu, je ne veux pas dire reconnu, que le brave des braves était Achille. Mais le dirai-je ? je n'aime pas que sa mère, en le plongeant dans le Styx, l'ait rendu invulnérable; je ne voudrais pas non plus que lui-même en fût instruit. Y a-t-il un grand mérite à montrer ou à avoir du courage, quand on ne peut être soi-même ni tué ni blessé ? Il n'en était pas ainsi d'Ajax; si son épée était tranchante, il savait que celle d'Hector était meurtrière; il pouvait donner la mort, mais il s'exposait aussi à la recevoir; Achille pouvait braver le danger sans crainte, il n'avait rien à redouter.

— Vous pouvez bien avoir raison, reprit Edmond; le plus poltron deviendrait très-courageux s'il était bien sûr de ne courir aucun risque.

— Après la mort d'Ajax, continua M. Roland, le trône fut occupé par un frère d'Oreste, nommé Hippérion, qui se fit détester par sa conduite. Les Mégariens s'en délivrèrent par l'assassinat et se donnèrent un gouvernement républicain. Il paraît que de tout temps la doctrine de l'assassinat fut à l'usage des républicains ou de ceux qui voulaient l'être. Cette république fut soumise dans la

suite par les Athéniens. Sous la domination turque, Mégare ne fut qu'un assez triste bourg, bâti sur des rochers et composé de chétives maisons de terre, de paille, de briques séchées au soleil et des débris de la ville ancienne. Dans le courant du dernier siècle, elle avait reçu beaucoup d'habitants; on les faisait monter jusqu'à douze mille; et comme elle se trouve à l'entrée des gorges qui mènent en Morée, ce qui en faisait une place très-importante, le gouvernement turc, pour s'assurer de la fidélité des habitants, leur avait accordé de grandes immunités. Aussi quand l'insurrection s'est levée, ils n'y ont pris que fort peu de part, se montrant presque Turcs plutôt que Grecs; ils en ont été bien punis; l'armée grecque a détruit leur ville, qui n'offre guère aujourd'hui que des ruines.»

Au milieu de ces ruines, nos voyageurs remarquèrent celle d'un petit édifice carré contigu aux anciennes murailles de la ville; on croit que c'était un gymnase. Deux grands piédestaux de marbre, qui semblent avoir supporté des statues, sont placés aux deux côtés de la porte; sur une des faces de ces piédestaux, sont de longues inscriptions qui contiennent la liste de tous les jeux publics de la Grèce. On présume que les statues représentaient deux athlètes qui avaient été couronnés à tous les jeux mentionnés dans l'inscription. Les mots une fois, deux fois, trois fois, etc., qui se trouvent après les noms des jeux, ne peuvent que fortifier cette présomption.

Il était presque nuit lorsque Edmond et son mentor entrèrent dans Athènes. Leur guide les conduisit à une auberge assez bien tenue de la rue de Minerve. Ils y trouvèrent un bon dîner servi à la française, à ce que prétendait l'aubergiste, qui était de Milan, où il avait passé tout le temps de l'occupation française. Le dîner fini, on les conduisit à une chambre passablement meublée où les attendaient deux lits, également dits à la française, quoiqu'ils fussent plus qu'à demi grecs.

Il n'était guère plus de huit heures du soir; Edmond n'avait nulle envie de dormir, M. Roland, à qui cinq heures de sommeil suffisaient, était bien aise d'éloigner l'heure de se coucher; la conversation s'engagea, et minuit avait déjà sonné quand ils se jetèrent sur leurs lits. L'entretien devait naturellement rouler sur Athènes, cette ville célèbre qui fut l'honneur de la Grèce, berceau des arts, des lettres et des sciences dans cette contrée classique, institutrice de Rome, vaincue par les armes de cette ville guerrière, mais l'obligeant à recevoir d'elle sa philosophie, sa littérature, ses usages, ses arts et jusqu'aux premiers principes d'une civilisatioe avancée.

« Les Athéniens, dit M. Roland, se regardaient comme le peuple le plus ancien de la Grèce; ils prétendaient être originaires du pays même qu'ils habitaient, et c'était pour cela qu'ils se faisaient appeler Autochthones, et qu'ils portaient des ci-

gales d'or dans leurs cheveux, comme symbole de leur antiquité. Ce qu'on peut regarder comme certain, c'est que l'origine de ce peuple est entourée d'obscurités, et que l'histoire de ces temps reculés est tellement liée aux fables mythologiques, qu'il est à peu près impossible de distinguer la vérité de l'erreur, et de recueillir quelques faits exacts au milieu de tant de faits apocryphes.

« Le premier roi de l'Attique, dont il est fait mention, est Ogygès, qui régnait aussi sur la Béotie. Son nom est devenu célèbre parce que sous son règne arriva la grande inondation qu'on appela *Déluge d'Ogygès*. On place cet événement deux siècles et demi avant le déluge de Deucalion, ce qui lui donne pour date probable l'an 1760 avant l'ère vulgaire. On trouve ensuite un *Actéus*, qui donna ensuite son nom aux habitants. Cécrops, originaire de Saïs en Égypte, épousa la fille d'Actéus, et monta sur le trône après lui ; il donna des lois aux Athéniens, institua l'Aréopage, construisit une citadelle, enseigna la culture des oliviers; on fait remonter son avénement à l'an 1582 avant Jésus-Christ. Trois siècles plus tard, Minos II, roi de Crète, voulant venger la mort de son fils Androgée, que le roi d'Athènes avait fait périr, fondit sur l'Attique à l'improviste, mit le siége devant la ville, et les habitants, incapables de résister, durent se soumettre à l'obligation de lui fournir tous les neuf ans sept jeunes garçons et autant de filles,

pour être livrés au Minotaure ! Vous savez que Thésée tua le monstre ; que, grâce au fil d'Ariane, il sortit du labyrinthe, et qu'il délivra ses sujets de l'humiliant tribut. Malheureusement, poussé par son humeur aventureuse, il entreprit plusieurs expéditions lointaines. Ménesthée, qui était issu de la famille royale, profita de l'absence de son parent Thésée pour soulever les Athéniens et s'emparer du trône. Thésée se réfugia dans l'île de Seyros, où il périt d'une manière tragique au commencement du 13e siècle avant J.-C. Vous connaissez aussi l'histoire de Codrus, dernier roi d'Athènes, qui, en se dévouant à la mort, donna la victoire aux Athéniens sur les Héraclides. Les Athéniens lui décernèrent le nom de *Père de la patrie*, mais ils ne voulurent pas lui donner de successeur, sous prétexte qu'on ne pourrait en trouver un qui fût digne de lui. La royauté fut abolie et la direction du gouvernement confiée à un archonte (1100). Entre un roi et un magistrat absolu tel que l'archonte, il n'y avait de différence que dans le nom ; il n'en fallait pas tant pour alarmer des hommes qui se disaient jaloux de leur liberté ; la durée de l'archontat fut réduite à dix ans. On trouva même que dix ans étaient bien longs ; on fit des archontes annuels, mais, au lieu d'un seul, on en créa neuf, qui se partageaient les attributions du pouvoir. Le premier était chef de la magistrature et de l'État ; le second, qu'on

appelait archonte-roi, l'était de la religion; le troisième, ou *polémarque*, avait l'intendance de la guerre. Les six autres, nommés *thesmothètes*, veillaient à l'application des lois, chacun dans la partie qu'il administrait. Ce fut vers l'an 684 avant Jésus-Christ que les archontes annuels entrèrent en fonctions; mais la succession en fut souvent interrompue par des usurpations, des mouvements populaires, et divers accidents de ce genre. C'est parmi ces archontes annuels qu'on trouve Dracon et Solon, les deux législateurs d'Athènes. Le premier promulgua son code l'an 624 avant Jésus-Christ. Les dispositions en étaient si sévères, ou plutôt si cruelles, qu'on dirait qu'il les avait écrites avec du sang. Le second, descendant de Codrus, élu archonte l'an 594, cassa les lois de Dracon, excepté celles qui concernaient les meurtriers; et il y substitua des dispositions beaucoup moins acerbes, et dans lesquelles il établit des peines proportionnées aux délits; ce que Dracon n'avait pas voulu faire, prétendant que toute infraction à la loi méritait la mort, quelque légère qu'elle fût.

« Ce fut sous l'archontat de Solon que Pisistrate se rendit célèbre par de nombreux exploits. La réputation qu'il acquit lui ayant fait beaucoup d'amis, il eut peu de peine à s'emparer du pouvoir absolu. Dès qu'il l'eut obtenu, il s'en montra digne par sa modération et par sa sagesse. Il mou-

rut après un règne glorieux de trente-deux ans. Son fils Hipparque promettait aux Athéniens un temps de paix, de prospérité, de bonheur, au point que Platon disait de lui qu'il avait rappelé les beaux jours de l'âge d'or. Des conjurés lui ôtèrent la vie. Depuis cette époque le gouvernement n'eut plus de stabilité; tantôt confié à des archontes, tantôt usurpé par des intrigants, tantôt remis aux mains de citoyens illustres qu'on punissait par l'exil pour l'avoir accepté, le pouvoir ne fut dans les uns qu'un instrument de tyrannie, et pour les autres qu'une cause de déceptions et d'infortunes. Les Athéniens, légers, soupçonneux, ingrats, font mourir en prison Miltiade, vainqueur des Perses à Marathon; bannissent Aristide, qui s'était distingué comme soldat à Salamine et à Platée, comme citoyen par ses vertus et sa sagesse; condamnent à l'exil Thémistocle, que ses grandes victoires sur les Perses, que la construction du Pirée, que des services éminents en tout genre n'ont pu défendre contre l'envie; appliquent à Cimon, vertueux élève d'Aristide, la loi de l'ostracisme; laissent Périclès s'emparer sans obstacle de l'autorité suprême, parce qu'il leur donne des fêtes et des jeux publics; chassent, rappellent, chassent de nouveau Alcibiade, et tombent enfin sous le joug des Spartiates. Thrasibule, au bout de quelque temps, les en délivra (402); il rétablit la démocratie, fit

rentrer sous la domination d'Athènes les îles de la mer Égée et plusieurs villes de l'Asie-Mineure, et mourut assassiné au bout de trois ou quatre ans. Timothée, fils de Conon, qui, forcé de quitter Athènes pour prix de sa victoire sur les Spartiates, fut traîtreusement égorgé dans sa retraite, n'eut pas plus de bonheur que son père. Il avait remporté de grands avantages sur les Spartiates; on l'accusa de les avoir ménagés. Ses juges le condamnèrent à une amende de cent talents; comme cette somme excédait cinquante fois sa fortune, il alla mourir dans l'exil. Phocion, qu'on appela *le dernier des Grecs*, comme plus tard on appela Caton d'Utique le dernier des Romains, fit de vains efforts pour empêcher sa patrie de tomber au pouvoir des Macédoniens. Il se fit par là des ennemis, qui, après la mort d'Alexandre, le condamnèrent à boire la ciguë (318 ans avant Jésus-Christ). Plus tard les Athéniens, repentants, lui érigèrent des statues. Démétrius de Phalère eut à peu près le même sort; nommé archonte par Cassandre, l'un des généraux d'Alexandre et maître d'Athènes, il dirigea pendant dix ans l'administration avec tant de sagesse et d'habileté, que les Athéniens lui érigèrent des statues; mais, sur de fausses accusations, ce peuple volage brisa les statues et prononça la peine de mort. Démétrius eut le bonheur de se sauver. Il se retira en Égypte, où il reçut l'accueil le plus bienveillant de Ptolé-

mée Soter; mais, après la mort de ce prince, il fut envoyé au supplice par ordre de Ptolémée Philadelphe, parce qu'il s'était permis de blâmer l'assassinat par lequel ce dernier s'était débarrassé de ses frères pour n'avoir point de rivaux.

« Cependant la Grèce, tour à tour envahie, subjuguée, reprise par les successeurs d'Alexandre, se vit livrée à toutes les horreurs de la guerre. Vers le milieu du deuxième siècle avant Jésus-Christ, elle tomba au pouvoir des Romains. Le farouche Sylla livra au pillage la malheureuse Athènes; Pompée la rétablit; aussi prit-elle son parti contre César; mais celui-ci *pardonna aux vivants en faveur des morts*, et, maître d'Athènes, respecta ses monuments. Les Athéniens, peu reconnaissants, élevèrent des statues à Brutus et à Cassius, assassins du dictateur. On pouvait croire qu'Octave, devenu empereur, aurait vengé cette injure faite à la mémoire de César : il se déclara au contraire protecteur d'Athènes; l'amour d'Auguste pour les lettres l'emporta sur le ressentiment. Sévère, encore adolescent, y avait fait ses études, et se plaignait de quelque injure reçue à cette époque. Sévère, empereur, se ressouvint de ce grief, et pour en punir les Athéniens leur ôta leurs priviléges. Constantin et ses successeurs immédiats les leur rendirent; mais, vers la fin du quatrième siècle de l'ère vulgaire, Athènes fut prise par Ala-

ric, roi des Goths, saccagée et ruinée. L'empereur Justin essaya de la rétablir, mais il n'eut pas le temps d'exécuter ce projet. Vous savez la dernière partie de l'histoire de cette ville.

« L'Athènes moderne n'occupe qu'une petite portion de l'emplacement qu'avait l'ancienne; mais, quoique extrêmement déchue, elle conserve, soit dans ses édifices, soit dans les mœurs, les manières, le ton de ses habitants, une sorte de physionomie qui la distingue très-sensiblement des autres villes grecques. Avant l'insurrection, sa population pouvait être de quatorze ou quinze mille âmes. Après la guerre, elle comptait à peine cinq mille habitants, et leurs maisons étaient presque toutes ruinées; mais du milieu des ruines de nouveaux édifices se sont élevés, et maintenant surtout que le gouvernement royal y a établi sa résidence, il est très-vraisemblable que la ville prendra de rapides accroissements. On a ouvert, élargi, nivelé beaucoup de rues. Celle d'*Hermès* divise Athènes en deux portions parallèles aux rochers de *Vanopolis*; celle d'Éole coupe la première du sud au nord, et arrive jusqu'à la place du même nom où se trouve un vieux temple consacré jadis au dieu des vents. La rue de Minerve, où nous logeons, est la plus large; elle suit à peu près la même direction que la rue d'Éole.

« La ville avait autrefois vingt-deux milles de circonférence (à peu près sept lieues), treize

portes et trois ports, le *Phalère*, le *Munychium* et le *Pirée*. Ce dernier était le plus grand; il s'appelle aujourd'hui *Porto-Leone*, nom qui lui a été donné à cause d'un très-beau lion de marbre placé au fond de la baie. Une double, muraille haute de quarante coudées et longue de quarante stades, bâtie en grandes pierres de taille unies avec des bandes de fer scellées de plomb fondu, joignait autrefois le Pirée à la ville. Je vous ai dit que Thémistocle avait fait exécuter les premiers travaux de ce port; Périclès avait bâti les deux murailles, et Démétrius de Phalère y avait ajouté un vaste arsenal. On voyait aussi autour des quais plusieurs monuments parmi lesquels on distinguait un temple de Vénus. La ville était divisée en plusieurs quartiers, dont les principaux étaient le *Céramique*, le *Prytanée*, le *Lycée*, le *Théâtre*, l'*Académie*, l'*Aréopage*, et l'*Acropolis* ou citadelle. Deux ruisseaux, pompeusement décorés du nom de fleuve, l'Ilissus et l'Éridan, celui-ci affluent de l'autre, arrosaient les environs. Les rues n'étaient ni larges ni régulières, mais on les voyait ornées de portiques qui presque tous servaient de promenade; quelques-uns même étaient devenus de lieux de séances pour certains tribunaux; tous ces portiques, ornés de statues et d'inscriptions, rappelaient aux habitants de glorieux événements; quant aux maisons, elles n'offraient rien de remarquable. »

M. Roland en était là de ses descriptions, lors-

qu'il s'aperçut que la nuit était avancée, et qu'il était temps de se livrer au repos. Edmond, par bienséance, aurait voulu combattre le sommeil, mais le sommeil, plus fort que lui, s'annonçait par des signes auxquels on ne pouvait se méprendre. « A demain, mon jeune ami, dit alors M. Roland; ce qui pouvait me rester à vous expliquer est du ressort des yeux; nous le verrons demain. »

Cinq minutes après, Edmond était complétement endormi, et M. Roland lui-même commençait à fermer les yeux, tout en répétant entre ses dents, avec Sénèque :

Lucis requies, noctisque comes,
Qui par regi famuloque venis.

Le premier lieu qu'on visitât le lendemain, ce fut l'*Acropolis*. Quand les Grecs eurent repris sur les Turcs cette citadelle, qui, par ses remparts et sa position avantageuse peut encore servir à une assez longue défense, ils découvrirent l'antique *Fontaine de Pan*, qu'on jugeait perdue; et aussitôt ils l'enfermèrent dans un bastion qui fait aujourd'hui partie des fortifications de la place. Dans son enceinte on voit le temple de Minerve ou *Parthénon* (1), l'un des plus beaux monuments de

(1) On l'appelait aussi Hécatompodon, parce qu'il avait cent pieds grecs de façade.

l'ancienne architecture, épargnés par le temps. Les Vénitiens, qui s'emparèrent d'Athènes en 1687, y causèrent par leur artillerie beaucoup de dommage. Lord Elgin a transporté en Angleterre beaucoup de précieux fragments arrachés à ce temple, tels que métopes, débris de frontons, etc. Le *Temple de Thésée* se fait aussi remarquer par la beauté de ses proportions et la solidité de ses murailles; mais ce qui excita l'admiration d'Edmond, ce furent les majestueuses ruines du temple de Jupiter olympien, commencé par Pisistrate et terminé par l'empereur Adrien. Cent vingt colonnes hautes de soixante pieds, sur un diamètre de six et demi, ornaient ses deux côtés; treize sont encore debout, unies entre elles par des architraves. La statue du dieu, de forme colossale, dépassait d'un tiers la Minerve du Parthénon. Elle était d'ivoire et d'or. Un nombre infini de statues, dons des diverses villes de la Grèce, décoraient les pourtours du temple. Le *Théâtre de Bacchus*, d'une très-belle architecture, ne servait pas seulement aux représentations scéniques; les assemblées du peuple s'y tenaient quelquefois; souvent même de fameux philosophes allaient y donner leurs leçons. La *Tour d'Andronicus* ou *Tour des Vents*, ainsi nommée parce que les figures des principaux vents étaient sculptées sur ses huit faces, servait à la fois d'horloge solaire et d'hydromètre, parce qu'elle communiquait, à ce qu'on

prétend, avec la fontaine de *Clepsydre* aux *Propylées*. Les ruines du *Temple de la Victoire* attirèrent pendant longtemps l'attention d'Edmond; on y voit encore les colonnes qui formaient le portique d'Auguste. Pendant la guerre, ces ruines ont servi alternativement de retranchements aux Turcs et aux Grecs. Ce qui surtout frappa les voyageurs du plus vif étonnement, ce fut de voir debout le *Monument de Lysicrate*, que plus communément on appelle *Lanterne de Diogène* (1); il est difficile en effet de concevoir comment une tour assez élevée, qui n'a que cinq pieds et demi de diamètre, a pu traverser tant de siècles sans être renversée, malgré tous les désastres qui à diverses époques ont bouleversé Athènes. Cette tour est ornée de bas-reliefs très-délicatement sculptés; malgré les ravages du temps, on reconnaît encore dans ces bas-reliefs la métamorphose des pirates tyrrhéniens changés en dauphins par Bacchus.

De la Lanterne de Diogène, nos voyageurs allèrent visiter les restes du *Pnyx*, ancien lieu de convocation ou d'assemblées du peuple; il était situé au pied de l'Acropolis. C'était là qu'on décernait les couronnes civiques et qu'on procédait à l'élection de certains magistrats. Le Pnyx avait une

(1) On voit dans le parc de Saint-Cloud une copie en terre cuite de ce monument.

forme demi circulaire; la tribune était tournée vers l'orient. Tout ce qui en reste consiste en un cube oblong, dépourvu d'ornements, assis sur une base carrée, haute d'un pied et demi et formant saillie sur le mur contre lequel la tribune est adossée. Ce mur enchâssé dans le roc est formé de blocs irréguliers, superposés, sans chaux ni ciment. La tribune était à la partie la plus élevée de la place, mais tout le terrain d'alentour offrait un plan incliné, de telle sorte que ceux des assistants qui n'étaient pas aux deux ou trois premiers rangs ne pouvaient voir que la tête de l'orateur, quoique toute sa personne fût en évidence. Des fouilles exécutées il y a trente ans ont fait découvrir un grand nombre de figures de pierre, sculptées en bas-relief et semblables pour la forme à des *ex-voto*; on a remarqué en même temps dans le mur de petites niches qui semblaient avoir été faites pour recevoir ces figures, ce qui a fait supposer qu'il y avait eu en ce lieu quelque temple d'Esculape. La partie supérieure du cube qui tenait lieu de tribune est un peu détériorée; le reste est très-bien conservé. On y montait par un escalier de huit degrés d'un pied de haut; il n'y avait au surplus ni parapet ni balustrade.

On vit ensuite (et plus d'une fois on crut voir) les restes de plusieurs monuments ou édifices célèbres, tels que l'*Aréopage*, l'*Académie*, le *Prytanée*, le *Lycée*, le *Pœcile* ou *Portique*, etc. Mais on

ne peut pas même indiquer d'une manière positive l'emplacement que ces édifices occupaient; quelquefois pourtant on croit retrouver des vestiges de ces constructions dans les maisons voisines, dans les églises, dans les fontaines publiques, etc.

« L'Académie d'Athènes, dit M. Roland, était originairement un jardin appartenant à un Athénien nommé *Academos*, contemporain de Thésée, lequel, suivant une ancienne tradition, y avait formé un gymnase. Ce lieu fut dans la suite orné de fontaines, de statues, d'allées d'arbres. Les philosophes s'accoutumèrent à s'y assembler, soit pour discuter entre eux, soit pour y exposer leurs doctrines. Ce fut à l'Académie que Platon donna ses leçons de philosophie. Le *Pœcile* n'était qu'un portique où se voyaient des peintures des meilleurs maîtres. Zénon y enseigna son système de philosophie, qu'on appela stoïcisme, de στοὰ qui signifie portique. Le *Prytanée* était une grande place qu'entouraient divers édifices publics; dans l'un d'eux on gardait les lois de Solon; les autres renfermaient les bureaux du tribunal des prytanes, des magasins de blé, ou d'autres approvisionnements. Le *Lycée* était une école fameuse, située hors de l'enceinte de la ville; Aristote et ses successeurs y enseignèrent, avec la philosophie, la logique, la rhétorique, et même les sciences naturelles. Il y avait des portiques et des allées d'arbres plantées en quinconce. Les disciples et les

maîtres y traitaient les questions les plus graves en se promenant ; de là leur vint le nom de *Péripatéticiens*.

« L'Aréopage fut le premier sénat d'Athènes ; il existait longtemps avant Solon, qui le réorganisa et lui donna plus d'autorité. Pour pouvoir en faire partie il fallait avoir été archonte et d'une conduite irréprochable. Ce tribunal connaissait de toute sorte d'affaires, civiles, criminelles, politiques, religieuses, administratives, et ses décisions étaient toujours en dernier ressort. Pour être plus recueillis et se dérober aux distractions, les aréopagites ne jugeaient que la nuit. L'Aréopage était au milieu de la ville, sur une colline opposée à la citadelle ; il offrait une esplanade en demi-cercle, que soutenaient d'énormes quartiers de roche. Au milieu de ce demi-cercle on voyait une espèce de tribune taillée dans le roc, ainsi que les bancs sur lesquels s'asseyaient les juges ; on y voyait aussi un autel consacré à Minerve, et deux siéges d'argent ou garnis d'argent sur lesquels on faisait asseoir l'accusateur et l'accusé. L'un était consacré à l'Injure, l'autre à l'Impudence.

« Les *prytanes* formaient un tribunal supérieur, divisé en sections qui connaissaient, chacune, d'une nature particulière d'affaires : administration de la justice, police générale et particulière, déclarations de guerre, publications des traités de paix, appels des tribunaux de première in-

stance, etc. Il y eut d'abord quatre cents prytanes; leur nombre fut augmenté ensuite de deux cents; mais la durée de leur service, qui était d'un an, fut réduite à trente jours. Pour être admis au nombre des prytanes, il fallait prouver une conduite antérieure irréprochable.

« On appelait *néliastes*, des magistrats chargés d'interpréter les lois obscures, et de veiller à l'observation des autres. Ce tribunal se composait de mille et quelquefois de quinze cents juges qu'on tirait des autres tribunaux. Ils ne s'assemblaient que sur la convocation des thesmothètes. Le lieu de leurs séances était découvert, et l'assemblée durait depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.

« Les *éphores*, créés à Lacédémone cent trente ans après Lycurgue, afin de tempérer le pouvoir royal et l'empêcher d'empiéter sur les libertés du peuple, étaient pris dans l'ordre des plébéiens. On en élisait cinq, et ils ne demeuraient qu'un an en charge. Leur pouvoir s'étendait jusque sur la personne des rois, qu'ils avaient le droit d'emprisonner et de mettre en jugement.

« Il ne me reste à vous parler que du tribunal autrefois si fameux des *amphictyons*, dont les décisions étaient obligatoires pour la plupart des États de la Grèce. Ce tribunal fut fondé par Amphictyon, roi d'Athènes, vers la fin du seizième siècle avant Jésus-Christ. Dans l'origine, il se

composa de douze députés de différentes villes de la Grèce; plus tard, ce nombre s'accrut jusqu'à trente. Il s'assemblait à Delphes à deux époques de l'année, quelquefois aux Thermopyles, et il prenait connaissance de tous les différends existants entre les villes associées. Avant la délibération on sacrifiait un taureau à Apollon, et on le découpait en morceaux : c'était le symbole de l'union qui régnait entre les divers États de la Grèce. Les décisions de ce tribunal étaient regardées comme inviolables et sacrées. »

Lorsque M. Roland et son élève eurent terminé leurs explorations dans Athènes, le premier proposa une excursion hors de la ville. Edmond y consentit de grand cœur, et le soleil ne fut pas plutôt levé, que les deux amis sortirent d'Athènes avec leurs chevaux et leur guide, qui se vantait de connaître les lieux, et qui, en effet, les connaissait très-bien. Il les conduisit d'abord au *Temple de Vénus aux Jardins.*

Les Athéniens avaient construit à quelque distance de leur ville, dans une place qu'ils appelaient *les Jardins*, et qui porte aujourd'hui le nom d'*Angelokipos* (jardins des anges), en l'honneur de Vénus céleste, la plus ancienne de toutes les déesses, un temple où elle était représentée sous la forme d'une colonne carrée, suivant la coutume des premiers âges. Auprès de cette colonne il y avait une statue à forme humaine, représentant

aussi la déesse. C'était l'ouvrage du sculpteur Alcamène, et on la regardait comme son chef-d'œuvre. Près du temple il y avait un lieu clos de murailles : c'était l'entrée des souterrains. Les Grecs, devenus chrétiens, convertirent ce temple en église. On ignore à quelle époque; ce n'est même que par hasard que ce fait a été connu; voici comment. Les Athéniens modernes ont converti l'Angelokipos en un lieu de plaisance; ils y ont planté des jardins et bâti des maisons. M. Fauvel, consul de France, qui dirigeait souvent vers ce lieu ses promenades, remarqua un jour, parmi les décombres et les broussailles qui entourent cette église depuis longtemps abandonnée, le tronc très-ancien d'un gros myrte, dont les racines, à moitié desséchées, nourrissaient encore quelques rejetons. Comme le myrte est assez rare dans cette contrée, M. Fauvel éprouva quelque surprise et sentit sa curiosité s'exciter; il s'approcha de l'église, en observa les dehors, visita l'intérieur, et, reconnaissant tous les lieux décrits par Pausanias, il ne douta pas qu'il ne se trouvât dans l'enceinte même du temple de Vénus aux Jardins. Ce qui le confirma dans cette opinion, ce fut d'abord de voir que tous les tronçons de colonne, tous les débris d'architecture qui couvraient le sol au dehors et jusque dans l'intérieur de l'église, appartenaient à l'ordre ionique; et il savait que les Grecs avaient employé cet ordre

de préférence dans la construction des édifices consacrés à cette déesse ; ce fut ensuite de trouver à la droite de l'autel une petite ouverture servant d'entrée à de vastes souterrains, dans la position indiquée par Pausanias. Les murs de ces souterrains étaient ornés de sculptures et de bas-reliefs ; on en distingue encore deux très-bien conservés. L'un représente Pallas, tenant d'une main une faux et de l'autre une coupe dont elle verse le contenu sur un serpent à tête de bélier ; le second représente Cybèle, portant une tour sur la tête, et tenant d'une main un gouvernail de vaisseau.

Nos voyageurs se dirigèrent ensuite du côté de *Lepsina*, village ruiné qui s'élevait sur l'emplacement de l'ancienne Eleusis. Ils passèrent devant un autre village pareillement ruiné, connu avant la révolution sous le nom de *Padischah*, et devenu fameux par ses beaux jardins et ses plantations de cyprès. Ils parcoururent avec une sorte de recueillement le vaste emplacement de cette ville, que ses mystères et ses fêtes en l'honneur de Cérès et de Proserpine avaient rendue si célèbre. Ces fêtes remontaient à la plus haute antiquité ; elles avaient été instituées par Triptolème, à qui Cérès avait enseigné l'art de cultiver la terre (1) ;

(1) Apulée, dans son *Ane d'or*, a décrit toutes les épreuves que les prêtres de la déesse faisaient subir à ceux qui voulaient être initiés aux mystères.

quelques rares débris du temple se remarquent encore sur le sol.

De Lepsine on prit la route du cap Colonne. On aperçut le village de Marathon, construit des ruines de la ville de ce nom, fameuse par la victoire de Miltiade sur les Perses; on vit de même, mais d'un peu loin, le mont Panthélique, dont les inépuisables carrières ont fourni tant de beaux marbres aux sculpteurs et aux architectes de l'antiquité, et le mont Hymette, si connu des anciens par son miel, qu'ils regardaient comme le plus délicat de tous les mets. Le cap Colonne n'a rien de bien remarquable en lui-même; mais on y voit un assez grand nombre de colonnes, restes solitaires du magnifique temple de Minerve Suniade. Après avoir joui du coup d'œil qu'on avait de ce temple, qui couronnait le sommet du promontoire, la petite caravane reprit le chemin d'Athènes en côtoyant la mer et en passant par le Pyrée, qui offre encore un assez bon port, dans lequel mouillaient en ce moment quatre ou cinq grosses frégates et plusieurs bâtiments considérables.

Quand M. Roland et son élève étaient arrivés à la capitale nouvelle du royaume, la chambre des Communes se livrait à une discussion assez animée sur les dispositions de la charte, et surtout sur des questions supplémentaires qui lui serviraient de complément. Il ne s'agissait pas moins que, 1° de l'amélioration des affaires ecclésiastiques; 2° de la

distribution des terres nationales, et des mesures à prendre relativement à la dette publique au dedans et au dehors; 3° de l'organisation de la garde nationale; 4° des encouragements à donner à l'agriculture, au commerce et à l'industrie; 5° du meilleur système à suivre pour la perception de l'impôt; 6° enfin de la réduction des dépenses et des moyens d'alléger les si longues souffrances du peuple. M. Roland, qui avait du goût pour les discours de tribune, aurait volontiers passé quelques jours dans Athènes pour suivre la discussion qui allait s'engager, et s'assurer par lui-même si quelque nouvel Eschyne, si quelque Démosthène nouveau se présentaient pour recueillir le difficile héritage de ces grands orateurs. Mais Edmond venait de trouver chez un correspondant de son père une lettre de ce dernier. Dans cette lettre, son père l'engageait à revenir le plus tôt possible à Rosette, où il avait besoin de sa présence pour une affaire importante. Afin de le dédommager, il lui promettait pour l'année suivante le voyage de l'Inde, qu'il avait toujours montré le désir de connaître. Après une invitation aussi précise et en même temps aussi tentante il n'était guère possible de rester longtemps dans l'Attique, ni de visiter en détail les autres villes de la Grèce : il fallait se contenter des renseignements à recueillir sur les lieux. Il fut seulement convenu qu'on pousserait jusqu'à Salone en pas-

sant par Thèbes, et qu'on irait s'embarquer à Lépante, où se trouvaient presque toujours des bâtiments frétés pour Smyrne et quelquefois pour Alexandrie. Ces arrangements faits, on s'occupa très-activement du départ; tout fut prêt pour le lendemain. Ce qui d'ailleurs consolait Edmond de quitter aussi promptement la Grèce, c'était de penser que la Grèce libre, formant le royaume actuel, ne s'étend guère au delà de Salone; que la meilleure partie de la Thessalie est restée soumise aux Turcs; de sorte qu'on peut presque dire qu'Athènes exceptée, la Grèce moderne est toute dans le Péloponèse.

Nos voyageurs, en s'éloignant d'Athènes, prirent le chemin de *Bodonitza*, petite ville que ses fortifications modernes, et sa situation à l'entrée des gorges et du fameux défilé des Thermopyles, rendent assez importante. Edmond, se trouvant si près de ce lieu illustré par le dévouement de Léonidas, demanda qu'on fît un léger détour pour le voir. Ce défilé n'a rien d'extraordinaire; c'est un étroit vallon formé par l'écartement de deux rochers escarpés, et si resserré à son entrée, que quatre ou cinq hommes peuvent à peine y passer de front; mais ce lieu rappelle de grands souvenirs. Edmond demeura convaincu, par l'aspect des lieux, que les trois cents Spartiates auraient arrêté l'armée des Perses, si un berger, traître à sa patrie, n'avait découvert aux Perses un chemin par lequel on

tournait le passage; il est même à remarquer que depuis cette époque ce passage a été constamment tourné, et qu'il n'a jamais arrêté l'ennemi.

Quant à la ville de Thèbes, où ils arrivèrent dès le milieu du jour, autant elle fut autrefois puissante et populeuse, autant ils la trouvèrent triste, dénuée de monuments et déchue de toutes ses splendeurs. Avant l'insurrection on y comptait à peine quatre mille habitants; ce nombre a beaucoup diminué pendant la guerre, et la plupart des maisons ont été renversées.

« Voilà pourtant cette ville fameuse, s'écria M. Roland en jetant les yeux sur quelques décombres répandus çà et là sur le sol, contre laquelle sept rois se liguèrent en vain, cette Thèbes qui, pendant quelque temps, étendit sa suprématie sur la Grèce entière. Sur les inscriptions qu'on a trouvées sur le sol que ses édifices couvraient autrefois, on ne pouvait pas même reconnaître en quel lieu elle s'élevait! Ce pays fut primitivement habité par les *Ectènes*, que la peste fit périr; après eux vinrent les *Tomnices*, les *Aones* et les *Hyantes*. A la fin du seizième siècle avant Jésus-Christ, Cadmus y conduisit une colonie de Phéniciens et y fonda une forteresse qui prit son nom, et autour de laquelle Amphion, au son de sa lyre, construisit la ville de Thèbes. Horace, plus près que nous de ces temps reculés, dit que les Béotiens étaient d'une humeur si rude et si sauvage, qu'on em-

ployait des joueurs de flûte pour l'adoucir. Il est probable que c'est quelque précaution de ce genre, prise au moment où les Béotiens construisaient cette ville, qui a donné lieu à la fable d'Amphion.

« Les Thébains, après la mort de leur roi Xanthus, traîtreusement assassiné par le roi d'Athènes dans un combat singulier, adoptèrent une forme nouvelle de gouvernement et se constituèrent en république vers l'an 1097 avant Jésus-Christ. Laïus, que son fils tua sans le connaître; les malheurs de ce fils, qui épousa sa propre mère; la rivalité de ses deux enfants, Étéocle et Polynice, rivalité qui les conduisit à un combat où ils s'entre-tuèrent; la guerre des sept chefs ligués pour rétablir Polynice, et qui tous périrent; la guerre des Épigones ou successeurs des sept chefs réunis pour les venger, et qui finit par la mort du fils d'Étéocle et l'avénement du fils de Polynice; la piété filiale de leur sœur Antigone pour le malheureux Œdipe, sont des faits trop connus pour que je vous en parle. Vous avez vu cette *Thiva* des Turcs qui remplace la ville d'Epaminondas; nous pouvons nous en éloigner sans regret. »

M. Roland avait d'abord proposé d'aller passer la nuit à Livadie, ville très-ancienne dont le nom n'a pas changé, mais dont la splendeur s'est depuis longtemps éclipsée; le guide lui fit un tableau qui l'obligea bientôt à changer d'opinion. « Il n'y a pas dans la Grèce, lui dit-il, de ville plus mal-

saine; les fréquents débordements du lac l'entourent d'eaux croupissantes, et l'épidémie y est continuelle, comme la peste à Constantinople. Il serait d'ailleurs presque nuit quand nous arriverions au lac, et comme nous devons le côtoyer et qu'on m'a dit à Athènes qu'il s'était répandu bien au delà de ses bords dans son dernier débordement, le chemin doit être mauvais, et il ne serait point prudent de s'y engager. Il est plus simple de coucher à Thiva, d'en partir demain deux heures avant le jour, et vous arriverez sans vous presser à Salone. » Ce conseil était sage, on le suivit.

Le lac Copaïs, que les Grecs modernes appellent *Livadias Limné*, occupe la partie septentrionale de la large vallée qui s'étend depuis Livadie jusqu'à la vallée de Thèbes. Ces deux vallées sont entourées de hautes montagnes, qui se joignent si étroitement les unes aux autres, qu'elles ne laissent entre elles aucun passage pour l'écoulement des eaux qui en descendent. Cette ceinture, qui enferme toute la Béotie, est formée par le Cytheion, l'Hélicon, le Parnasse, l'Œta, le Cnémis, le Cyrtonum, le Ptoos, le Messapsius, le Cérycius et le Parnis qui se joint au Cytheion. Toutes ces montagnes fournissent beaucoup d'eau, et ces eaux s'accumulent dans les bas-fonds, forment les deux lacs de Livadie et de Thèbes ou Hylica; parvenues à une certaine hauteur, elles trouvent des canaux qui traversent le Cyrtonum, aujour-

d'hui Thalanda, et les conduisent à la mer Eubée. Strabon a donné à ce lac une circonférence de trois cent soixante-onze stades (vingt-trois ou vingt-quatre lieues). Cette circonférence est bien diminuée aujourd'hui, soit que les canaux de décharge se soient élargis, soit que les montagnes fournissent moins d'eau. Ces canaux traversent le Cyrtonum, qui est partout d'une pierre très-dure. Près de la principale ouverture, où l'on voit l'eau s'engouffrer, on a construit un petit village nommé Poléa. Du côté opposé de la montagne, c'est-à-dire à la sortie des eaux, on a construit deux ou trois moulins sur l'emplacement qu'occupait le *Larymne* de la Locride mentionné par Strabon. La nature n'avait pas travaillé seule à ces canaux, dont le nombre est considérable; l'art l'avait aidée partout où les accidents du terrain l'avaient permis. C'est ainsi, par exemple, que des soupiraux en forme de puits avaient été construits pour faciliter l'écoulement. Ces soupiraux existent toujours en grande partie, bien que fort mal entretenus. Ils sont tous fort profonds et creusés dans la roche vive. Les anciens, dit Pausanias, attribuaient à Hercule la formation de ce lac.

La ville, à quelques milles plus loin, était, avant l'insurrection, chef-lieu d'un sandjiacat; on lui donnait dix mille habitants, et elle s'étendait sur les deux rives de l'Hercène, affluent du lac. Cette rivière se forme de la réunion des deux ruisseaux,

dont l'un, le *Léthé*, faisait oublier toutes les pensées profanes quand on avait bu de ses eaux, et l'autre, la *Mnémosyne*, faisait retenir tout ce qu'on allait voir dans *l'antre de Trophonius*. Il paraît que la ville moderne occupe la place du bois sacré de ce dieu, si renommé autrefois par son oracle, que, longtemps après que tous les autres oracles eurent cessé de se faire entendre, celui-ci répondait encore aux fanatiques qui allaient le consulter. L'oracle était rendu dans une caverne à deux étages, creusée dans le flanc d'une montagne peu éloignée de l'Hélicon. Les préparations qu'on faisait subir aux consultants, les jeûnes, les macérations, les ténèbres, les apparitions, et mille autres épreuves semblables, étaient bien capables d'exalter et de troubler l'imagination; aussi tous ceux qui revenaient de l'antre de Trophonius n'en parlaient-ils qu'en frémissant. Livadie a été complétement ruinée pendant la guerre; elle a beaucoup de peine à se relever; on peut même douter qu'elle parvienne à reprendre le rang qu'elle avait avant la guerre, à cause de l'insalubrité de l'air.

De Livadie, où ils ne s'arrêtèrent pas, nos voyageurs se rendirent directement à *Castri*, assez gros village dont les habitants sont presque tous Albanais. Ce village est construit en entier sur l'emplacement et les débris de l'ancienne Delphes, que son oracle d'Apollon rendit si célèbre. Les rois, comme les simples particuliers, n'entre-

prenaient rien d'important sans consulter la pythie, qui, assise sur son trépied à l'entrée de la caverne contiguë au temple, donnait une réponse que son ambiguité permettait toujours d'interpréter de plusieurs manières. Ce temple fut construit par ordre des amphictyons, aux frais communs des États divers de la Grèce. Desservi par un grand nombre de ministres de toute espèce, il ne tarda pas à recevoir des présents qui l'enrichirent. Ces présents devinrent même si abondants, que des trésors immenses s'accumulèrent dans ce temple. Tant de richesses excitèrent la cupidité des peuples voisins et même des peuples éloignés. Le temple fut pillé onze fois, par les Gaulois, les Thraces, les Phocéens ou plutôt Phocidiens, etc. Delphes était la capitale de la Phocide; toutes les terres qui entouraient le temple étaient consacrées au dieu. Les Phocidiens, qui se plaignaient d'en manquer, labourèrent celles du temple. Les *Béotiens*, les *Locriens*, les *Opontiens*, les *Athéniens*, etc., et beaucoup d'autres peuples crièrent au sacrilége, ce qui amena une guerre cruelle. Elle dura dix ans. Ce fut dans l'intervalle que le temple fut pillé (1). La guerre se termina par la ruine des Phocidiens.

(1) Les Phocidiens ou habitants de la Phocide dont il s'agit ici, en latin *Phocenses*, ne doivent pas être confondus avec les Phocéens de l'Asie-Mineure, *Phocœi* ou *Phocéœnses*, lesquels faisaient partie de la confédération ionienne. Ce furent les Phocéens de l'Asie-Mineure et non les Phocidiens qui allèrent fonder Marseille.

Les deux amis cherchèrent en vain quelque signe auquel ils pussent reconnaître l'emplacement de ce superbe édifice. On présume que les cabanes albanaises y ont été construites. Ils virent seulement les ruines du gymnase dans un monastère, et les restes du stade, arène immense où l'on célébrait les jeux pythiques ou pythiens, institués, on ne sait pas positivement par qui, en l'honneur de la victoire d'Apollon sur le serpent Python. Ces jeux se célébraient tous les cinq ans ; dans l'origine on avait mis un intervalle de neuf ans entre les deux célébrations. Quelques écrivains prétendent qu'on y disputait les mêmes prix qu'aux jeux olympiques, isthmiques, etc. D'autres, au contraire, soutiennent qu'on n'y disputait que le seul prix des vers et de la musique réunis. Hésiode, s'étant présenté pour concourir, ne fut pas admis parce qu'il ne savait pas jouer de la lyre. Les concurrents devaient chanter sur le mode pythien, qui, dans ses cinq parties, peignait le combat et la victoire d'Apollon.

Le mont Parnasse, ancien séjour des Muses, dominait de ses hautes cimes l'emplacement de Delphes. En contemplant cette montagne célèbre, Edmond aperçut les débris d'un bassin de marbre. « Ce bassin, lui dit M. Roland, recevait les eaux de la fameuse fontaine Castalie, où l'on a supposé que la pythie allait se baigner avant d'aller s'asseoir sur le trépied. Ces deux rochers que vous aperce-

vez de ce côté sont le *Hyampeïa*, d'où les Delphiens précipitaient ceux qu'ils regardaient comme ennemis de leur dieu, et le *Naupleïa*, qui servit au même usage après qu'ils eurent fait périr Esope sur le premier. »

En continuant leur route vers Salone, nos voyageurs virent le village de *Rachova*, situé sur le penchant du Parnasse. Les habitants y jouissent tous, dit-on, du privilége d'une longue vie, ce qu'ils doivent sans doute à la pureté de l'air ; ils récoltent dans leur terrain des vins qui sont très-estimés. Non loin de ce village, ils remarquèrent le *Garas d'Anti*, grande caverne qui peut contenir trois mille personnes ; c'était autrefois *l'antre Corycius*. Depuis longtemps il sert de retraite ou de lieu de rendez-vous aux brigands qui ont remplacé Apollon, les Muses et leurs favoris sur la montagne sacrée. Le guide leur dit qu'il y avait une salle longue de trois cent trente pas et large de deux cents, toute remplie de stalactites et de brillantes concrétions.

Salone n'est qu'une petite ville qu'on voit s'élever presqu'au pied du Parnasse ; elle occupe une partie de l'emplacement d'Amphissa, ancienne capitale de la Locride ; elle est le siége d'un évêché. Comme Salone n'a rien de curieux ni de remarquable, les deux amis se disposaient à repartir au milieu de la nuit pour gagner Lépante de très-bonne heure ; mais des voyageurs qui en venaient

assurèrent qu'il n'y avait aucun bâtiment marchand; que le dernier était parti depuis deux jours, allant à Gênes, et qu'on n'en attendait pas de quelque temps. Ces nouvelles contrariaient Edmond, qui brûlait de se rendre à l'invitation de son père.

« Ne vous désolez point, mon jeune ami, lui dit M. Roland, nous prendrons une autre route et nous arriverons sans avoir perdu de temps; il est même probable que ce sera plus tôt que si nous avions passé par Lépante. Nous allons nous diriger sur Talanta, d'où nous traverserons l'Euripe pour gagner Nègrepont; nous trouverons là bien certainement quelque bâtiment près de son départ. Peut-être même faut-il nous féliciter de ce contretemps, car le pays que nous laissons derrière nous ne mérite guère la peine d'être vu. Lépante, autrefois *Naupactus* (Aïnabachti des Turcs), est une petite ville assez bien fortifiée; son port est vaste et commode; une escadre grecque y stationnait en 1820. Cette ville ou plutôt son golfe est célèbre par la victoire qu'y remporta don Juan d'Autriche, vers la fin du seizième siècle, sur la flotte mahométane. Missolonghi, située à quelques milles au delà de Lépante, était une place forte, au milieu de lagunes qui en rendent l'accès difficile. Les Turcs s'en sont rendus maîtres en 1826 après un siége long et meurtrier, et, suivant leur usage, ils l'ont complétement ruinée. Le fort *Anatolico*, qui

se trouve à peu de distance, est entouré de bas-fonds qui sont fréquentés par les pêcheurs. Ce que l'on ne croirait pas si on ne l'avait vu, c'est que ces pêcheurs se servent de monoxylons, c'est-à-dire de canots formés d'un tronc d'arbre et creusés en forme de barque tant par le fer que par le feu; une longue perche tient lieu de gouvernail et d'aviron. Ces nacelles, tout informes qu'elles sont, glissent très-légèrement sur l'eau, ce qui, au reste, dépend principalement de l'adresse et de la vigueur des pêcheurs qui les conduisent; car je me souviens que dans mon premier voyage je voulus essayer d'un monoxylon, et que je ne pus jamais parvenir à le faire avancer; je réussis seulement à le faire chavirer, et bien me prit d'être assez bon nageur. Quant à Salone, que vous en dirai-je, si ce n'est que le séjour en est triste et ennuyeux, ce qui seul pourrait servir à la distinguer de la Salone de l'Adriatique, où l'empereur Dioclétien, fatigué des grandeurs et déposant la pourpre, avait bâti un palais et construit des jardins dont il faisait ses délices. Aussi, quand son ancien collègue Maximien le pressait de reprendre le sceptre et la couronne, il se contenta de lui répondre : « Venez voir les belles laitues de mon jardin. » Il ne faut pas non plus confondre Salone avec Salonique, ville riche, populeuse, commerçante, située vers le milieu des côtes de la Macédoine. »

M. Roland et son élève partirent le lendemain

de Salone un peu avant le jour. Au bout de quelques heures de marche ils quittèrent le chemin de Talanta, qui se dessinait au loin sur le bord de la mer, pour aller gagner le pont de l'Euripe, par lequel ils devaient s'introduire dans l'île de Nègrepont, autrefois l'île Eubée.

« Cette île célèbre, dit M. Roland, n'est séparée du continent que par un bras de mer fort étroit qu'on appelle Euripe; il est même tellement resserré dans certains endroits, et principalement devant la ville même de Nègrepont, l'ancienne Chalcis, qu'on a pu y jeter un pont qui unit l'île au continent. L'Euripe offre un phénomène unique, celui d'un flux et reflux, inconnu dans toute la Méditerranée et les mers qui en dépendent; flux qui paraît particulièrement subordonné aux influences lunaires, car il est assez régulier du 1er au 7 et du 14 au 20 de la lune, tandis que du 7 au 14 et du 20 au 25 il est si irrégulier, que le nombre des marées s'élève jusqu'à onze, douze et quelquefois quatorze dans les vingt-quatre heures. On n'en est encore qu'aux conjectures sur la cause de ce phénomène; tout ce qu'on peut dire, c'est que les courants sont très-forts et très-rapides. »

Nègrepont, Egriboz des Grecs et des Turcs, est une ville archiépiscopale à laquelle on donnait, avant la guerre, de quinze à seize mille habitants. Elle a un assez bon port; la flotte du capitan-pacha y stationnait tous les ans à l'époque où

cet officier devait faire sa tournée dans l'Archipel. L'île d'Eubée était, après celle de Crète, la plus grande de toutes celles de la Grèce; on croit qu'un tremblement de terre ou quelque accident de ce genre la détacha du continent de la Béotie. Ses premiers habitants, Thraces d'origine, furent appelés *Abantes*. Palamède, qui périt devant Troie, victime des machinations criminelles d'Ulysse, était fils du roi Nauplias, qui appartenait à cette race abantide. Palamède passe pour avoir inventé le jeu des échecs. Plusieurs siècles après le siége de Troie, on voit l'Eubée formant deux royaumes : *Chalcis,* qu'on regarda toujours comme la ville principale; *Érétrie* où Ménédème avait établi une école de philosophie, au S.-E. de Chalcis; mais les Érétriens s'étant ligués avec les Ioniens contre Darius Hystaspes, leur ville fut prise par les généraux de ce prince. Phocion la délivra du joug des Perses. L'île Eubée renfermait encore une ville importante dans sa partie méridionale, celle de Caryste, qui existe encore sous le même nom, et qui est remarquable par le voisinage du mont Saint-Élie, un des plus hauts pics de la Grèce. L'île d'Eubée fut définitivement soumise par Philippe et son fils Alexandre; après la mort de ce dernier, elle tomba au pouvoir d'Antiochus, roi de Syrie. Plus tard elle appartint au fameux Mithridate, roi du Pont, sur qui elle fut prise par les Romains; Marc-Antoine la donna aux Athéniens, mais Au-

guste la déclara indépendante; elle fut réduite peu de temps après en province romaine; les empereurs grecs la donnèrent aux Vénitiens; Mahomet II, déjà maître de Constantinople, l'attaqua et la soumit entièrement en 1469.

La première chose dont M. Roland s'était occupé en arrivant à Nègrepont, ce fut de chercher les moyens de passer promptement en Égypte; et il réussit, non sans quelque peine, à se procurer le passage sur un petit bâtiment qui allait faire voile pour Saint-Jean-d'Acre. Il pensa que de cette ville il serait aisé de passer à Rosette par mer ou par terre. Le marché conclu, on se prépara pour le départ, fixé au lendemain matin. Il ne restait plus qu'à payer le guide qui les avait accompagnés depuis Patras, et leur avait rendu mille petits services. A la somme convenue M. Roland ajouta une gratification honnête, et le guide reconnaissant le combla de bénédictions, en jurant sur son âme et par ses yeux qu'il n'avait jamais fait de voyage plus à son gré, ni accompagné des étrangers plus aimables.

M. Roland avait pris envers Edmond l'engagement de lui communiquer ce qu'il savait lui-même de toutes les îles grecques de l'Archipel, dont une partie seulement avait été restituée aux Grecs. Voici en quels termes il remplit sa promesse, tandis que le bâtiment qui les emportait voguait légèrement vers l'Afrique.

« Je ne vous parlerai pas, lui dit-il, des îles que les Turcs se sont réservées, quoique la plus grande partie de leurs habitants appartienne à la Grèce par l'origine, par les mœurs et par le langage. Il en est de ces îles comme de la Thessalie et de la Macédoine, qui n'ont pas fait l'objet de nos explorations. Eh ! que de choses pourtant à voir dans ces contrées, qui gémissent encore sous le joug musulman ! Nous n'avons dû considérer la Grèce que dans le royaume restreint du roi Othon. Aussi ne dirons-nous rien de Samos, de Rhodes, de Candie etc., et de plusieurs autres îles non moins célèbres, puisqu'elles ont été laissées aux Turcs, bien que ce soit contre le vœu de leurs habitants.

« Nous trouvons d'abord ou plutôt nous laissons derrière nous les îles Sporades du nord, parmi lesquelles on remarque le *Skyra* des anciens Grecs, *Ichkiros* des Turcs, parce que ce fut dans cette île qu'Achille épousa Déidamie, fille de Lycomède. Cette île avait pour habitants les Dolopes, connus par leurs pirateries. Le naturel de ces insulaires n'a point changé, car cette île et quelques îles voisines faisant partie du groupe ont été de tout temps un repaire de flibustiers.

« Psara (Psyra des Grecs, Ipsara des Turcs) n'est qu'un îlot stérile, qui avait autrefois pour habitants quelques pêcheurs et quelques pirates. Avant 1824 on estimait sa population à dix-huit ou vingt mille âmes. C'étaient presque tous des

réfugiés des villes grecques de l'Asie et des îles qui en dépendent. Les Turcs allèrent les attaquer dans leur retraite sauvage; ils s'emparèrent de l'île, détruisirent les habitants et passèrent au fil de l'épée tous ceux que leurs bâtiments ne purent soustraire à la mort. Cinq ou six ans après, on retrouvait encore les Ipsariotes à Nauplie, à Égine et dans plusieurs villes maritimes de la Grèce. Un voyageur moderne, qui a visité Psara depuis peu d'années, prétend qu'un ancien temple de Bacchus est devenu une église dédiée à la Vierge, et que de pieuses nonnes ont remplacé les anciens ministres de ce dieu.

«Syra, qu'il ne faut pas confondre avec Skira, ou Sciros, (*Syros* des Grecs, *Chiras* des Turcs) se trouve située au centre de l'Archipel. Cette position la rend en quelque sorte l'entrepôt de tout le commerce de l'Europe, de la Turquie et de l'Égypte; aussi une ville nouvelle s'est élevée à côté de l'ancienne, et elle s'est rapidement accrue de cinq mille à trente mille habitants. Cette étonnante prospérité était due à l'exacte neutralité qu'ils avaient gardée entre les Grecs et les Turcs, ce qui attirait chez eux tous les marchands des environs; de sorte que dans son bazar on voyait à la fois les vins de Nacos, les amandes de Chio, les soies et les huiles de la Morée, le tabac de Volo, les cordages de l'Olympe, les laines de la Romélie, les raisins de Patras, etc. Les grains surtout s'y trou-

vaient en abondance. Mais il paraît que la cause réelle de ce concours de population et de marchands était dans cette circonstance, que Syra était devenue l'entrepôt des corsaires de l'Archipel. Au retour de la paix, cet établissement de pirates a été anéanti; la population est redevenue ce qu'elle était avant la guerre.

«Dans le voisinage de Syra on trouve les îles de *Thermia*, de *Zéa*, d'*Andro*, de *Tine*, de *Délos*, etc. Thermia fut autrefois renommée pour ses eaux thermales. Zéa (Ceos; *Murted-Adassi* des Turcs) offre les ruines de l'ancienne ville de Julis, qui s'élevait sur le mont Marpessa. Quelques savants ont prétendu que c'est parmi ces ruines qu'on a trouvé les fameuses tables de marbre sur lesquelles est gravée la *Chronique de Paros*, connues en Europe sous le nom de *Marbres d'Arondel*, et aujourd'hui conservées à Oxfort. Andro (Andra des Turcs) a cinq mille habitants, un évêque grec et un évêque catholique. La plus grande partie des habitants de cette île, hommes ou femmes, s'émigrent de bonne heure pour aller louer leurs services aux Européens de Smyrne, de Constantinople et des autres villes du Levant. Tine (Tenos; *Istendit* des Turcs) est assez important par son industrie, son commerce, la fertilité de son sol et sa population, qu'on fait monter à vingt-neuf ou trente mille âmes. Sur ce nombre, le tiers au moins se rend à Smyrne et à Constantinople

comme leurs voisins d'Andro ; ils sont ouvriers ou domestiques. On voit dans cette île les restes d'un temple de Neptune et une caverne qu'on appelle *caverne d'Éole*, parce qu'elle servait de demeure à ce dieu et qu'il y tenait les vents enchaînés. Délos (*Dilès* des Turcs) a très-peu d'étendue; mais elle jouissait autrefois d'une grande célébrité par le culte qu'on y rendait à Diane et à Apollon. Le temple de ce dernier passait pour inviolable. Tout ce qui reste de la ville, qui fut pendant longtemps le rendez-vous commun de tous les peuples de la Grèce, consiste en quelques débris de ce temple. L'île était déserte en 1825; un voyageur qui la visita cette année ne trouva dans l'île entière que deux bergers. A très-peu de distance, il y a une autre île qui servait de lieu de sépulture aux anciens habitants de Délos; on l'appelle Rhénéa.

«Presque sur le même parallèle, mais assez loin à l'occident, sont les îles de *Spetzia* (*Tiparenus* des anciens, *Soulidja* des Turcs), de *Hydra*, de *Paros*, et presqu'au milieu du golfe d'Athènes, celles d'*Égine* et de *Colvari*. Spetzia n'est guère qu'un rocher, sur le sommet duquel s'élève une petite ville peuplée d'environ trois mille âmes. Avant l'insurrection, beaucoup de réfugiés albanais s'y étaient retirés. Les Turcs les y laissaient en paix, ce qui leur avait permis, comme aux Ipsariotes, de s'occuper de commerce et de piraterie. La fin

de la guerre a été le terme de leur prospérité. Hydra (*Aristera* des anciens, *Tchamlidjah* des Turcs) n'est aussi qu'un rocher, plus aride encore que Spetzia; mais la ville, de même nom, est construite en forme d'amphithéâtre, et elle a des rues propres, pavées, de beaux quais, des maisons en pierres de taille, plusieurs établissements publics, des écoles de commerce, de navigation, de grec classique, etc. Sa population se monte, dit-on, à vingt mille âmes; on prétend même qu'elle a été plus forte du double. Cette île a dû sa prospérité aux mêmes causes que *Psara* et Spetzia; mais, plus heureuse, elle a conservé sa population, sa richesse et le commerce qui l'alimente. *Paros* (autrefois *Sphæria*) est une île peu importante; mais la petite ville qu'elle renferme a un port superbe avec deux entrées; le nouveau gouvernement veut en faire le principal établissement naval de la marine militaire; son port a été depuis 1830 déclaré *port royal militaire du royaume*. Malheureusement ces îles sont sujettes aux tremblements de terre. En 1836, une secousse violente a renversé quarante maisons d'Hydra, et fait entr'ouvrir le sol de Paros. Tout près de là se trouve l'ancien îlet de *Calouria*, qui, dans les basses marées, paraît uni à Paros par un banc de sable. On y voit les restes d'un très-ancien temple de Neptune, qui, de même que ceux de Délos et de Delphes, offrait un asile inviolable à

ceux qui en avaient besoin. Les débris ou plutôt les beaux matériaux de ce temple ont servi à construire les édifices publics d'Hydra.

«Égine (*Eghiné* des Turcs), comme toutes les îles de l'Archipel, a fort peu d'étendue; mais elle est remarquable parce que sa capitale, de même nom, a été quelque temps celle de la Grèce. Cette ville possède plusieurs établissements littéraires et philanthropiques, une bibliothèque publique un musée, un séminaire ecclésiastique, un hospice appelé *Orphanotrophe*, où l'on nourrit six cents enfants aux frais de l'État. Parmi ses antiquités on cite les restes d'un *temple de Vénus* et surtout ceux du *temple de Jupiter Panhellenius*, sous les ruines duquel on a découvert de belles statues; mais on ignore encore quels personnages elles représentent. Les hauteurs qui entourent Égine sont percées d'excavations nombreuses; c'étaient des tombeaux, dans lesquels on a trouvé des vases en terre cuite et des scarabées gravés. L'île de Colouri (la Salamine des Grecs), au nord d'Égine, a été rendue célèbre par la grande victoire que Thémistocle y remporta sur la flotte de Xercès. En 1830, on y avait caserné une partie des palicares, ou troupes irrégulières de la Grèce.

«*Paros*, dont le nom n'a pas changé, était fameuse par ses carrières de marbre. C'est dans cette île que, suivant plusieurs écrivains, on a découvert la *chronique d'Arundel*. Sur les ruines de la ville

ancienne on a bâti la ville de *Parecchia*, chef-lieu actuel de l'île. Paros a plusieurs ports excellents, qui depuis longtemps servent de refuge aux corsaires. Antiparos, vis-à-vis de Paros, n'est guère connue que par ses grottes décorées de stalactites; mais les voyageurs en ont exagéré la beauté : ces grottes étaient ignorées des anciens.

« Serpho, l'ancienne Sériphus, est remarquable par ses mines d'or et d'argent, qu'on n'exploite plus; par ses mines de fer et d'aimant à fleur de terre, et par les rochers qui couvrent son sol. Cette circonstance a donné lieu à la fable suivant laquelle ses habitants furent changés en pierres par la tête de Méduse. *Naxie*, chef-lieu de l'île du même nom (*Naxos* des Grecs, *Nakcha* des Turcs), est le siége d'un archevêché catholique et d'un évêché grec. L'île est la plus grande des Cyclades. Dans le moyen âge, un noble vénitien y fonda un duché qui devint un des principaux États de cette partie de l'Europe. On y voit encore le château ducal, une porte que l'on croit avoir été celle d'un temple, et les restes d'un môle ou jetée.

Milo (*Melos* des Grecs, *Buyur-déyir-Menlick* des Turcs) est une des îles les plus importantes de l'Archipel, par ses salines, ses carrières, et surtout par son port, le plus beau et le plus sûr de toutes ces mers. Elle renferme beaucoup d'antiquités. On y a trouvé une Vénus qui est aujourd'hui au musée de Paris, dont elle fait un des

principaux ornements. On a trouvé aussi dans ses tombeaux et dans ses catacombes des vases peints et divers objets précieux. Ses bains chauds étaient autrefois fréquentés par tous les habitants des Cyclades. D'après les renseignements les plus récents, on porte sa population à sept mille âmes. Milo n'a rien de remarquable que son port et l'adresse de ses pilotes. On a prétendu que ce fut dans cette île que mourut Homère quand il se rendait de Samos à Athènes.

« Stampalia (*Astipulea*; *Istoupalia* des Turcs) a pour habitants d'excellents plongeurs qui s'occupent presque exclusivement de la pêche des éponges. Amorgo n'est remarquable que par un monastère dont les murs sont aussi solidement construits que ceux d'une forteresse. Il n'y a point de portes, et l'on n'y entre qu'en escaladant les murs au moyen d'une longue échelle.

« Santorin, l'ancienne *Chéra*, chef-lieu de l'île du même nom, est une des villes les plus florissantes de l'Archipel; elle est le siége de deux évêchés, l'un catholique et l'autre grec. On y a découvert, il y a peu d'années, des vases de terre peints qui remontent à une très-haute antiquité. Ce que cette île offre de bien extraordinaire, c'est son volcan sous-marin, qui, depuis plus de vingt siècles, a fait jaillir plusieurs îles du fond de la mer. Le tremblement de terre de 1836 a fait disparaître une partie du Santorin. Les

ruines de l'ancienne Théra se voient sur le mont Saint-Étienne. Elles consistent dans les restes d'un temple, des débris de murailles et de divers édifices, et en sarcophages taillés dans le roc.

« Je n'ai plus que quelques mots à dire sur l'île Santorin (*Sainte-Irène* des Grecs modernes). Le premier nom de cette île, que produisit l'explosion d'un volcan sous-marin, fut *Callistho* ou plutôt *Calliste*, mot qui signifie très-belle, et qui semble se concilier difficilement avec son origine; car ce furent, dit-on, des rochers ardents qui sortirent de la mer et formèrent une île en se réunissant. Ces rochers avaient laissé entre eux un large vide que les eaux de la mer avaient rempli, ce qui avait fait un port excellent et très-vaste; mais ce port a été en partie comblé par les îlots que le volcan y a fait naître. Pour ce qui est des ruines du temple, tout ce que j'en sais d'après Spon, qui a visité Santorin à loisir, c'est que les débris de colonnes de marbre font présumer que le temple avait un beau péristyle formé de ces colonnes, et que les inscriptions que ce voyageur a recueillies semblent indiquer que le temple avait été bâti en l'honneur d'Apollon. Quelques écrivains prétendent que les premiers habitants de cette île furent Phéniciens.

« Voilà à peu près, dit M. Roland en finissant, tout ce que je puis vous dire de ces îles; c'est bien peu de chose, mais je ne saurais qu'y faire : les îles

les plus importantes sont restées au pouvoir des Turcs : Samothrace, Lemnos, Mitylène, Cos, Rhodes, Samos, etc., etc. »

Huit jours après le départ de Nègrepont, Édouard recevait les embrassements de son père, et l'honnête M. Roland n'était pas oublié.

FIN.

TABLE

INTRODUCTION.

CHAP. Ier. Patras. — Réflexions générales. — Révolution grecque. 35

CHAP. II. — Gastouni. — Pyrgos. — Olympie. — Enterrements grecs. — Hospitalité. — Tombeaux. — Épitaphes. 57

CHAP. III. — Arcadia. — Messène. — Navarin. — Religion. — Mistra. — Sparte. 95

CHAP. IV. — Tripolitza. — Tégée. — Mégalopolis. — Argos. — Mycènes. — Nauplie. 119

CHAP. V. — Mœurs des Grecs modernes.—Repas. — Contes ou *paramythies*. — Danses et jeux. 139

CHAP. VI. — Bains. — Costumes grecs. — Cérémonies des mariages. 177

CHAP. VII. — Pêche. — Navigation. — Commerce. 200

CHAP. VIII. — Corinthe. — Mégare. — Athènes. 210

Tours, imp. de Mame.

rel. romantique
frontispice Gerardet